

56e année, No 7

Montréal, 8 juillet 1944

PER
S-400
EX-7

a-c. Le Samedi

DIX CENTS



L'hon. C. G. Power,
notre Ministre de l'Air

Pastel de F. PRICE

Que de nuits blanches j'ai passées à me demander..

— Je suppose qu'on se fait à tout avec le temps, disait bravement Marguerite.

Sa soeur, Anne, revêtue de son nouvel uniforme, la regarda d'un oeil scrutateur et dit:

— A propos de quoi dis-tu ça, Margot?

— La guerre, je suppose. Des milliers de femmes se sont trouvées dans les mêmes circonstances. Mais ça n'a pas été facile quand Robert est parti. Que de nuits blanches j'ai passées à me demander ce qui pourrait lui arriver... à lui et aux enfants.

— Oui, tu avais perdu le sommeil.

— J'ai du moins trouvé la solution d'un gros problème. Nous avons résolu, Robert et moi, de maintenir notre assurance-vie coûte que coûte. Je n'avais pas l'habitude du calcul et du budget, mais j'ai réussi en rognant ici et là... Tiens, cette robe bleue de Jeanne, c'est moi qui l'ai faite. L'avenir ne m'inspire plus de craintes... et Robert a lui aussi l'esprit plus tranquille. L'épargne n'est pas si difficile, tu sais, quand on s'y met.



L'Assurance-vie Gardienne des foyers canadiens

Un message des compagnies d'assurance-vie du Canada

L'OPINIÂTRE DÉFENSE DE CHANGSHA

LA PRÉSENTE OFFENSIVE japonaise dans le nord du Hunan a toutes les caractéristiques des trois campagnes précédentes. L'ennemi a établi une armée considérable dans la ville occupée de Yochow (Yoyang) qu'il a lancée vers le sud en plusieurs colonnes qui ont traversé de nuit la Rivière Sinchiang. Cette rivière constitue la première ligne de défense chinoise — et, les deux flancs protégés, ils firent une poussée le long de la ligne Canton-Hankow vers Changsha.

Cependant dans la présente campagne, le but de l'ennemi n'est plus le même que dans les campagnes précédentes. Cette offensive fait partie d'un plan général que le Japon a mis sur pied au cours des derniers mois pour consolider sa position en Asie et écarter ainsi toute menace future d'invasion de la part des Alliés contre son propre territoire.

A la veille d'entreprendre sa huitième année de guerre, la Chine est engagée dans des batailles importantes au point de vue stratégique pour les Alliés dans cinq de ses provinces: Honan et Shansi dans le Nord, Hunan et Hupeh dans le centre, et Yunnan près de la frontière de la Birmanie. Sept années de guerre ont exigé du Peuple Chinois un effort considérable sans lui apporter l'aide matérielle dont son Armée a besoin, sauf dans le cas des soldats Chinois qui combattent dans le nord de la Birmanie et sur le front de Salouen.

La petite Armée de l'Air du Général Chennault (U.S. 14th Air Force) composée d'aviateurs Chinois et Américains, qui a joué un si grand rôle dans la défense de la ligne de chemin de fer Peiping-Hankow de même que dans la victoire de Changteh en décembre dernier, devra maintenant étendre sa protection aux défenseurs de Changsha et la section du chemin de fer Canton-Hankow encore entre les mains des Chinois.

Malgré que la situation paraisse nettement défavorable, les troupes Chinoises de la Province de Hunan, sous la direction de leur fameux Général Hsueh Yueh, sont prêtes à rencontrer la nouvelle concentration des forces ennemies avec un courage et une ténacité renforcés par leur triple expérience, espérant cette fois remporter une victoire définitive.

Première Bataille de Changsha — 1939. — Elle eut lieu en 1939, comme l'Angleterre venait de déclarer la guerre à l'Allemagne et que la monotonie avait paru s'installer sur le front chinois. Le Japon avait réuni plus de 100,000 hommes qu'il avait dirigés vers Changsha en même temps que d'autres troupes venant du Hupeh par le sud, de Hunan au nord aussi bien que de Kiangsi du côté est. La colonne ennemie venant de Kiangsi attaqua d'abord, mais dans sa tentative d'avancer vers l'ouest, elle fut repoussée par les troupes chinoises, qui l'attaquèrent de flanc. Du côté nord, l'ennemi avançait en trois colonnes, protégées par une forte armée aérienne et navale, et employant de grandes quantités de gaz dans ses attaques. Pendant quatre jours les Chinois ont maintenu leur première ligne de défense le long de la Rivière Sinchiang, mais ils durent ensuite retraiter jusqu'à la Rivière Milo qui coule parallèle à la Rivière Sinchiang, se retirant peu à peu tout en concentrant le gros de leurs forces dans les deux ailes de l'armée en vue d'une contre-attaque. L'ennemi s'élança vers Changsha et lorsque l'avant-garde fut en face de l'objectif, les troupes chinoises déclenchèrent leur contre-offensive. En moins d'une semaine les Chinois avaient reconquis toutes leurs positions, infligeant à l'ennemi 40,000 morts et blessés. Cette stratégie devint connue sous le nom de "stratégie magnétique" et le modèle de défense lors des deuxième et troisième victoires de Changsha.

2e Bataille de Changsha — 1941. — En septembre 1941, les Japonais réunirent 120,000 hommes, encore humiliés par leur défaite précédente, proclamèrent: "Cette fois il faut s'emparer de Changsha." En dix jours ils réussirent à traverser la Rivière Sinchiang et des unités japonaises pénétrèrent dans le nord-est de la ville. Une partie seulement des troupes chinoises engagea la bataille avec les troupes japonaises, tandis que le gros de l'armée s'attaqua au flanc des envahisseurs, ce qui porta l'ennemi à continuer son avance vers le sud sur une longueur de 62 milles environ. Ainsi leurs lignes de communication devenaient une proie facile et l'armée Chinoise en profita pour couper leurs sources d'approvisionnement. Sans leur ravitaillement continu en artillerie lourde et en munitions, les troupes Chinoises avaient "le dessus". De fait, les Japonais durent retraiter et en moins d'un mois les troupes Chinoises avaient repoussé l'ennemi aux portes de Yochow, base japonaise.

3e Bataille de Changsha — 1941-42. — Les Japonais ne pouvaient faire pire que dans la 3e campagne de Changsha. Tout se déroula selon les prévisions des Généraux Chinois car aussitôt qu'ils furent assurés de la victoire dans la 2e bataille de Changsha, les commandants Chinois préposés à la défense du nord de Hunan se préparèrent pour une troisième campagne. Ils profitèrent de l'expérience acquise dans les campagnes précédentes tout en y ajoutant de nouvelles tactiques telles que semer des pièges sur la route de retraite de l'ennemi. Il faut dire que l'ennemi "tomba dans le piège", mais pas avant que les divisions japonaises firent le siège de la ville et que des batailles sanglantes eurent lieu dans les banlieues de la ville. Les troupes Chinoises reçurent ordre de défendre la ville de Changsha — dont on avait évacué tous les civils — jusqu'au dernier homme, ce qu'ils firent sous les assauts répétés de l'artillerie japonaise.

Au début de cette 3e campagne, les Japonais étaient partis de Yochow avec plus de 100,000 hommes. 70,000 environ atteignirent les banlieues de la ville et prirent part à la bataille de Changsha et de ce nombre 10,000 seulement réussirent à s'échapper de l'encerclement des Armées Chinoises.

Ministère de l'Information du Gouvernement Chinois au Canada.

CARNET
EDITORIALLES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEEMembres de l'A. B. C., et de
l'Association des Editeurs de
Magazines du CanadaLe Samedi
La Revue Populaire
Le Film975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAURédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUILChef de la publicité:
CHARLES SAURIOLDirecteur artistique:
HECTOR BRAULTChroniqueur sportif:
OSCAR MAJORChef du tirage:
ODILON RIENDEAUNOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)A Québec et Lévis:
ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-RivièresEntered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879ABONNEMENT
CANADA SEULEMENTUn an \$3.50
Six mois 2.00AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LA BONNE FILLE

C'EST une vieille fille; une très vieille fille même. C'est peut-être pour ça qu'elle est bonne car les vieilles filles ne méritent généralement pas la réputation morose qu'on leur a faite; j'en connais qui sont tout bonnement délicieuses.

Or, la très vieille fille dont il s'agit ne manque pas non plus de qualités; à vrai dire, je crois bien qu'elle les a toutes et je serais même tenté de dire qu'elle en a trop parce qu'il ne manque pas de gens pour en abuser.

Cette vieille fille-là a, paraît-il, quinze cent millions d'années.

Et non seulement elle se porte toujours très bien mais elle nous porte tous encore mieux si c'est possible puisque c'est la terre.

Comme bonne fille, on trouverait difficilement sa pareille; l'homme en use et en abuse, il l'égratigne, la déchire, la creuse, bref la torture de mille façons et se fait ensuite nourrir par elle. Il lui demande non seulement le nécessaire mais aussi le superflu et, pour tout remerciement, il s'assoit dessus ou la foule aux pieds.

Il y a si longtemps que ça dure que c'est passé dans les mœurs et puis, je l'ai dit, la terre est bonne fille, elle donne à celui-ci, à celui-là, à tout le monde et ne s'en lasse point. Elle rend au centuple ce qu'on lui prête et, pour un grain de blé qu'on lui confie, elle rend un épi tout entier.

Elle fait bien d'autres cadeaux encore à l'homme mais c'est à se demander si elle ne finira pas par lui jouer un mauvais tour avec sa générosité. Elle lui fournit non seulement de quoi vivre mais également tout ce qu'il faut pour claquer d'indigestion et aussi de quoi massacrer ses semblables.

Cette bonne fille la Terre a, de temps à autre, et c'est bien naturel, ses légers malaises ou ses petites sautes d'humeur. Quand elle a la fièvre, cela se traduit par des éruptions et des tremblements. Ces derniers ne sont peut-être parfois que le résultat d'un simple énervement quand les hommes la grattent un peu trop fort; alors elle fait comme le chien qui secoue ses puces.

Dans les temps anciens, la terre entretenait, avec les hommes, des rapports très différents de ceux d'aujourd'hui, beaucoup plus cordiaux, pourrait-on dire. Il est vrai que nos ancêtres, beaucoup moins exigeants que nous, savaient se contenter de peu. La terre avait déjà toutes sortes de richesses en magasin mais celles-ci ne tentaient personne.

De l'or et des diamants! qu'en auraient fait les hommes? Un jour l'un d'eux trouva une nappe de pétrole et voulut s'y désaltérer, croyant que c'était de la bonne eau de source. Il n'était déjà pas très beau mais la grimace qu'il fit l'enlaidit davantage encore et il pesta de tout son répertoire primitif contre ce liquide âcre et sale dont il évita soigneusement, désormais, de s'approcher.

D'autre part, la terre donnait tant d'autres satisfactions à ses premiers locataires qu'ils s'en montrèrent reconnaissants; ce n'est que beaucoup plus tard que les civilisations diverses devaient envoyer dinguer les sentiments de gratitude au dépotoir comme inutiles et même quelque peu ridicules. En ces temps-là, les bienfaits et la reconnaissance voyageaient encore sur la même route. Les hommes firent donc de la Terre une divinité, tradition qui se prolongea jusque dans les mythologies de peuples qui commençaient pourtant déjà à singulièrement abuser de leur planète et de ses produits.

La Terre fut promue au grade de déesse avec les noms de Tellus, Déméter, Cybèle et autres, sans oublier Cérès et Gè auxquels nous rendons hommage de nos jours avec les céréales et la géométrie.

C'était trop beau pour durer; ça ne dura donc pas. Le modernisme, qui fait bon marché des sentiments et de la poésie, a remis la terre à sa place, c'est-à-dire qu'il ne la considère plus que comme un gros magasin général où l'on trouve tout ce que l'on veut et quelquefois ce que

l'on ne veut pas: de l'or, de l'argent et autres métaux précieux; de quoi faire du radium, ce qui est jusqu'ici plus curieux qu'utile; des pierres qui sont des bijoux et des fossiles qui sont des avertissements; de la peinture, de l'aimant et du mercure et, en plus de mille autres choses, les deux suivantes qui ont tout bonnement bouleversé le monde: le charbon et le pétrole.

S'il était, un jour, décrété que le public peut aller se servir dans les magasins et ne rien payer, ce serait un beau pillage! Les uns emporteraient de la mangeaille à pleines brouettées et se gaveraient jusqu'à ce que la peau de leur bedaine éclate; d'autres entasseraient chez eux la soie, le velours et les beaux meubles et d'autres enfin prendraient n'importe quoi n'importe où, pour le seul plaisir de prendre.

A ce régime-là, les magasins seraient bientôt vides et les accapareurs de marchandises auraient droit au titre de fous sans la moindre restriction.

Ce n'est pourtant pas autre chose que font les hommes envers ce grand magasin général qui s'appelle la terre.

Il y a tellement de marchandises dedans qu'on les croit volontiers inépuisables; on ne se dit pas assez qu'elles ont dormi là pendant des milliers de siècles avant l'apparition de l'humanité et pendant des milliers d'années depuis qu'elle existe; que, pour être immenses, ces réserves ont une limite qui sera vite atteinte pour quelques-unes; enfin que le gaspillage auquel nous nous livrons se fait au détriment des générations à venir.

Il n'est point question ici de l'intensité anormale de production à laquelle nous devons nous livrer par le fait de la guerre, ceci est un cas de force majeure, mais de la production du temps de paix qui a été bêtement poussée à l'excès pour la plupart des choses. Avec le beau résultat d'une crise commerciale, industrielle et financière de première grandeur.

On peut encore gaspiller du bois jusqu'à un certain point, ça repousse, mais les minéraux ça ne repousse pas, le pétrole synthétique ne se fabrique pas avec du bran de scie et, pour garnir les mines de houille, la nature a pris des millions d'années.

Nos mines ne font que gratter l'épiderme de la terre et l'on trouvera certainement des procédés permettant de fouiller le sol à des dizaines de milles de profondeur pour de nouveaux et abondants pillages. A moins qu'on n'y trouve rien de bon... Il restera, c'est vrai, l'utilisation des chutes d'eau, des marées et d'autres sources d'énergie pour alimenter la machinerie du monde mais si l'on fait un appel abusif à toutes ces forces, il en résultera peut-être des surprises fâcheuses que nous ne pouvons imaginer dès maintenant. De plus, il faut compter avec la population sans cesse croissante du globe, ce qui n'est pas fait pour simplifier le problème.

Les grands techniciens, ceux qui ont droit au titre de savants parce qu'ils se le donnent eux-mêmes, ne manifestent toutefois aucune inquiétude et cela se comprend; nous sommes en des temps où la pratique de l'égoïsme fait du championnat avec le culte du veau d'or et ces braves savants se disent que la boutique durera bien aussi longtemps qu'eux-mêmes. Ce qui arrivera ensuite glisse avec sérénité sur le parapluie de leur indifférence.

En attendant, la Terre, cette vieille et bonne fille, continue à dispenser tous ses matériaux de réserve à tout venant et avec la même impassibilité qu'au premier jour.

La passivité de son destin n'est toutefois qu'apparente; après avoir tout donné aux hommes, c'est l'humanité elle-même, tout entière, qu'elle finira par reprendre un jour.

Fernand de Verneuil

Chronique documentaire

Par
LOUIS ROLAND

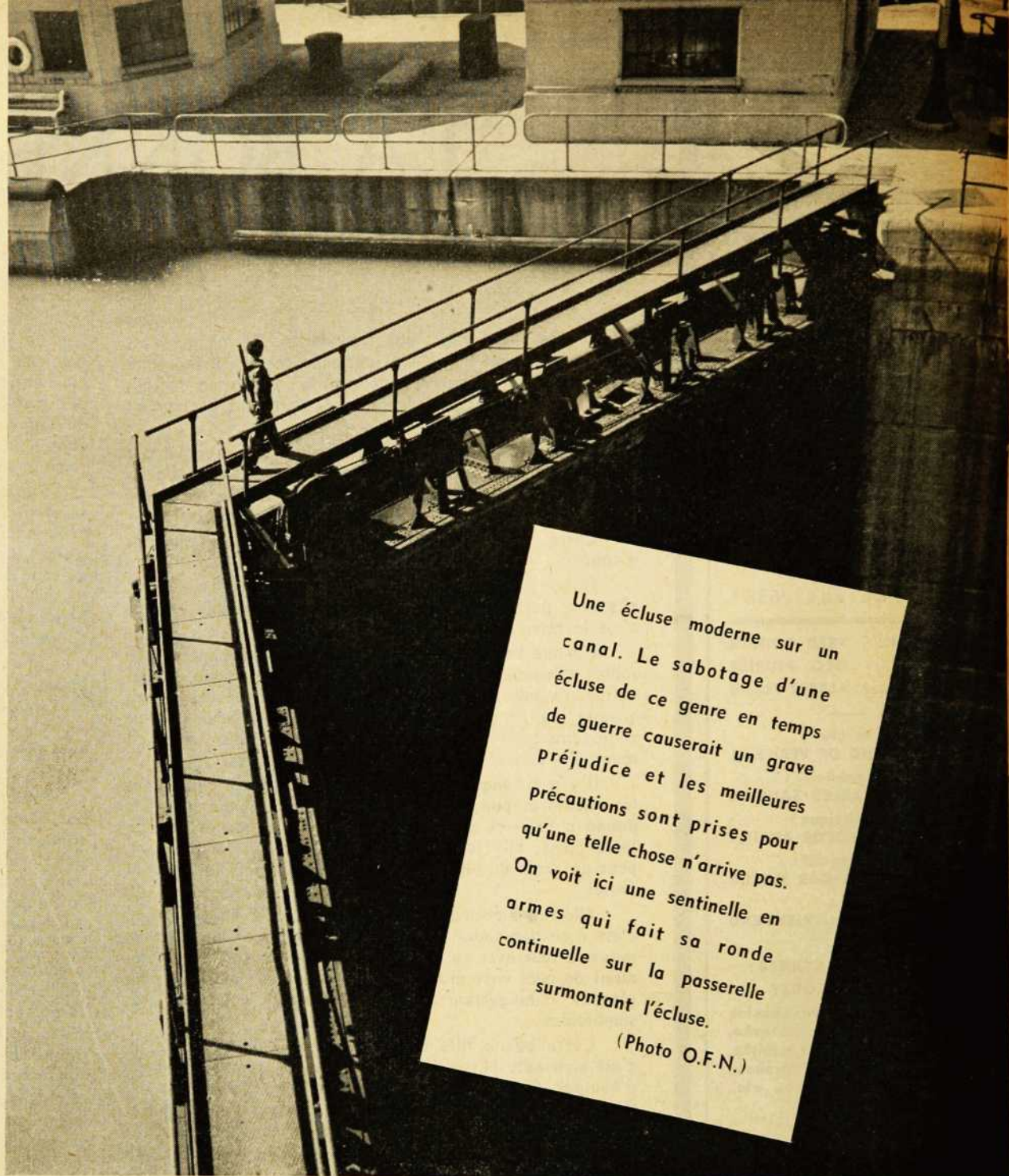
IL N'Y A pas encore très longtemps on donnait cette définition d'un canal : Voie navigable creusée de main d'homme. Il faut dire aujourd'hui : creusée par la pelle à vapeur, ce qui n'est pas très exact puisque la pelle n'est pas actionnée par la vapeur mais par un moteur à essence.

De toute façon, creuser un canal c'est construire un chemin et, ce qu'il y a de remarquable dans la chose, c'est que les voyageurs utilisant ce chemin n'ont pas besoin de se déplacer eux-mêmes ; c'est le chemin qui marche pour eux.

Avant que l'homme construisît des canaux, il connaissait déjà cette agréable manière de voyager grâce aux fleuves et rivières ; les chemins qui marchent furent même les premiers de tous parce qu'ils étaient tout faits mais l'homme, tout en reconnaissant leurs avantages, s'aperçut vite de leurs défauts.

Quand il fallait en remonter le cours, la tâche était parfois dure ou même impossible ; il pouvait aussi y avoir des chutes d'eau infranchissables. Ces chemins mouvants n'étaient donc réellement avantageux que dans un sens, celui de la descente et cela sur des parcours quelquefois très limités.

L'homme eut alors l'idée de creuser des rivières artificielles dont il choisirait par conséquent lui-même le parcours et dont les eaux seraient stables afin de permettre le voyage également facile dans les deux sens. En théorie c'était très bien mais, dans la pratique, on s'aperçut qu'il était bien difficile d'obtenir l'horizontalité des eaux sur un parcours un peu long ; il se présentait toujours, ici ou là, des différences de niveau souvent très grandes.



Une écluse moderne sur un canal. Le sabotage d'une écluse de ce genre en temps de guerre causerait un grave préjudice et les meilleures précautions sont prises pour qu'une telle chose n'arrive pas. On voit ici une sentinelle en armes qui fait sa ronde continue sur la passerelle surmontant l'écluse.
(Photo O.F.N.)

Les Chemins qui Marchent

Le passage des vallées profondes compliqua la construction mais sans la rendre impossible ; l'homme eut, tout naturellement, l'idée de construire des aqueducs, véritables ponts d'eau raccordant les deux rives de la vallée ; il en fut tout autrement quand il se présenta une élévation de terrain de quelque importance comme longueur. Seuls une immense tranchée ou un tunnel pouvaient résoudre le problème ; toutefois c'était avec une telle dépense de main-d'œuvre et de temps qu'il était préférable d'y renoncer.

L'homme chercha longtemps une solution à ce problème sans la trouver, probablement parce qu'elle était simple. Il suffisait d'amener de l'eau dans des bassins successifs formant gradins pour franchir une élévation de terrain comme avec une sorte d'échelle gigantesque ; la descente s'opérerait ensuite par les moyens inverses.

Qui eut le premier l'idée de ce système ? l'histoire, celle du moins que j'ai consultée, ne le mentionne pas et si quelque ingénieur civil parmi mes lecteurs peut me renseigner à ce sujet, j'en serai fort heureux. Quoiqu'il en soit il est bien permis de penser que l'on n'arriva pas, du premier coup, à construire des écluses donnant toute satisfaction et surtout comparables à celles que nous voyons aujourd'hui sur les canaux importants. Les premières écluses furent très probablement de la forme dite carrée, à un seul vantail et de plus, simples, c'est-à-dire ne soutenant les eaux qu'à un seul niveau. Comme toute chose en ce monde, cela se perfectionna par la suite.

Les canaux ayant des eaux d'un niveau toujours horizontal théoriquement ne sont donc pas réellement des chemins qui marchent, on doit laisser cette qualité aux fleuves et rivières dans le sens de leur descente vers la mer ; toutefois ils facilitent le déplacement des bateaux à un tel point qu'on peut les estimer, dans bien des cas, supérieurs aux routes terrestres. Ils font ainsi partie, et à juste titre, de la richesse économique et industrielle d'un pays.

Avant la construction du canal de Suez, les bateaux d'Europe qui se rendaient en Orient devaient faire le grand tour par la pointe extrême de l'Afrique du sud ; c'est donc, aujourd'hui, une économie de plusieurs jours et de milliers de dollars pour un convoi.

La même amélioration a été apportée aux voyages maritimes entre l'Atlantique et le Pacifique par le creusement du canal de Panama, lequel a supprimé l'immense détour par le cap Horn. On comprend, dans ces conditions, que ces ouvrages d'une extrême importance soient l'objet d'une surveillance active et continue, surtout en temps de guerre.

Avec ce canal de Panama, qui est actuellement le plus important de tous, nous sommes loin des timides constructions du début faites généralement entre deux rivières et sur une courte distance. Ce canal a quarante-huit milles de longueur et sa largeur, dans les endroits les plus resserrés, dépasse trois cents pieds avec une profondeur minimum de quarante-cinq pieds.

Le navire qui s'y engage, en venant de l'Atlantique, rencontre trois premières écluses qui l'élèvent de quatre-vingt-cinq pieds jusqu'au niveau du lac de Gatun. A la sortie de la Culebra, c'est l'écluse de Pedro-Miguel qui, cette fois, le fait descendre de trente pieds, après quoi deux autres écluses l'abaissent finalement au niveau de la mer.

La digue de Gatun, à elle seule, a demandé seize millions de verges cubes de béton et de fer. Les écluses ont une largeur de cent huit pieds et leurs portes en acier ont plus de six pieds d'épaisseur ; elles pèsent, suivant leur grandeur, de trois cents à six cents tonnes chacune. Il va sans dire qu'on ne les manœuvre pas à la main mais à l'aide de moteurs électriques.

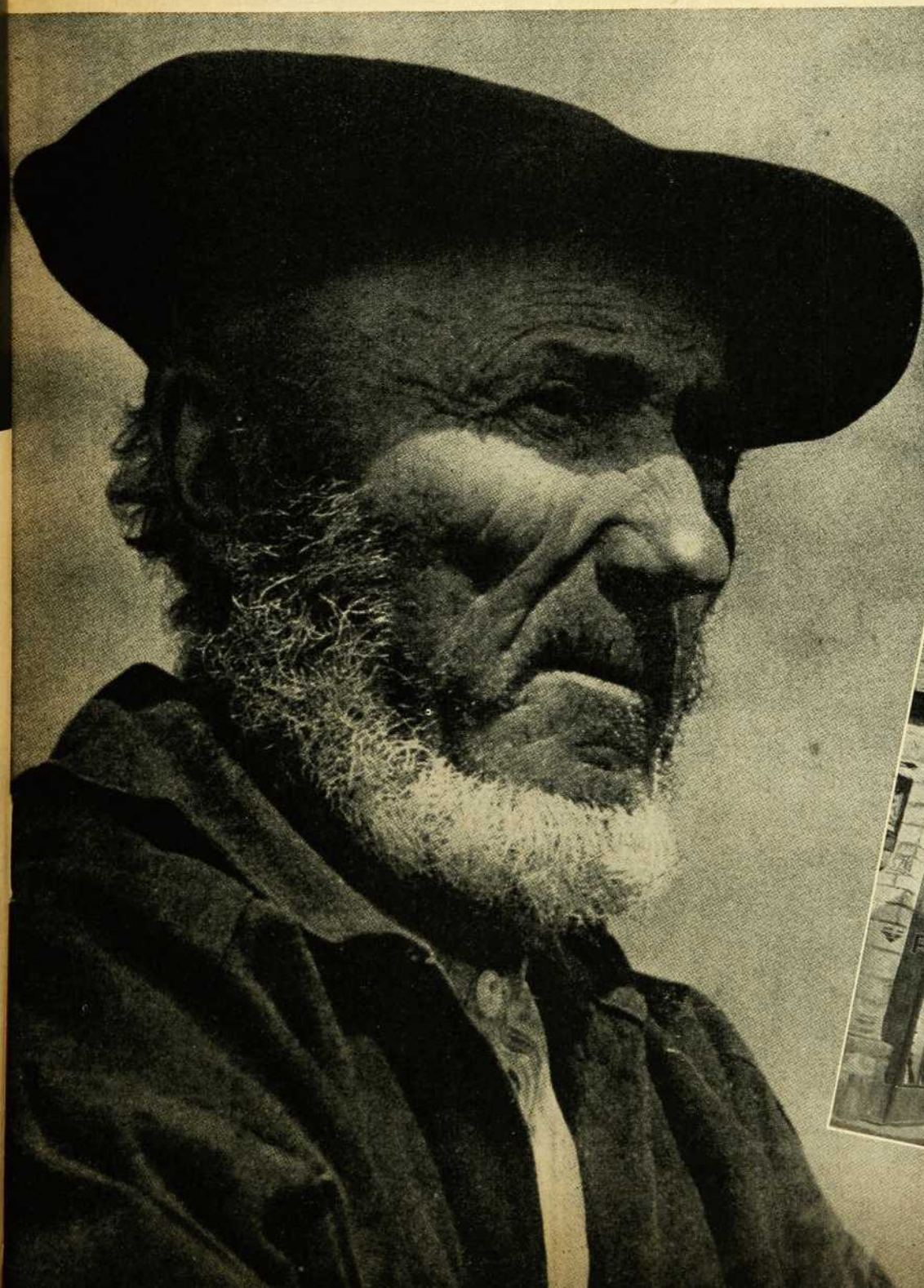
Les chemins qui marchent, ou plus réellement, les chemins d'eau ont déjà rendu d'immenses services aux hommes ; l'un des plus importants, à notre époque, sera certainement d'avoir aidé aux Alliés à gagner la guerre.

La Bretagne

DE NOTRE GASPÉSIE, on dit souvent qu'elle est notre Bretagne canadienne. Profondément attachée à ses traditions, la Bretagne, en effet, offre plus d'une similitude avec notre Gaspésie. Sa population, robuste et vigoureuse, vit en grande partie des pêcheries et de l'agriculture. Parce que, depuis des siècles, les Bretons, en grande partie, exercent le dur métier de pêcheur, on trouve chez eux deux grandes caractéristiques : l'endurance et la ténacité, ce qui, depuis longtemps, fait dire à leurs compatriotes lorsqu'ils parlent d'eux : *Têtu comme un Breton*.

Il ne fait pas de doute que plusieurs de nos Gaspésiens ont des origines bretonnes et, de ce fait, cette ressemblance prend une signification particulièrement intéressante. Ce qui démontre bien que le Breton est peut-être le Français le plus traditionaliste, c'est l'attachement profond à son dialecte celtique, à ses costumes nationaux. Au moment où paraîtront ces lignes, il est très probable que nos troupes canadiennes pourchasseront l'Allemand dans la patrie de Jacques Cartier. Tout comme en Normandie, nos militaires canadiens-français éprouveront un sentiment ému à cette pensée qu'ils se retrouvent peut-être dans la patrie de leurs ancêtres, ce qui sera certainement vrai pour plusieurs d'entre eux.

De haut en bas, à droite : Barques de pêche que l'on croirait de Gaspésie. — Une rue de Fougère. — Vue de Quimper (Photo Féher). Ci-dessous, type de Breton. Photos de l'Information de France Combattante, Ottawa.





Notre Ministre de l'Air

“Chubby” Power, homme
clairvoyant et grand réalisateur.
Un des nôtres 100 p. c.

DE NATURE ET DE CULTURE, Charles Gavan Power est né pour les grandes causes. Son idéalisme souriant a soutenu victorieusement l'épreuve du temps. La force morale qu'il afficha sous le feu lors de l'autre Grande Guerre lui a valu la Croix Militaire Britannique, une soixantaine de cicatrices et toute une série d'opérations qui l'hospitalisèrent plus d'un an là-bas. Le major Power recèle encore dans ses chairs balafrées une demi-douzaine d'éclats d'obus, résidus de la douloureuse collection qu'il hérita inopinément des Boches.

Lors de la tumultueuse tourmente électorale de 1917, le jeune Irlandais catholique, qui avait délaissé sans ostentation l'épée pour endosser de nouveau la toge, se présenta à l'élément canadien-français de la vieille Capitale à la manière dégagée d'un ami et fut porté triomphalement au Parlement de la Puissance. Jamais depuis, il n'a esquivé l'occasion de se ranger du côté de la conscience populaire. Dans la vie publique, comme dans l'intimité, il s'est appliqué à dissiper les sourds préjugés qui existent en certains lieux envers l'élément français. Sa carrière entière est ornée de gestes cornéliens et d'attitudes bien gauloises. Que de fois n'a-t-il pas relevé le flambeau de la vérité pour mettre en lumière les droits de la minorité. Il s'est assuré le respect de ses contemporains en combattant sans relâche l'intolérance au nom de la raison, de l'équité et de la liberté. Ayant montré cœur de soldat sous la mitraille, il n'a pas changé d'âme en devenant l'homme d'Etat.

[Lire la suite page 29]

Ci-dessus, le ministre de l'Air alors qu'il était capitaine dans l'infanterie canadienne pendant la Grande Guerre. Il en revint avec le grade de major et la Croix Militaire. A droite, comme on le connaît aujourd'hui. Photos Montreal Star et Blank & Stoller.



L'Honorable Charles Gavan Power, Ministre de la Défense Nationale de l'Air, passe en revue les équipages d'une escadron canadienne. “Chubby” Power, de Québec, est le réalisateur et l'animateur de l'aviation canadienne et du prodigieux Plan d'Entraînement aérien du Commonwealth.

Écho d'un triomphe de CLAIRE GAGNIER

IL Y A QUELQUE TEMPS, l'attention du Dominion tout entier se tournait sur une enfant de chez nous, une petite Canadienne française, âgée à peine de vingt ans et qui est déjà une artiste de première grandeur, et son nom est Claire Gagnier. Claire Gagnier, comme on peut le constater sur les photos ci-contre et ci-dessous, est d'une si grande modestie qu'elle paraît toute étonnée de l'admiration collective qu'elle suscite partout sur son passage.

L'hommage que nous tenons à rendre ici à cette jeune chanteuse de grand talent est largement mérité, car nous ne répéterons jamais trop qu'elle sortit bonne première du concours national de chant qui eut lieu sous la rubrique de *Singing Stars of To-morrow* à Toronto, le printemps dernier. Le premier prix, une somme de mille dollars était offert par la *York Knitting Mills Scholarship Award*, et il fut décerné à notre jeune compatriote au cours d'une émission radiophonique trans-Canada qui était diffusée du Concert Hall de la ville de Toronto, le 7 mai dernier.

Claire Gagnier, soprano coloratura, est née le 28 mars 1924. Elle habite aux Trois-Rivières et à Québec. Elle a étudié le chant à Montréal, et eut pour maîtres, Roger Filiatrault et Mme Alda, autrefois vedette à l'Opéra Métropolitain. Elle travaille actuellement sous la direction de Mme Danseureau à la *Julliard School of Music* de New-York.

Bravo, Claire Gagnier, et bons succès pour l'avenir !

Photo du haut, de g. à d., M. J.-D. Woods (Président des *York Knitting Mills, Ltd.*), M. Hugh H. Lawson (Vice-président de la même compagnie), Mlle Jane Harkness, une gagnante du concours, M. Rex Battle, chef d'orchestre, Mlle Claire Gagnier, première gagnante du concours, M. Donald Dickson, baryton, Mlle Evelyn Gould, une autre gagnante et M. John Adaskin (Directeur de *Singing Stars of To-morrow*). — Ci-contre, M. Hugh H. Lawson, présentant Claire Gagnier à l'auditoire. — Ci-dessous, notre jeune artiste autographiant des programmes à l'issue de l'émission.

Photos Rapid Grip and Batten Ltd.





"Chaque fois, c'était Marcel qui mettait un terme à ces séances, dont il voyait que j'étais vivement troublé."

ÉVOCAATION

Nouvelle par CLAUDE VALMONT

MARCEL CHARRAS et moi nous étions liés depuis le collège d'une vive et sincère amitié.

Nous demeurions parfois pendant d'assez longues périodes sans entendre parler l'un de l'autre ; mais chaque fois que nous avions l'occasion de nous revoir, nous en éprouvions un réel plaisir.

Marcel, d'ailleurs, s'absentait assez souvent pour de lointains voyages. Des crises de neurasthénie aiguë le jetaient au hasard sur les routes du monde, partout où il croyait pouvoir trouver un apaisement à l'immense chagrin qu'il avait éprouvé de la mort de sa femme Lucienne.

Il l'avait adorée, cette Lucienne si charmante, si sensible, dont la finesse tendre et spirituelle nous ravissait.

J'avais été le témoin assidu des années de bonheur du jeune ménage et j'avais été conquis par la grâce de cette femme.

On ressentait auprès d'elle une sorte de satisfaction profonde et totale dont on ne cherchait même pas à comprendre la cause et qui venait peut-être de cette ardeur à la fois grave et joyeuse, vibrante et mutine qui donnait tant de charme à ses moindres propos. Je n'étais pas amoureux de la femme de mon ami et je puis dire que jamais entre nous aucune parole ne fut prononcée qui donnât lieu à la moindre ambiguïté... et cependant... et cependant, il faut bien dire que je ressentais profondément l'influence de son charme et qu'elle-même paraissait éprouver pour moi une particulière sympathie. Il est évident que certaines affinités existaient entre nous et que nos esprits étaient proches l'un de l'autre. Peut-être même avions-nous plus de liens communs, plus de ressemblances mentales et morales qu'il n'y en avait entre elle et son mari. Dans une discussion, nous étions presque toujours du même avis contre Marcel, qui souvent, du reste, en semblait éterné. Je l'entends encore jeter d'une voix contrariée :

— Oh ! vous deux, on sait bien que vous êtes toujours du même avis ! Vous vous entendez comme larrons en foire !

Peut-être aurais-je dû espacer mes visites et fréquenter le jeune ménage d'une façon moins assidue. Mais je n'en avais pas le courage et quand Lucienne me disait :

— On vous voit demain ? Vous venez dîner avec nous ?

Je ne me sentais jamais la force de dire non.

Souvent Lucienne chantait. Elle avait une voix de contralto avec des intonations si chaudes, si caressantes qu'on l'aurait écoutée pendant des heures sans se

lasser. Je l'accompagnais au piano et la musique établissait une sorte d'atmosphère voluptueuse qui mettait en nous une fièvre poétique « en mêlant à l'air limpide qu'on respire une onde sonore qu'on écoute ».

Chaque fois, c'était Marcel qui mettait un terme à ces séances, dont il voyait sans doute que j'étais trop vivement troublé.

Un jour, par une chaude soirée d'été, nous avions été tous les trois dîner aux environs de Paris. Nous étions fort bien disposés et le site était charmant. Un excellent repas, du champagne frappé, une conversation légère et facile dans une ambiance de cordiale sympathie nous avaient plongés dans une espèce d'euphorie qui nous faisait souhaiter qu'une semblable soirée ne se terminât point. Déjà la plupart des tables s'étaient vidées et nous ne songions même pas, que tout à l'heure, il faudrait malgré tout nous décider à rentrer.

Soudain, on entendit dans le lointain un coup de tonnerre... Un coup de vent s'abattit sur nous comme une trombe et l'orage éclata avec une brusquerie et une violence incroyables. Nous rentrâmes à l'intérieur du restaurant, presque heureux en somme d'avoir une occasion aussi imprévue que forcée de prolonger de quelques instants cette soirée.

Il y avait un piano dans le salon où nous nous étions réfugiés. Machinalement, je jouai quelques mélodies que Lucienne et moi nous aimions particulièrement. La jeune femme était assise sur le bras d'un fauteuil et son regard semblait suivre quelque mélancolique songerie, tandis que, debout près de la fenêtre, Marcel regardait tomber la pluie qui se précipitait en rafale.

Je jouais lentement, presque en sourdine... Les mélodies qui venaient sous mes doigts étaient celles que Lucienne chantait le plus souvent...

Tout à coup, elle se mit à chanter à mi-voix la mélodie qu'un musicien avait enroulée autour de *L'Offrande* de Verlaine :

*Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches.
Et puis, voici mon cœur qui ne bat que pour vous...*

Je ne puis exprimer quelle impression profonde me causa la poésie dont les paroles chantaient dans mon cœur... Peut-être mes yeux laissèrent-ils voir mon émotion... Peut-être Marcel surprit-il l'expression fugitive et ardente de mon regard qui s'était posé sans doute un peu trop longuement sur la jeune femme qui semblait émue, elle aussi...

Toujours est-il que nous fûmes comme réveillés d'un rêve en entendant la voix de Marcel dire d'un ton impatient :

— Allons-nous-en ! Nous n'allons tout de même pas rester ici !

Nous n'osâmes répondre ni l'un ni l'autre. Je fermai le piano. Lucienne se leva et mit son manteau resté sur une chaise. Marcel sonna et demanda l'addition.

Quelques secondes plus tard, nous roulions en auto sur la route glissante. La pluie s'était à peu près calmée.

Marcel était au volant. Lucienne et moi, nous étions dans le fond de la voiture... Nous ne bougions pas... nous ne prononcions pas une parole ; mais il me semblait que nous n'avions jamais été aussi près l'un de l'autre, en aussi parfaite communion de pensées...

Chaque fois qu'il m'est arrivé d'évoquer le souvenir de ces quelques minutes dramatiques entre toutes, j'ai éprouvé cette même conviction que Marcel avait compris l'entente secrète que nous liait inconsciemment et qu'il en éprouva une irritation violente.

Il venait de se retourner et de jeter sur nous un coup d'œil soupçonneux... en ce moment et sans que j'aie pu comprendre comment l'accident avait eu lieu, la voiture fut projetée contre un arbre et nous roulions dans un fossé...

Je me relevai avec quelque peine, étourdi par la commotion ; mais je me rendis compte que je n'avais rien. La route était éclairée par la lune... A quelques mètres de moi, je distinguai Marcel qui se dégageait lentement de son siège et qui regardait autour de lui, cherchant Lucienne... Il l'appela d'une voix angoissée... Je me précipitai vers lui en disant :

— Tu n'as pas de mal ? Mais Lucienne ? Où est Lucienne ?

En même temps, nous apercevions Lucienne inanimée dans le fond du fossé... Nous courûmes vers elle afin de la secourir... Nous la relevâmes, la transportâmes sur le talus au bord de la route en attendant du secours...

Hélas ! elle ne reprit point connaissance. Une fracture du crâne l'avait tuée net.

Marcel en éprouva un tel chagrin que l'on crut qu'il allait devenir fou. On fut obligé de le surveiller de près pendant un temps assez long afin qu'il n'attentât point à ses jours. J'allais le voir chaque jour ; mais le médecin finit par interdire mes visites, ayant remarqué que ma présence rendait mon pauvre ami particulièrement impressionnable et nerveux.

Deux ans passèrent. Marcel s'était à peu près rétabli et j'avais appris qu'il voyageait beaucoup.

Un soir, j'eus la surprise de le rencontrer dans une soirée musicale, chez des amis communs. Il vint à moi, la main tendue

[Lire la suite page 28]

Dans le Monde Sportif

Par Oscar Major

JIMMY HILL ET ARTHUR PRINCE

Au sein du baseball semi-professionnel, le jeu et les joueurs sont devenus meilleurs depuis que les dirigeants de nos ligues ont choisi, comme arbitres, des hommes qui connaissent leur affaire, dans la majorité des cas. Toutefois, il y a encore quelques arbitres qui se distingueraient davantage sur un tas de charbon que sur le losange. Espérons que ces derniers apprendront par cœur leurs règlements et sauront les faire observer religieusement, sans aucun parti pris qui favorise le public d'un club local.

On nous demandait, tout récemment, quels étaient les deux meilleurs arbitres des ligues de notre province. Sans hésiter, nous avons répondu : Jimmy Hill et Arthur Prince. Depuis qu'ils exercent leurs opérations sur tous terrains et entre toutes équipes, ils ont accompli leur dure besogne, d'une manière impartiale. Ils sont devenus ceux que l'on accepte le plus volontiers. Quand on sait à quel point il est difficile d'être arbitre en bonne forme permanente, on conviendra que Jimmy Hill et Arthur Prince ont des titres.

C'est à ces titres-là que nous leur avons posé cette question : "Les joueurs semi-professionnels du baseball local ont-ils amené une amélioration du baseball soi-disant amateur ?" Ils ont répondu "oui", comme on pouvait s'y attendre. Ils ont accompagné leurs réponses de commentaires justificatifs, où l'on verra qu'ils contrôlent leurs pensées comme une série de passes dans des doubles-jeux rapides. Ils ont constaté l'amélioration du jeu et des joueurs, surtout sur les beaux terrains, d'un point de vue terre à terre, pour ainsi dire, en ne se souciant que de considérations immédiates et sans autrement prendre les joueurs de baseball pour de petits anges.

Laissons parler Jimmy Hill, qui n'a jamais eu froid aux yeux, ni aux pieds, devant tout récalcitrant : "Par rapport à ce qu'était le baseball amateur d'il y a quelques années, l'amélioration est considérable. Il s'agit surtout d'une amélioration technique. Les joueurs, obligatoirement entraînés parce que la majorité d'entre eux jouent dans deux ligues, le dimanche dans la Ligue Starr, et la semaine dans la Ligue Sénior du Parc Atwater, se trouvent dans une condition physique plus égale d'un bout à l'autre de la saison. Ce qui laisse encore à désirer, c'est le manque de détermination de certains joueurs. Même parmi les meilleurs, il se trouve encore des joueurs qui ne donnent pas le "petit coup de cœur" à chaque apparition au bâton. De ce côté, il y a encore des progrès à faire. De plus, j'ai remarqué, au cours de ma longue carrière, que les critiques les plus sévères des décisions des arbitres étaient les moins bons joueurs, si l'on excepte le fait qu'un arbitre manquant cinq ou six décisions par joute sur des balls et des strikes est un arbitre de premier ordre."

Arthur Prince, arbitre-substitut de la Ligue Internationale, assistant de Georges Mantha dans l'organisation des terrains de jeux municipaux, nous répondit en ces termes :

"Ce qui nous vaut des progrès ? D'abord la présence généralisée des instructeurs et des joueurs vétérans, mêlés aux plus jeunes. Ceux-là, vieux renards,

savent apprendre aux jeunes qui les écoutent à la lettre les notions les plus difficiles et les trucs nombreux du losange. Ils sont arrivés, conséquemment, à nous présenter des saucées bien liées, spécialement sur les beaux terrains. Si les dirigeants du Stade Notre-Dame et ceux du Parc Atwater dépensaient environ deux ou trois cents dollars pour améliorer le champ intérieur, nous verrions alors des pointages moins élevés.

"Il serait puéril de croire que la connaissance parfaite des règles qui régissent le baseball suffit. Le fait d'avoir joué de longues années n'est point non plus une référence suffisante. Il en est de même, d'ailleurs, de ces autres qualités, cependant nécessaires, soit le sang-froid, l'autorité, le sens de place, l'impartialité, etc. L'arbitre parfait doit réunir toutes ces qualités. Nous devons, dans de nombreux cas, constater des faiblesses en ce qui concerne l'autorité. Un arbitre qui discute en cours de partie avec les joueurs, voire même le public, manque d'autorité et n'est pas à la bonne place sur un losange. Puis, le gérant ou l'entraîneur qui argumente avec des jurons ne demeure pas longtemps sur un losange. Je l'envoie aux douches, sans autre forme de procès. Cela aussi les joueurs le savent et ils se surveillent."

Soyons donc persuadés du rôle important que peuvent jouer des arbitres compétents dans le relèvement du jeu. C'est pour cette raison que, sans poser en professeur d'arbitrage, nous voulons constater tout le travail que les pouvoirs du baseball provincial ont encore à accomplir. Entraîner les joueurs, éduquer les dirigeants et la foule, niveler les terrains, c'est fort bien, mais s'assurer les services d'arbitres compétents, c'est une certitude de progrès de notre baseball.

CHOSSES ET AUTRES

■ Pouvons-nous, aux joutes de baseball des Royaux de Montréal, oublier la guerre ? Nous avons bien peur que non. Et où l'oublierions-nous, si nous ne l'oublions pas là ? Pourtant, que de sujets amusants ! Bien en dehors de cette triste réalité, que d'évocations merveilleuses, que d'athlètes habiles ! Pour échapper aux ennuis terriblement quotidiens, on se réfugie dans ce stade, le dimanche, sous le soleil, où l'on est loin de tout, sur des bancs pas toujours très propres... et on attend le coup sûr de notre joueur favori qui fera compter un point ou deux. S'il ne réussit pas, on murmure et on mange tellement de "peanuts" qu'on pourrait encore se croire riche !

■ Louis Americus Polli, vétéran lanceur des Giants de New-York possède un drôle de sobriquet, celui de "Crip" que ses amis d'une école de Barre, Vermont, lui donnèrent, lorsqu'il se fractura une jambe, au cours d'une joute de rugby, il y a 30 ans... Crip Polli est le seul lanceur qui ait réussi une joute sans point ni coup sûr dans deux ligues différentes de la classe AA : le 7 septembre 1935, pour St Paul contre Milwaukee, en 10 manches, puis le 19 juin 1937 pour les Royaux de Montréal contre Jersey City... Cripp Polli, 44 ans, lançait pour le Montréal, de la Ligue Québec-Ontario au Parc Atwater, en 1922.

Il y a 30 ans, le meilleur frappeur de coups de circuit en réussissait une douzaine par saison, dans les ligues majeures. Depuis la venue de Babe Ruth et de la balle rebondissante, le champion des quatre buts en cogne de 40 à 50 par saison. Nous voyons, sur cette photo prise en 1912, de gauche à droite, quatre joueurs des Athlétiques de Philadelphie : "Home run" Baker, troisième but ; "Stuffy" McInnis, premier but ; Eddie Murphy, voltigeur ; Jack Barry, arrêt-court, aujourd'hui instructeur de baseball d'une grande université américaine. — Récemment, Frank "Home run" Baker, centre, qui a conservé au bâton une moyenne de .308 pour une période de 13 ans, président de la "Denton Production Credit Association", conférait avec deux de ses associés, Victor Dean, à gauche, secrétaire-trésorier de la compagnie, oncle des frères Dizzy et Paul Dean, fameux lanceurs et Charles E. Hadway, assistant secrétaire-trésorier, ancien montréalais.



RÉCIT SENTIMENTAL

La Route où l'on Expie

Par
LÉO GESTELYS

UNE CHALEUR TORRIDE RÉGNAIT sur la piste que suivait la petite colonne des légionnaires. Parties avant l'aube, dans la vivifiante fraîcheur de la nuit — toujours froide dans ces confins sahariens, — les deux compagnies avaient souffert de la brusque montée de température à laquelle, pourtant, les hommes étaient habitués. Comme on atteignait la ville et qu'il fallait encore, avant de trouver l'ombre mouvante des palmiers, traverser l'espace dénudé et poussiéreux qu'est l'immense place des Chameaux, deux soldats tombèrent, frappés par la brutale insolation et durent être recueillis par l'ambulance.

Quand les hommes se retrouvèrent enfin dans les chambrées, chacun, d'un geste hâtif, se débarrassa de l'équipement qui pesait douloureusement à l'épaule meurtrie et, sans même le courage de vider la gamelle et le quart de café, la plupart se jetèrent sur leur lit, cherchant dans le sommeil l'oubli des fatigues et, peut-être, celui des regrets.

Seul, à l'extrémité de la vaste pièce, un des légionnaires, assis sur le bord de son lit, ne paraissait pas attendre le repos. Il avait laissé tomber entre ses mains sa face brûlante où la sueur traçait encore des sillons dans la poussière qui s'y était agglutinée comme un masque.

Etendu sur la couchette la plus voisine de la sienne, un de ses camarades de chambrée venait de rouvrir les yeux. Un instant, il fixa silencieusement l'homme qui rêvait.

— Alors, mon vieux, ça ne te dit rien de pioncer un peu, après cette sacrée marche dans le bled ?

— Pas plus qu'à toi, sans doute, répondit le légionnaire en relevant brusquement la tête.

Dans son visage maculé et bruni par les ardeurs de la température tropicale, ses yeux, d'un gris clair, brillants comme l'eau de certains lacs dont le soleil effleure la surface, produisaient un étrange effet. Ils étaient largement fendus et des cils noirs et touffus mettaient des reflets et des ombres dans ces magnifiques prunelles.

A eux seuls, ces yeux au regard nostalgique, auraient constitué un attrait mêlé d'un peu d'inquiétude car, parfois, — du moins ceux qui partageaient la vie de cet homme l'affirmaient, — il y passait comme des éclairs de folie. Il y avait deux ans que celui qui se faisait appeler Estéban Lory avait, au bureau de recrutement d'Oran, signé un engagement pour le 1er Etranger. Il avait été immédiatement expédié à Sidi-bel-Abbès afin d'y apprendre son dur, son dangereux métier. Maintenant il faisait partie des compagnies en subsistance à Colomb-Béchar.

La petite troupe avait connu des heures héroïques. Parfois, du bled, des nouvelles alarmantes parvenaient, portées par un rekka au colonel commandant le territoire. Alors, c'était un branle-bas de combat. Du camp d'aviation s'élevaient les appareils. L'escadrille saharienne prenait son vol, scrutant les oasis et les sauvages gorges où l'ennemi pouvait se dissimuler cependant que les spahis, au galop de leurs petits chevaux arabes, bondissaient sur la piste où déjà, les autos-mitrailleuses les précédaient. La légion suivait, toujours prête à combattre les djicheurs, les rebelles, possesseurs de ces régions arides que sillonnent des rivières sans eau et sur lesquelles sévit, durant l'été, une température de 50 à 55 degrés.

Cependant, au 1er Etranger, bien qu'ils fussent en minorité, perdus parmi les Russes, les Italiens, les Allemands et d'autres citoyens de toutes les contrées du monde, un groupe de Français s'était formé en une sorte de petite coterie où l'on s'entendait fraternellement et où l'on mettait en commun, en plus du prêt qu'il était de tradition d'aller boire ensemble dans les cafés et les maisons de filles, un fond de souve-

nirs desquels Estéban avait toujours écarté tout ce qui avait trait à son existence passée et les raisons qui l'avaient conduit à la légion.

Les camarades s'entouraient de moins de mystère. Celui-ci était parti pour faire fortune aux Amériques ; rapatrié comme émigrant, un jour, las du trimard, il avait signé la fatale formule qui le liait pour cinq années. Ce grand garçon au visage chafouin, possédé par le démon du jeu, avait volé la caisse et son patron ne lui avait épargné la honte d'une condamnation que sur les supplications d'une famille honorable, laquelle, après avoir payé, s'était ainsi débarrassée du fils dont la conversion n'aurait pas été de longue durée.

Annibal Carrel, né à Marseille, dont il avait gardé le savoureux accent et un goût irrésistible pour l'aïoli — qu'il confectionnait d'ailleurs lui-même avec un talent lui assurant la faveur du sergent Christostome Bari, un Corse brutal et sournois, mais, au combat, brave comme un lion et toujours prêt à risquer une blessure afin de sauver ses hommes, — racontait à qui voulait l'entendre ses malheurs : à cause d'une petite dont un rival lui disputait les faveurs. Or, un beau matin, on avait repêché tout au bout du Prado le corps de ce rival malchanceux : « Ce n'est point de ma faute, bonne Mère, s'il s'est fichu à l'eau après avoir absorbé trop de pastis ! » gémissait le pauvre Annibal. Par malheur, la police avait eu une autre opinion sur la noyade de l'infortuné galant et Annibal avait jugé prudent d'éviter toute explication avec la justice de son pays.

Il y avait encore Jean-Pierre, un gars de la Vendée venu là à la suite d'une rixe dont il s'était exagéré les conséquences, et Popaul du Sébasto, que l'on soupçonnait d'avoir pratiqué la traite des blanches.

Sur ces âmes simples, Estéban exerçait une sorte de suprématie qu'il partageait avec son voisin de lit, Julien Bert. Tous deux, évidemment, n'appartenaient point au même milieu que les autres. Leurs manières, leur instruction, certaines habitudes qu'ils s'efforçaient pourtant de dissimuler mais qui attestaient d'une éducation différente de celle d'un Annibal, d'un Popaul ou même d'un Pierre Dubois (tel était le nom du fervent adorateur de la dame de Pique et des champs de course parisiens), les différenciaient d'avec ces derniers.

— Alors, c'est le cafard, questionna de nouveau Julien, malgré que son camarade, retombé dans ses pensées, ne semblait guère disposé à se confier à lui.

— Le cafard, le cafard, bougonna Estéban. Et quand cela serait ? Quand je songe aux trois ans qui me restent à tirer ! Les marches, les corvées. Encore, si on se battait. La bataille, c'est un espoir d'évasion.

— Oui, la seule évasion qui nous soit permise à nous, légionnaires : la mort.

De nouveau les deux soldats se turent. Chacun suivait peut-être le cours de ses pensées. Autour d'eux les ronflements des dormeurs, le léger sifflement que faisait, dans l'air lourd, le vol des mouches obstinées, composaient un monotone concert.

— Puisqu'on ne peut dormir, veux-tu qu'on sorte ? Il y a quartier libre jusqu'à l'appel de ce soir, proposa brusquement Lory.

Surpris, Julien l'examina, puis, désignant du doigt le dehors.

— Quarante-cinq degrés à l'ombre, mon cher.

— N'importe, cette odeur de sueur et de mouton grillé m'écoeure.

Estéban s'était dressé sur ses pieds nus. L'enflure due à la longue marche avait un peu diminué. Les deux hommes procédèrent à une toilette rapide mais soignée. Le soleil descendait à peine du côté de l'ouest quand ils franchirent le seuil de la caserne. A l'ombre, dans sa guérite, la sentinelle dormait, appuyée sur son fusil.

Instinctivement, les deux légionnaires évitaient les larges artères où la chaleur

AURORE



Un long filet d'argent ondule à l'horizon,
L'indécise leur sourit au vert gazon,
A la rose frileuse, aux rideaux du ciel pâle.
Sur la fleur qui s'éveille, une goutte d'opale
Mêle son chaste éclat aux premiers feux du jour,
Et la voix du pinson, tendre comme un amour,
Jette sa note vive à la vague lumière.
Ecoutons : la nature à Dieu dit sa prière :
Fauvettes et bouvreuils, tous les jaseurs oiseaux,
Roulent leurs trilles fiers en des refrains nouveaux.
Mais, par delà les prés des brumeaux Laurentides,
Empourprant la nuée et les vagues limpides,
L'astre du jour, prenant lentement son essor,
Majestueusement montre sa crête d'or ;
Et les chantes bercés au rythme poétique,
De leur salve d'amours, de chants et de musique,
Gazouillent en buvant des rayons de soleil.
Sur les crans du rivage où la mouette grise
S'ébat dans le parfum du salin qui la grise,
La lame aussi s'éveille, et déferlant sans lois
Au concert des oiseaux mêle sa grande voix ;
Partout l'on voit renaître un travail sans relâche,
Le laboureur au champ s'en va remplir sa tâche,
Le troupeau vient brouter le thym qui le séduit,
Tout frissonnant qu'il est des baisers de la nuit ;
Le papillon couvert d'une goutte azurée,
Secoue en s'envolant son aile diaprée ;
Le passereau prudent becquète dans le grain
Ce qui, de ses petits, apaisera la faim ;
Les grands bœufs somnolents commencent leur ouvrage,
Et crénelé de rocs, là-bas, l'humble village
Se réveille et s'anime au son de l'angelus.

J. ARCHAMBAULT

sévisait encore implacablement. Ils s'arrêtèrent devant un café de modeste apparence. La patronne était une ancienne chanteuse échouée là après une tournée malheureuse au milieu de laquelle l'imprésario, oubliant de régler les appointements de ses pensionnaires, les avait abandonnés à leur malheureux sort et à leurs initiatives.

Laura aimait raconter des histoires du temps où elle était vedette d'opérette et, à l'appui, quand on le lui demandait gentiment, elle chantait avec assez d'entrain les couplets de la « Mascotte » ou la romance de la « Fille de Mme Angot ». Maintenant, sûre du lendemain après avoir été établie par son dernier amant, un colon des environs d'Aïn-Sefra, l'ancienne artiste ne s'interdisait pas quelques aventures sans conséquences mais qui, la plupart du temps, se soldaient par certains débours.

Bien que Laura aimât garder ses distances et que, jusqu'à présent, elle n'eût jamais jeté les yeux sur un simple soldat, et surtout sur un légionnaire, certains affirmaient qu'elle eût été toute prête à faire exception en faveur du bel Estéban. Souvent elle avait cherché à se renseigner sur son compte et l'on chuchotait au 1er Etranger, que celui qui savait glisser ce nom dans la conversation était sûr de boire à l'œil au comptoir de la curieuse hôtesse.

Actuellement, négligemment accoudée entre les verres et les bouteilles multicolores, elle ne quittait pas d'un regard langoureux les deux amis assis dans un coin d'ombre, mais ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à entamer la conversation. Julien savourait la bière fraîche, coupée de limonade gazeuse, quant à Estéban, à travers les vitres du café, il regardait fixement la façade blanche d'une maison.

— Tu regardes ce palais arabe ? fit Julien qui avait surpris l'étrange contemplation dans laquelle son ami s'absorbait. Il y a longtemps qu'il est vide. J'ai entendu dire qu'il venait d'être loué au nouveau toubib.

— A un médecin militaire ?

— Oui, major à trois galons, c'est tout ce que je sais.

Estéban hésita, puis, brusquement, il se décida :

— Hier, par hasard, je passais dans cette rue. Une femme pénétrait dans cette maison arabe. Je ne l'ai aperçue que de loin, mais cette silhouette... C'est de la folie, évidemment, pourtant il m'a semblé... Depuis, c'est une sorte de hantise. Il faut que je voie les traits de cette femme, sans quoi je crois que je deviendrai fou.

— Mon cher, un bon conseil : filons d'ici. Les femmes, il n'y a rien de pire pour des types comme nous. Et puis, que tu la connaisses ou non, une personne qui entre comme chez elle dans la maison d'un officier, ça ne peut qu'attirer des embêtements sans nombre. Viens, caltons, ça vaudra mieux.

— Va-t-en si tu veux, moi je reste.

— Mecktoub, prononça le légionnaire, copiant le fatalisme arabe.

Un long silence s'établit entre les deux hommes. Les verres depuis longtemps étaient vides. Julien fit un signe pour appeler le garçon, mais celui-ci un Sénégalais du plus beau noir, était occupé ailleurs. Ce fut la patronne elle-même qui, d'une démarche balancée, s'approcha des deux militaires.

— Que faut-il servir à ces messieurs ? fit-elle, tout en se penchant sur l'épaule d'Estéban qu'elle effleura de sa forte poitrine.

Le jeune homme parut sortir d'un rêve. Le regard dont il toisa la femme exprimait cet égarement que ses camarades avaient parfois remarqué puis, se ressaisissant, il commanda une boisson alcoolisée.

— Tu as tort de prendre ça. Après la marche de ce matin, la chaleur qu'il fait encore, tu vas te saouler, c'est certain ! intervint Julien plein de sollicitude. Sans compter qu'on n'a rien bouffé au retour.

— Servez ce que j'ai commandé, fit l'autre d'un ton bref qui ôta à la trop bienveillante hôtesse tout espoir d'entamer une conversation avec ce client taciturne.

Cependant qu'elle s'éloignait pour transmettre la commande au garçon, une silhouette furtive se profila sur le trottoir. Empaquetée dans ses voiles de cotonnade blanche, une femme qui rasait les murailles afin sans doute d'éviter les ardeurs du soleil dont les rayons embrasaient l'atmosphère prodiguant la pourpre et l'or d'un fastueux déclin, s'immobilisa sur le seuil du café. Elle aperçut les deux soldats et, profitant d'un moment où la patronne tournait le dos, elle se glissa dans la salle.

Debout devant la table, elle examinait curieusement le visage d'Estéban. Par l'entre-bâillement de l'étoffe dont elle s'était enveloppée, on voyait luire son œil pareil à un cabochon de jais.

— Donne ta main, Sidi, fit-elle d'une voix rauque.

A ce moment Laura se retourna. Elle voulut chasser la jeune Arabe mais, peut-être par esprit de contradiction, ou bien mû par son instinct chevaleresque, le légionnaire s'interposa :

— Laissez cette femme gagner sa vie ! fit-il d'un ton sans réplique.

— Vous n'allez pas croire aux sornettes qu'elle débite à tout venant, protesta l'ancienne chanteuse, outrée. Puis, redevenant souriante : Ecoutez, légionnaire, si vous voulez connaître l'avenir, savoir si vous êtes aimé, je vous ferai le grand jeu. Mes tarots n'ont jamais menti. Ce soir, quand le café sera fermé...

Elle s'était rapprochée, aguichante, mais l'Arabe ne s'était pas laissée intimider. De sa main brune dont la paume était teinte en rouge brique par le henné, elle palpait la main d'Estéban.

— De l'amour, beaucoup d'amour. Du sang, aussi, et le voyage. Toi partir, loin de ton douar, loin de tes amis, loin de la femme de ton cœur. Beaucoup pleurer. Mais toi, marcher vers le bonheur. Toi avoir la marque !

— Quelle marque ? questionna Julien qui riait doucement, très peu disposé d'ailleurs à attacher la moindre importance à ce qu'il considérait comme un vain radotage que suivrait la demande de quelques pièces de monnaie.

— La baraka, répondit la femme, et une sorte de trouble perça dans le tremblement de sa voix de contralto, dans le salut plein de respect qu'elle fit en se reculant de quelques pas.

Estéban haussa les épaules ; il jeta une pièce de deux francs à la diseuse de bonne aventure, mais l'Arabe ne daigna pas la ramasser. Elle se drapa dans ses voiles et se dirigea vers la porte. Julien la rappela afin de lui remettre le salaire qu'elle paraissait dédaigner.

— Alors, fit-il, comme elle le saluait à son tour, ça va se réaliser ; ce bonheur que tu prédis à mon camarade ?

Le grand œil entouré de kohl brilla par l'étroite fente.

— Inch Allah ! fit-elle gravement et ses pieds nus, aux chevilles cerclées de grossiers anneaux d'argent, glissèrent sur le trottoir aux dalles brûlantes comme l'intérieur d'un four.

— Elle en a de bonnes, la Fatmah. C'est à toi seul qu'elle s'adressait. J'aurais bien voulu cependant qu'elle me favorise un peu de quelque prédiction flatteuse : la richesse, l'amour, les honneurs ! Elle n'avait que l'embarras du choix.

Julien parlait encore quand la main de son ami se crispa sur sa manche.

— Tais-toi ! ordonna-t-il d'une voix impérieuse.

La porte aux belles ferrures venait de s'ouvrir afin de donner passage à une femme vêtue d'un court tailleur de toile blanche. Une vaste capeline de paille très souple s'inclinait autour du visage qu'elle dissimulait en partie afin de le préserver des morsures du soleil. Quelques boucles d'un blond cendré s'en échappaient, massées sur la nuque en une sorte de chignon dont les volutes se déroulaient librement.

— C'est elle, fit Estéban, avec une telle impétuosité dans sa façon de se dresser qu'il renversa le contenu de son verre encore à demi plein. Son visage crispé avait soudainement pris la couleur de la cire.

Il fit quelques pas vers la porte, mais sa marche chancelante était celle d'un homme ivre. Julien l'avait suivi dans l'espoir de l'empêcher de commettre quelque irréparable folie. Quant tous deux atteignirent le seuil ce fut pour voir la femme en blanc monter dans une auto qui stationnait du côté de l'ombre, à quelques pas de la maison arabe. Estéban fit un geste comme s'il allait s'élancer à la pour-



Le commandant fermait les yeux sur les écarts de conduite des légionnaires Estéban et Julien.

NOS MILITAIRES



De g. à d.: Le soldat Ernest Bélanger de Montréal, outre-mer. — Le sergent Cléophas Côté de Coaticook, outre-mer. — Le soldat Paul Verrier de Montréal, outre-mer.



De g. à d.: Le soldat Alfred Roy de Napierville, au pays. — Le lance-corporal Marcel Dupont de Kénogami, outre-mer. — L'artilleur Roger Beaulieu, au pays.



De g. à d.: Le lieutenant Lucien Rhéaume de Montréal, outre-mer. — Le caporal Roger Brouillette de Montréal, outre-mer. — Le soldat Ovide Chevalier, de Montréal, outre-mer.



De g. à droite.: Le soldat Marcel Mallette de Montréal, outre-mer. — Le soldat Weldebert L'Italien d'Edmundston, N.-B., outre-mer. — Le caporal Armand Du Perron, de Granby, au pays.



De g. à d.: Le soldat Paul Duval de Montréal, au pays. — Le soldat Paul Bouchard de Montréal, outre-mer. — Le caporal Roger Lemay de Montréal, outre-mer.

suite de la voiture, mais elle filait déjà, rapide, pour disparaître au tournant de la rue.

Un poignant découragement s'inscrivait sur les traits fatigués du légionnaire. Il murmura, tout en regagnant sa place :

— Cette femme, c'est tout mon malheur, toute ma déchéance. Et, pourtant...

Julien ne l'interrogea point. Patiemment il attendit que la crise soit calmée. Alors il paya les consommations et entraîna son ami afin d'éviter qu'il boive encore pour oublier.

Assis l'un à côté de l'autre sur un banc du jardin public, les deux camarades demeuraient silencieux. Une sorte d'apaisement semblait tomber des palmiers dont les larges feuilles se balançaient au-dessus de leur tête.

Le soleil avait disparu mais le ciel, encore resplendissant, passait par toutes les teintes de l'or, de la pourpre et du mauve. Cédant aux instances de son ami, Estéban avait pris quelque nourriture ; maintenant ils jouissaient des minutes de liberté qui leur restait encore avant que sonnât l'appel et qu'ils dussent regagner la chambrée et sa touffeur nauséabonde.

Sans que Julien ait osé interrompre la douloureuse méditation par une question, peut-être importune, soudain, le légionnaire se prit à parler. D'une voix sourde, sans timbre, ni intonations, c'était l'histoire de son malheur qui, brusquement, débordait de son cœur jusqu'à ses lèvres.

— Elle se nomme Elyane, un nom qui allait bien à sa beauté un peu apprêtée, à son caractère altier. Je l'avais connue dans un bal. Oh ! je ne m'illusionnais pas ! Je compris tout de suite que je n'étais pas son premier amant mais, dans ma folie, je croyais être son premier amour. Elle faisait tout pour me le laisser croire. Nous vécûmes des heures merveilleuses. J'étais riche. Pas une grosse fortune ; une honnête aisance que m'avaient laissée mes parents et que mon métier d'architecte me permettait de décupler. Mais comment penser au travail quand on a, comme un collier, les deux bras d'une femme adorée autour de son cou ! Je négligeais tout pour elle. Je puisais sans compter dans mon capital afin de satisfaire ses caprices. Bientôt, il fallut faire des prodiges pour lui dissimuler ma gêne, les dettes, la ruine menaçante. Le moment vint où, tel un noyé qui se cramponne désespérément à une planche pourrie, je n'eus plus qu'un fragile espoir : la mort d'un oncle fort riche dont j'étais l'unique héritier ; je courus les usurers, je tentai les plus humiliantes démarches. En vain, car la vie que je menais, les folies que j'avais commises pour cette femme me desservait. Je pouvais être déshérité. Je le serais certainement le jour où le marquis de... mais à quoi bon prononcer son nom, connaîtrait les frasques de son neveu. Quelles heures je passais, alors qu'il me fallait dissimuler mes angoisses, ma gêne à Elyane sous peine de perdre, je ne dirai pas son amour, mais le frivole sentiment

qui la liait à un amant généreux, toujours agenouillé devant sa volonté fantasque. Le moment vint où il ne me fut plus possible de sauver la face. La misère était là, hideuse, et la perte de mon amie devenait inéluctable...

« Avec le courage du désespoir j'e tentai une démarche auprès de mon oncle. Veuf depuis des années, le vieillard vivait entouré de quelques domestiques qui, pour la plupart, étaient ses contemporains, dans son château du Poitou. Durant ce court voyage ma maîtresse devait m'attendre à Vichy. Elle s'était installée dans un luxueux appartement, retenu par correspondance, où j'avais promis de la rejoindre au bout de quelques jours. Quand je débarquai à la station la plus proche du château, il me restait à peine quelques francs en poche et les meubles de mon appartement parisien avaient été saisis la veille. Les premiers jours s'écoulèrent sans que j'ose toucher à ce vieillard rigide et incompréhensif, un mot de mes soucis, de mes espérances. J'étais lâche devant ce froid regard qui semblait vouloir scruter ma conscience.

« Un matin je reçus une lettre d'Elyane. Elle me pressait de venir la rejoindre. En *post-scriptum*, elle m'annonçait qu'elle avait perdu au jeu. Une dizaine de mille francs qu'il lui fallait solder tout de suite. Elle avait obtenu, grâce à la courtoisie d'un de ses partenaires, qui avait bien voulu répondre pour elle, un délai, mais ce délai expirerait avec la date que je lui avais fixée pour mon arrivée. C'était une mise en demeure formelle de lui apporter la somme, d'autant plus que le ton de la missive, certains sous-entendus, me laissaient entrevoir que, si je ne payais pas, un autre le ferait à ma place.

« J'étais fou de jalousie et de désespoir quand, après le dîner — j'avais patienté toute la journée — je pénétrai à la suite de mon oncle dans la bibliothèque où il aimait se tenir toute la soirée. Avec la maladresse d'un homme qui n'a plus le contrôle de lui-même, je fis une demande de prêt. Sans doute, le son de ma voix décelait mes angoisses, le désespoir qui m'étreignait le cœur. Je plaçais maladroitement ma cause. Mon oncle, tout d'abord, m'écouta avec attention puis il me posa quelques questions d'une impitoyable précision. J'y répondis mal. Je ne sais pas mentir. Avec une maladresse insigne, je me sentis poussé dans mes derniers retranchements, je me laissai, bribe à bribe, arracher la vérité. Le vieillard se mit à ricaner. Il me semble que j'ai encore dans les oreilles cet abominable rire. Avec une logique dont je reconnaissais moi-même la rigueur, il mit à nu mon amour, le sentiment intéressé qui attachait Elyane à un amant prodigue, mais qui l'éloignerait du même amant le jour où celui-ci ne pourrait plus suffire à ses exigences.

« Ah ! il se montra bon psychologue. J'écoutais, immobile, médusé en quelque sorte, mais espérant encore qu'après m'avoir morigéné et raillé le bonhomme céderait. Il était si riche. Que comptait pour lui un chèque de cinquante ou cent mille francs. Je bais-

En marge de "Nos Militaires"

Il n'en coûte rien à nos lecteurs pour faire paraître dans LE SAMEDI, des photos de militaires, des deux sexes et des trois armes. Tous les genres de photos, y compris les instantanés ordinaires peuvent nous être envoyés pour publication, à condition, toutefois, qu'elles soient en bon état. Les photos en couleurs et les films négatifs ne sont pas acceptés. On écrira lisiblement au verso le nom du militaire, sa ville d'origine et s'il est en service au pays ou outre-mer. On a vu dans les avis précédents que les photos ne sont plus retournées depuis le 13 mai dernier. Par ceci, il faut entendre que toutes les photos qui nous sont parvenues plus être réclamées. Quant aux autres, reçues avant le 13 mai, elles seront retournées immédiatement après leur publication. — LA DIRECTION.

sais la tête, humilié, plus de ma proche déchéance que des reproches que l'on déversait sur moi. Et, soudain, cette conclusion qui me fit perdre la tête :

« — T'obliger serait te rendre un mauvais service, mon neveu ; ta ruine te débarrassera de cette poupée. Plus tard, quand tu m'auras prouvé que tu es capable de te conduire en homme — c'est-à-dire de mettre fin à cette déplorable liaison et de reprendre tes occupations — je te donnerai un coup de main. Tiens, je viens d'acquérir des terrains dans la banlieue bordelaise ; j'ai l'intention d'y bâtir des immeubles de rapport. Tu seras mon architecte. »

« J'eus encore le courage de supplier cet homme de me consentir une avance que je lui payerais de mon labeur. Il refusa sèchement :

« — Je t'ai dit : quand tu seras redevenu raisonnable ! Actuellement ce que je te donnerais te servirait à conserver ta donzelle !

« Il ne démordit pas de là. Fou de douleur, je quittai l'impitoyable vieillard et me rendis dans ma chambre. J'avais, dans ma valise, un brownie tout chargé. Je le pris avec l'intention formelle de me brûler la cervelle mais, au moment de mourir, une sorte de rage de destruction me souleva. Je courus à la bibliothèque. Mon oncle s'y trouvait encore. Je me rappellerai toujours cette dernière vision. Le château, assez éloigné de toute agglomération, ne possédait pas l'électricité. La vaste pièce, aux murs entièrement recouverts de bibliothèques où s'entassaient des centaines de volumes, n'était éclairée que par une lampe de bureau dont l'abat-jour vert mettait un grand rond de clarté sur la table devant laquelle le marquis était assis, mais laissait dans une ombre complète le cercle de la bibliothèque.

« Je m'élançai comme un fou : le cercle lumineux exerçait sur moi l'attraction que certains miroirs à facettes exercent sur les alouettes. En quelques enjambées je fus devant le vieillard. Sans un mot, je levai le bras et visai. Au moment où, appuyant sur la gâchette, je faisais partir le coup qui, tiré à bout portant devait être mortel, une main s'appesantit sur mon poignet. Un réflexe, où ma volonté n'était pas pour grand'chose, me porta à me débattre. Le coup partit. Une lourde masse s'écroula à mes pieds : c'était Antoine, le valet de chambre de mon oncle, lequel, debout derrière le fauteuil du marquis, m'avait vu arriver et avait deviné mon abominable projet. L'ombre ambiante m'avait dissimulé cette présence. Le malheureux allait payer de sa vie son touchant dévouement à son maître. Ce qui se passa ensuite ? C'est à peine si j'en ai gardé le souvenir. Au bruit du coup de feu le reste du personnel avait envahi la pièce. On releva la victime dont le sang s'écoulait à flots d'une blessure en pleine poitrine. On le transporta dans une chambre tandis que le chauffeur courait alerter un médecin. J'étais resté immobile, hébété, n'ayant même pas l'idée de fuir. Ce fut mon oncle qui, reprenant le premier son sang-froid, décida de mon sort.

« Je me rendrais sous bonne escorte à Marseille, afin de m'embarquer pour l'Afrique du Nord où un engagement à la Légion Etrangère m'épargnerait la honte de paraître devant un jury. Moyennant cela ma tentative de meurtre passerait pour un simple accident. Sur sa demande les serviteurs s'engagèrent à garder le silence, d'ailleurs ma victime n'était point atteinte mortellement. J'espère même que le malheureux a pu se rétablir promptement, sans quoi le scandale aurait été inévitable. Le lendemain de mon arrivée à Marseille je n'étais plus, dépouillé de tout, même de mon nom, qu'un

matricule parmi tant d'autres matricules sous lesquels se cachent remords et désespoirs sans qu'il soit cependant possible de supprimer aux êtres humains qu'ils désignent la faculté de souffrir et de se souvenir.

Un silence se creusa entre les deux hommes. Peut-être la pitoyable confession avait-elle éveillé en celui qui se faisait appeler Julien la mémoire de ses propres erreurs, des déboires et des fautes qui avaient fait, de lui, ainsi que venait de le dire Estéban, un simple numéro, ne gardant aucun lien avec le monde extérieur. Audessus de leur tête, on entendait le froissement des palmes agitées par la brise. Une horloge, au loin, sonna une demie.

Machinalement Julien consulta son bracelet-montre. Il se leva, prit Estéban par le bras.

— Allons, mon vieux, l'heure de l'appel approche. Il faut rentrer au quartier.

Epuisé par les émotions qu'il venait de revivre, le légionnaire se laissa docilement entraîner.

Cependant, au moment où ils allaient franchir la grille de la caserne, Julien s'arrêta et, à voix basse, posa une question :

— Et la femme ? Qu'est-elle devenue ?

Estéban eut un geste lassé.

— Je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Mon oncle avait promis de lui faire parvenir un peu d'argent et, aussi, une lettre, un chiffon de papier mouillé de larmes où je lui faisais l'aveu de ma honte. Elle pouvait, en lisant ces lignes, mesurer l'immensité de la passion qu'elle m'avait inspirée. Le vieillard fut-il un messenger infidèle, la lettre ne parvint-elle jamais à destination ? C'est ce que je voulais croire, tellement l'implacable silence de cette femme me parut inhumain. Mais non, je me mens à moi-même. Si Elyane ne m'a pas répondu c'est qu'elle entendait me signifier ainsi que je n'existais plus pour elle car, dans mon égarement, je lui écrivais presque chaque jour, durant mes premières semaines à la Légion. Si je ne me suis pas tué, c'est que j'attendais, chaque matin, la lettre que je n'avais pas encore reçue la veille. Ah ! elle a été implacable pour le vaincu. Aussi, congnois-tu mon bouleversement lorsque j'ai cru la reconnaître.

— Tu as cru. Tu t'es probablement trompé.

— Non, il n'est pas deux femmes au monde qui possèdent sa grâce. Le charme de cette démarche de déesse, et ces cheveux, si blonds que la lumière y allume des reflets d'argent.

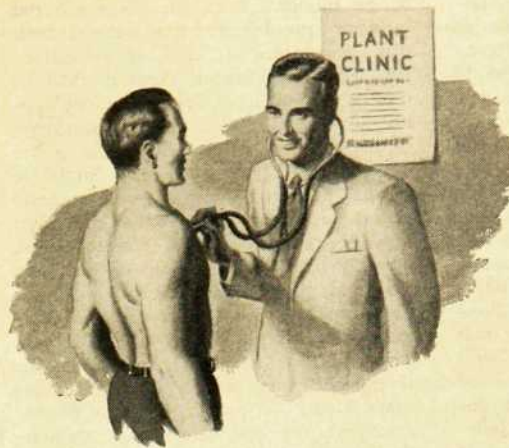
— Alors, mon vieux, un bon conseil. Demande à faire partie d'une colonne, ou bien fais-toi renvoyer à Sidi-Bel-Abbès.

— Tu as raison, ami. C'est ce que je devrais faire.

Malgré la promesse que Julien avait quasiment obtenue de lui, Estéban ne se décidait pas à faire la moindre démarche auprès de ses chefs. Soldat bien noté et même estimé, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour être envoyé à un poste avancé dans le désert où la fatigue et le souci de se garder contre les éventuelles attaques de pillards ou de rebelles auraient eu raison de l'obsession qui le hantait.

Tout d'abord, il s'était accordé un simple délai. Il ne pouvait s'enfuir sans que sa curiosité soit satisfaite. La présence d'Elyane à Colomb-Béchar lui paraissait une prodigieuse coïncidence. Au cours de ses nuits sans sommeil il en arrivait à se demander si la jeune femme n'avait pas voulu se rapprocher de lui.

Par malheur pour l'infortuné amoureux, la vérité était tout autre ; cette



RENDONS hommage au médecin, au dentiste, au pharmacien ! A l'hôpital, au laboratoire et à la clinique, ils préservent la santé d'une nation en guerre. Avec une énergie inlassable, ils remplissent chaque heure de leur science et de leur expérience dans l'art de guérir. Louons ces vaillants soldats du front domestique qui hâtent la victoire en combattant la maladie — qui préparent l'avenir en gardant sains les jeunes organismes.

“Les HOMMES d'action” emploient VITALIS



**POUR PRÉSERVER LA SANTÉ ET
L'ATTRAIT DE VOTRE CHEVELURE
adoptez Vitalis et le “Traitement
de 60 secondes”**

C'est rapide —

c'est simple :

50 secondes pour frictionner — La circulation est avivée, la sécrétion capillaire est augmentée — vos cheveux revivent.

10 secondes pour peigner et brosser — Vos cheveux restent en place sans avoir cet air “plaqué” de mauvais goût.

Mêmes les hommes les plus affairés et qui accomplissent un travail

essentiel sur le front domestique savent toute l'importance qui s'attache à des cheveux bien soignés, bien peignés. Par milliers, ces hommes d'action font usage de Vitalis et du traitement “60-secondes” pour garder leur chevelure saine et attrayante. Ils sont assurés que, *chaque fois*, ils peuvent compter sur VITALIS.

Achetez une bouteille de Vitalis chez votre pharmacien et, lorsque vous allez chez votre barbier, demandez Vitalis.

VITALIS

Un produit Bristol-Myers — Fabriqué au Canada.

Elyane que son imagination avait parée de tous les charmes et de tous les héroïsmes n'était qu'une femme comme tant d'autres, vaine de sa beauté et gâtée par toutes les jouissances que le luxe pouvait lui assurer. Un amant ruiné ne comptait pas plus pour elle qu'une toilette hors-d'usage. Peut-être avait-elle éprouvé pour son ami un sentiment plus passionné. Ils s'étaient aimés si follement ! Sa chair et son cœur n'avaient pu demeurer insensibles, mais quand elle reçut le chèque signé du marquis de Montbray — l'oncle de Georges Estèves, car tel était le véritable nom du légionnaire — la colère fut plus puissante que l'amour. Qui sait, si ses yeux avaient pu déchiffrer les pauvres lignes que Georges avait tracées — ce récit d'un crime accompli pour l'amour d'elle — l'insensible se serait attendrie mais le marquis avait jugé bon de détruire la missive. Par la suite, devant que son neveu ne se ferait pas faute d'écrire à cette femme qui pourrait plus tard, se trouvant en possession d'un si candide aveu, organiser un véritable chantage, l'oncle s'assura la complicité d'une femme de chambre, laquelle supprima toutes lettres portant le timbre de l'Afrique du Nord.

Il se crut fort habile d'avoir ainsi rompu tous liens entre les deux amants. Les circonstances parurent lui donner raison. Georges se faisait à sa dure existence, qu'un mandat adressé mensuellement adoucissait un peu, et quant à Elyane, elle avait repris sa vie galante, sans doute.

Les lettres venues d'Algérie s'espaçaient, puis cessèrent complètement. Le marquis, en paix avec sa conscience, ne s'occupa plus de la jeune femme. Par contre, un esprit plein de mansuétude lui était venu. Il s'accusait de ses duretés passées et songeait à les réparer en accordant à son neveu son entier pardon quand celui-ci arriverait à l'époque de sa libération. Il lui fournirait des fonds, l'aiderait à s'établir dans quelque colonie, car il jugeait que le climat de la France serait malsain pour cette tête brûlée. Paris, surtout, où vivait la créature de perdition qu'il tenait pour plus criminelle que celui qui avait voulu tirer sur lui.

Après s'être livrée à la colère et au désespoir, la jeune femme, repoussant les sollicitations dont sa réelle beauté la faisait l'objet, avait quitté Vichy, toutes dettes payées. A Paris, d'autres déboires l'attendaient. Les meubles vendus, l'appartement, dont un ordre du marquis de Montbray lui interdisait l'accès, l'obligèrent à reprendre une existence dont elle avait cru se libérer, régénérée par l'amour de celui qui l'aimait au point d'oublier son passé.

Pourtant, avant de retomber au rang de femme entretenue, Elyane chercha bravement à travailler. Elle essaya du cinéma, du théâtre, ne connut que des succès relatifs et, toujours en butte au désir de ceux qui s'offraient à la recommander, elle se rendit compte que même le travail ne donne pas à une fille pauvre et belle, le droit de disposer librement d'elle-même et d'aimer selon son cœur. Ce fut alors qu'elle fit la connaissance du médecin militaire Jacques Farnier en congé de convalescence après un séjour dans nos possessions d'Afrique Equatoriale. Riche, beau garçon, Farnier s'éprit follement de la jolie théâtrale qu'il avait remarquée dans un concert de quartier où Elyane présentait une revue. Il la combla de cadeaux, se montra empressé et assidu. La devinant plus rétive que la plupart de ses compagnes, il lui fit gentiment la cour, comme à une femme du monde et cette délicatesse toucha infiniment celle dont le cœur meurtri se croyait désormais à l'abri de l'amour ; mais le

congé touchait à sa fin. Exaspéré par le désir que lui inspirait cette femme qui, par calcul ou non, se refusait à lui, Jacques Farnier commit la folie d'offrir le mariage. Grisée par cet avenir de sécurité et de respectabilité qui se présentait à elle, si lasse de sa vie de cigale, Elyane accepta, mais le temps manquait pour réaliser cette union propre à entraver grandement la carrière de l'officier. Eloquemment, Farnier plaça sa cause et obtint, avec un délai, l'assurance que sa « fiancée » l'accompagnerait dans sa nouvelle garnison. Au fond, il n'avait nullement l'intention de tenir sa promesse, mais il espérait que là-bas, livrée entièrement à son bon plaisir, la jeune femme cesserait ses coquetteries et deviendrait une adorable maîtresse. Le premier moment d'emballlement passé, c'était la seule forme qu'il comptait donner à cette aventure.

Possédant une fortune personnelle qui lui permettait d'assumer une pareille charge, Farnier, qui avait été affecté à un régiment de tirailleurs et devait rejoindre ce dernier à Mostaganem, installa son amie dans la coquette petite ville d'Arzew, qui, l'été, est une station balnéaire fort suivie.

Elyane y vécut dans une élégante villa, servie par un personnel indigène. D'abord séduite par la nouveauté, sensible aux attentions dont le médecin militaire l'entourait, elle voulut s'illusionner, espérer qu'il l'aimait assez pour tenir sa parole mais Jacques éludait de jour en jour la futile promesse faite à la jolie fille. Il alléguait sa carrière, l'opposition de ses chefs, le veto du ministre de la Guerre.

Certes, s'il avait aimé véritablement il aurait pu renverser ces obstacles, d'ailleurs un moyen lui restait de tout aplanir. Donner sa démission, puis qu'un récent héritage l'avait suffisamment enrichi pour lui conférer une complète indépendance. Mais il était de ceux qui, les sens satisfaits, ne veulent rien sacrifier pour un caprice. Et puis, du moment qu'elle lui appartenait, Elyane lui devenait moins précieuse, même il ne se fit pas faute d'invoquer son passé, excuse commode pour qui veut oublier un serment.

Déçue et blessée, la jeune femme pensa quitter l'homme qui l'avait humiliée et meurtrie ; mais où se réfugier ? Elle se sentait prisonnière en ce pays qui n'était pas le sien. Son destin devait l'isoler plus encore puisque le major Farnier fut, au bout de peu de temps, affecté à l'hôpital militaire de Colomb-Béchar. Elle fut sur le point de rompre la chaîne dorée qui la liait à un homme qu'elle n'avait jamais aimé. La peur de la misère la retint et c'est ainsi qu'après avoir loué le petit palais arabe, Jacques Farnier appela sa maîtresse auprès de lui et l'installa derrière ces hautes murailles, dans une rue discrète et peu fréquentée où Elyane eut l'impression d'être captive comme l'étaient les femmes de harem dont les pieds nus avaient glissé sur les précieuses mosaïques et dont les rêveries s'étaient égrenées comme s'égrenait, dans la vasque de marbre, le petit jet d'eau qui murmurait au milieu de la cour intérieure où fleurissaient les lauriers roses, le jasmin et les rosiers grimpants.

Ce jour-là, une insupportable température pesait sur la ville. La chaleur faisait vibrer l'air, plus chaud que s'il eût été soufflé par quelque force géante. L'œil était blessé par la trop implacable lumière. Même dans les grandes pièces aux jalousies closes, et dans la plus complète immobilité, le corps était baigné d'une désagréable moiteur qui coulait du front et des moindres replis de la peau où collait le linge mouillé d'une sueur abondante.

Enervée par cette ambiance, Elyane avait fort mal accueilli la visite de son protecteur. Pourquoi, depuis quelques

jours, était-elle aux prises avec une singulière hantise qui la forçait à revivre les quelques mois qu'elle avait passés auprès du seul homme qu'elle s'avouait avoir sincèrement aimé.

Sans cesse, devant ses yeux, elle voyait se dresser l'élégante silhouette du jeune homme. Parfois, l'obsession était telle qu'Elyane se retournait brusquement, croyant sentir peser sur elle le regard de reproche ou de mépris des grands yeux gris qu'elle avait connus si pleins de passion et de tendresse.

— Pourquoi est-il parti ? se demandait-elle en tordant machinalement les doigts de ses mains jointes.

Maintenant qu'elle était de sang-froid, elle se disait que cet abandon, ce silence n'avaient pas été volontaires et que celui qui l'avait si profondément aimée n'avait pu agir ainsi que poussé par une impérieuse nécessité.

Absorbée dans sa rêverie, c'est à peine si le bruit de la voix de Jacques parvenait jusqu'à ses oreilles ; pourtant, elle retrouvait sa force pour repousser l'amant qui cherchait à la prendre dans ses bras.

— Laissez-moi ! ordonna-t-elle avec tant de dureté que le jeune médecin se cabra.

— Qu'est-ce qui vous prend, ma chère ? Quel caprice ? Avez-vous quelque grief contre moi ?

Le mot était malheureux car il ravivait toutes les rancœurs de la femme abusée.

— Des griefs ? Votre mémoire est courte, mon cher, ou vous me supposez bien naïve.

— Je ne comprends pas !

— En vérité, vous ne comprenez pas que j'ai assez de cette vie de recluse, que la claustration que vous m'imposez me rendra folle, à la fin.

— Je vais croire que vous l'êtes en cet instant. Voyons, Elyane, de quoi avez-vous à vous plaindre ? Manquez-vous de quelque chose ?

— Je manque de liberté. Cette vie de harem me tue.

— Qu'y puis-je ! Soyez raisonnable ! Dans cette petite ville du sud c'est déjà beau que votre présence ne me cause pas de difficultés. Je ne puis tout de même pas étaler notre liaison !

— Une liaison ! Est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Ne vous étiez-vous pas engagé à faire de moi votre femme ?

— Promesse d'amoureux, ma chérie, que d'ailleurs je ne perds pas l'espoir de réaliser, mais plus tard, bien plus tard. Il faut attendre...

— Attendre quoi ? L'heure de la retraite ! Merci bien ; d'ailleurs votre manque de parole m'a ouvert les yeux. Je vous méprise et je vous déteste !

— De grands mots. Est-ce ma faute si vous êtes classée par le monde parmi les femmes qu'on n'épouse pas.

Sous l'insulte, Elyane se dressa. Une pâleur mortelle avait envahi son visage, son regard exprimait une telle indignation que l'officier eut peur, comprenant trop tard qu'il l'avait poussée à bout.

— Allez-vous-en, fit-elle sans élever la voix, et son calme était plus effrayant que la plus violente explosion de colère. Allez-vous-en. Je ne veux plus vous revoir, je ne veux plus rien accepter de vous.

— A votre aise, ma chère, fit Jacques, je m'en vais, mais vous me rappellerez.

— Jamais, j'aimerais mieux mourir de faim que de faire une bassesse de plus. J'en ai assez commises en vous appartenant alors que je ne vous aimais pas, que mon cœur, que ma chair, malgré moi, étaient toujours à un autre.

Cruellement blessé par cet aveu, le médecin militaire eut un geste de rage impuissante et, sous le regard étin-

celant de la jeune femme, il se retira, humilié au fond de lui-même d'une rupture qu'il devinait définitive et où il n'avait pas eu le beau rôle.

Malgré la chaleur dévorante, la migraine qui lui battait les tempes, Elyane n'avait pas perdu un instant. Rassemblés hâtivement, elle avait fait porter ses effets personnels dans un hôtel proche de la station. Le train qui, de l'extrême sud dont Colomb-Béchar est la sentinelle avancée, conduit trois fois par semaine à Oran, était parti le jour même. Elyane devait attendre quarante-huit heures avant de pouvoir s'y embarquer. Ensuite que ferait-elle ? A peine si elle possédait assez d'argent pour regagner la France mais il lui semblait être débarrassée d'une souillure. Jadis, elle aurait, insouciant et résignée, accepté cette situation de femme entretenue. Pourquoi avait-il fallu que, maintenant qu'il était perdu pour elle, l'amour de Georges Estève l'ait régénérée au point de lui rendre le respect d'elle-même et la honte de ce qui, malgré les faux égards et le luxe dont son amant l'entourait, faisait d'elle une vulgaire prostituée.

Comme elle étouffait dans sa chambre d'hôtel et qu'une sorte de fièvre lui rendait sa solitude insupportable, la jeune femme quitta l'hôtel. Tout de suite elle se rendit compte qu'elle était exposée à se retrouver face à face avec l'homme qu'elle avait résolu de fuir. Avec l'approche du crépuscule une grande animation régnait aux abords des casernes et dans le quartier européen de Colomb-Béchar. Elyane arrêta une voiture et se fit conduire à la Palmeraie.

Elle aimait ce paysage si oriental qu'il semble un décor de théâtre ou de studio. Sur un ciel incandescent, les grands palmiers balançaient leurs éventails géants. Au fond de son lit, l'oued Béchar, presque tari par la sécheresse, étale, entre les rochers rouges et le sable blond, des flaques d'eau miroitantes comme du métal précieux.

Assises sur l'herbe desséchée et crissante, quelques femmes arabes, paquets de cotonnade blanche parmi les reflets d'or et de pourpre que répandait à profusion l'astre prêt à disparaître derrière les abruptes collines qui fermaient l'horizon, devisaient et riaient d'un rire strident.

Rêveuse, la jeune femme s'avança jusqu'à la lisière extrême de la Palmeraie. Soudain, elle crut être le jouet d'un songe qui, depuis quelques jours, la possédait. Une voix qu'elle croyait reconnaître venait de prononcer son nom. Elle n'eut garde de se retourner, certaine d'être déçue ; pourtant, une seconde fois il lui sembla entendre les mêmes syllabes. Ce n'était point un appel, mais plutôt un cri poignant de souffrance et de regrets. En même temps, la promeneuse entendit un pas qui froissait l'herbe sèche. Alors, seulement, elle fit le geste de regarder en arrière. A quelques pas d'elle, un légionnaire s'éloignait. Il marchait lentement, la tête basse, les épaules courbées comme sous le poids d'un grand découragement.

Pourquoi Elyane courut-elle vers cet homme ? Elle ne l'avait pas reconnu mais une sorte de pressentiment la jetait sur sa trace. Bientôt ils furent tout proches l'un de l'autre. Ce fut au tour de la femme de crier un nom, un nom qui, depuis des mois qu'elle n'osait plus le prononcer, gonflait douloureusement sa poitrine.

— Georges ! s'exclama-t-elle et sa main se crispa sur le drap grossier du pauvre uniforme. Georges, répéta-t-elle plus bas, cherchant le regard qui fuyait le sien.

Le légionnaire chercha à se libérer de l'étreinte :

— Laissez-moi, Madame, votre amant pourrait vous voir et cette fois encore je serais votre victime.

— Ma victime, que veux-tu dire ? Oh ! je comprends, mes caprices, mes exigences. Pouvais-je savoir ? Tu ne me parlais jamais d'argent. La ruine, c'est ce que ton oncle m'a écrit si cruellement en m'adressant une somme. Et pas un mot de toi ! Tu m'as jugée frivole et vénale, je l'étais, peut-être, mais je t'aimais tant, qu'un mot eût suffi pour me transformer. La misère, mais je l'aurais acceptée pour ne point me séparer de toi ! Tu as été impitoyable, ou plutôt tu m'as traitée comme la fille que tu croyais être mon moi véritable. Tu t'es trompé, Georges. Oh ! comme tu t'es trompé sur mon compte !...

Des larmes venaient de jaillir des grands yeux dont l'infortuné n'avait jamais oublié le charme ; pourtant il voulait vaincre sa propre faiblesse.

— Vous dites que je ne vous ai pas écrit. C'est faux. Vous avez dû recevoir ma confession entière. Vous ne pouvez donc ignorer le désastre qui a bouleversé ma vie, où mon honneur a failli sombrer. Vous ne pouvez ignorer que je vous ai aimée jusqu'au crime.

— Jusqu'au crime ? répéta-t-elle, incompréhensive.

— Hélas ! combien j'ai honte maintenant. Pendant que j'expiais ce crime sous l'uniforme qui est actuellement le mien, vous continuiez votre vie de fêtes. Qu'êtes-vous actuellement ? La maîtresse d'un officier. Quel abîme entre vous et le malheureux que je suis devenu.

— Tu me parles d'un crime. Je ne comprends pas. Explique-toi. Je t'en supplie. Par ce que j'ai de plus cher, par mon amour pour toi, Georges, je te jure qu'à l'exception du chèque que le marquis de Montbray m'a fait remettre de ta part, jamais je n'ai eu de tes nouvelles. Mes recherches pour te retrouver ont été vaines. Crois-moi. Il faut me croire, même si tu me méprises et ne veux jamais plus me revoir.

Il y avait dans le son de la voix tremblante, dans l'expression du visage où les larmes traçaient leur sillon humide, une telle force de vérité que le légionnaire ne put douter. Il saisit la femme entre ses bras, sécha ses pleurs sous des baisers puis, à phrases entrecoupées, ils se firent l'un à l'autre le récit des événements dramatiques qui les avaient si cruellement séparés.

— Je t'aurais attendu, si j'avais su, sanglotait Elyane. Que sont des années, quand on s'aime. J'aurais travaillé pour demeurer tienne.

Il la croyait délicieusement mais, bientôt, le tragique de sa situation lui apparut. Pauvre et lié par le plus inéluctable des engagements dont la mort seule aurait pu le libérer avant l'échéance, que pouvait-il pour cette femme qui reposait confiante, le front appuyé contre sa poitrine ?

Et cependant, elle ne mentait pas en lui avouant sa tendresse. L'adversité et surtout l'amour, l'avaient entièrement transformée. La jolie fille futile et vénale qui accueillait comme un tribut mérité tous les sacrifices que son amant s'imposait pour elle, la courtisane, en somme, qu'il avait connue altière, cupide, prête à se désintéresser de celui qui ne pouvait plus suffire à ses appétits de luxe, avait insensiblement passé par les phases d'une complète métamorphose. L'amour veillait en elle, insoupçonné d'abord, mais le silence de Georges, au lieu de l'atténuer, avait fortifié ce sentiment et, aujourd'hui, Elyane, régénérée, était vraiment prête à subir toutes les privations, à accepter tous les sacrifices.

Ce fut Julien, le fidèle compagnon d'armes du légionnaire Estéban, qui arrangea les choses et permit aux deux

amants de ne point se séparer. Il alla trouver Laura, une brave fille au fond, sensible comme toutes ses semblables aux aventures romanesques et la jeune femme consentit à une claustration presque complète mais sûre.

Avant tout il importait que la jalousie, l'amour-propre blessé de l'ami délaissé ne cherchassent point une trop facile vengeance en s'attaquant au soldat qui ne pouvait se défendre. Il fallut donc que la jeune femme consentit à une claustration presque complète entre les murs d'une chambre que Laura lui cédait. Pourtant, cette vie de recluse ne pouvait s'éterniser. De plus, Jacques Fournier avait pris ses informations. Il avait suivi la piste de sa maîtresse jusqu'à l'hôtel où elle avait fait transporter ses bagages. Il savait, en outre, pour s'en être assuré de visu, qu'elle n'avait pas pris le train pour Oran.

Elle était demeurée à Colomb-Béchar, à moins qu'elle n'eût gagné une ville voisine ? Ain-Sefra, par exemple, mais, là aussi il lui était aisé de recueillir des renseignements précis. Au bout de quelques jours le jeune major avait acquis la certitude que l'infidèle était toujours à Colomb-Béchar.

— Bah ! elle reviendra, se disait-il avec insouciance.

Il acceptait les choses avec d'autant plus de philosophie qu'il se sentait sur le point de tomber amoureux d'une charmante enfant, fille d'un officier de son régiment, et pour les beaux yeux de laquelle il se serait décidé à renoncer enfin à son cher célibat.

Cinq semaines s'étaient écoulées et Jacques Farnier ne pensait pour ainsi dire plus à celle qu'il taxait d'ingrate et de volage quand parfois le souvenir d'Elyane se présentait à sa mémoire. Après une période durant laquelle les légionnaires avaient séjourné en plein bled, dans un petit fortin perché dans l'immensité du désert, les deux amants s'étaient retrouvés avec une joie grave qui est l'indice des sentiments profonds.

Ce soir-là, un merveilleux soir de pourpre et d'améthyste, Estéban ayant obtenu la permission de minuit avait voulu conduire son amie hors de la ville. Une voiture les avait amenés à la Palmeraie. Tandis que le couchant se teintait de toutes les couleurs dégradées qui, du rouge ardent se meuvent jusqu'au bleu profond des nuits orientales, dans l'attente de l'obscurité qui allait fondre brusquement sur la terre, tous deux s'étaient assis au bord de l'oued dont un récent orage avait grossi le cours. Georges et Elyane se tenaient la main, comme oppressés par l'émotion qu'ils éprouvaient à se retrouver ainsi l'un près de l'autre.

La première étoile brilla au-dessus de leur tête : alors ils unirent leurs lèvres. Au loin, on entendait, scandé par les tambourins, un mélancolique motif qui revenait, toujours le même, joué par une flûte qu'accompagnaient les voix nazillardes d'Arabes.

Il fallut cependant s'arracher à cette solitude enchantée. Comme le légionnaire, à deux pas du petit café où demeurait Elyane, s'arrêtait afin de prendre congé de son amie, un homme qui arpentait le trottoir d'un pas rapide, faillit heurter le couple.

— Ah ! par exemple, c'est un peu fort, s'exclama le passant qui s'immobilisa brusquement.

Estéban, à la même minute, avait reconnu le major, bien que ce dernier fût en civil. Les deux hommes se défièrent du regard. L'instinct profond des mâles en compétition devant la même femelle les dressait, menaçant, l'un devant l'autre. Elyane comprit le danger. Elle se jeta entre eux. Son accent pathétique troubla subitement celui qui, au fond de lui-même, reconnaissait avoir eu des torts envers cette

[Lire la suite page 30]



Car les Cigarettes Sweet Caporal, qui ont toujours leur place dans tout tête-à-tête agréable, sont à leur portée.

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO Eng.,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse



● Notre Feuilleton

L'Injuste Châtiment

Par François de Méillon

Oui, monsieur le baron, si c'était le coquin Wenzel, je n'en sais rien, dit Binder. C'était quelqu'un qui me parut suspect. Il avait l'air d'un charbonnier.

— Et où l'avez-vous rencontré ?

— Dans les environs de la petite ville près de la forêt. Quand il me vit il s'est vite enfui, c'est ce qui me surprit. Il ne voulait pas être remarqué.

— Avez-vous donc reconnu cet homme ? demande Muller. Je veux dire, l'avez-vous vu au point de pouvoir le décrire ?

— Oui, c'est ce que je puis. Il avait une barbe noire très bien soignée et qui contrastait singulièrement avec le reste peu soigné de sa physionomie. Je crois que la barbe était fausse.

— Probablement que non, dit Muller pensif. Ce Wenzel n'a pas de barbe de sa nature. Si c'était cet homme, alors la barbe était un moyen pour le rendre méconnaissable.

Binder donne là-dessus une description détaillée de l'homme qu'il a vu.

— Je crois presque que c'est lui ! s'écrie Muller, quand son collègue se tait. La description correspond à la barbe.

Kurt s'excite et croit que c'est Alfred.

— Cet homme doit être recherché, dit-il, décidé. Il ne faut pas réfléchir longtemps là-dessus. Si ce n'est pas Wenzel, nous n'avons rien perdu et si c'est bien lui et nous l'attrapons, alors il pourra nous donner toute la certitude, concernant le sort de ma femme.

— Oui, nous devons tout de suite suivre cette piste, dit Muller avidement. Mais où trouver cet homme ? Il aura bien disparu des environs de la ville.

— En tout cas, nous devons d'abord chercher là, répond Kurt. En avant. Allons de suite.

— Vraiment, monsieur le baron, si nous pouvions attraper ce misérable assassin, ce serait un grand bonheur, s'écrie Muller. Ce serait mieux de nous diviser en deux groupes. Binder peut aller avec le gendarme.

Quoiqu'il ne soit plus très tôt dans la soirée, Kurt ne veut plus perdre de temps inutilement.

Son cheval et celui de Muller sont encore à l'hôtel, où ils les ont laissés il y a trois jours.

Binder les accompagnera jusqu'à la ville.

Le gendarme a d'autres occupations, il faut donc lui trouver en ville un remplaçant.

Ils s'en vont donc au trot ; favorisés par un temps doux et serein et un beau clair de lune, les cavaliers avancent rapidement.

Ils traversent la forêt au pas de course, précédés par l'impatient Kurt.

Le trajet à la ville est long et conduit, après avoir traversé la forêt, par la bruyère près du vieux château du baron.

Quand les sombres murs du vieux bâtiment surgissent dans les ténèbres, Kurt arrête son cheval et dit :

— Nous ferons une visite au vieil intendant, car si le coquin s'est sauvé,

il n'est pas impossible qu'il se soit caché dans le vieux château.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur le baron, répond Muller. Et comme je vois, le vieillard est encore levé, car il y a de la lumière dans la chambre de la tour.

Les cavaliers vont vers la porte et agitent le lourd battant.

Bientôt après, s'ouvre au-dessus d'eux une fenêtre et l'intendant regarde les cavaliers.

Kurt se fait connaître et demande qu'on le fasse entrer.

Le vieux s'en va et ouvre la porte aux cavaliers, qui entrent dans la cour.

En descendant de leur monture, Muller prend le bras de Kurt et indique les fenêtres d'un étage supérieur du château.

— Oh ! voyez, monsieur le baron ! balbutie-t-il, excité. Voyez-vous cette lumière ?

Kurt lève la tête et aperçoit, derrière les rideaux, la vacillante lumière d'une bougie qui se meut d'une fenêtre à l'autre.

— Qu'est-ce que cela peut être ? demande-t-il.

— Peut-être est-ce le malfaiteur que nous cherchons, dit Binder.

La lumière avance.

Tous regardent attentivement les fenêtres où se promène cette lumière fantastique et mystérieuse. Qu'est-ce que cela signifie ? Qui se promène là, dans ces appartements vides et abandonnés. La lumière disparaît tout à coup, les fenêtres sont noires, en ce moment le vieux régisseur approche et ferme la lourde porte.

Kurt interroge le vieillard, en désignant les fenêtres.

— C'est la folle, dit-il, calme.

— Vit-elle encore ? s'écrie Kurt, surpris. Je la croyais morte.

— Oh non, elle vit, répond le vieux.

— Etes-vous sûr, mon vieux, qu'à part elle il n'y ait personne ? demande Kurt, douteux.

— Il n'y a personne dans le château, que je sache, monsieur le baron, est la réponse. Qui cherchez-vous ?

— Ce misérable coquin, qui tenait emprisonné ici mon épouse et qui l'a de nouveau emmenée.

— Oh, cherchez-vous cet homme dans le château, monsieur ? dit le vieillard, stupéfait. Ce misérable assassin s'est-il réfugié ici ?

— Nous ne le savons pas, nous le supposons seulement. Mais comme je vois, vous ne savez rien de lui. Il ne sera donc pas ici.

— Ah ! quant à cela, monsieur le baron, le coquin a une clef de la porte. Il peut donc avoir pénétré à l'intérieur sans que je l'aperçusse, répond le vieux Berthold. Nous chercherons, et s'il est ici, nous le trouverons.

— Bon, nous nous convaincrions, dit Kurt.

— Vous savez déjà tout ce qui s'est passé, n'est-ce pas, père Berthold ?

— Oui, monsieur le baron, je sais que ce coquin et assassin a tué dans la forêt mon jeune ami et qu'il a entraîné votre femme. Avez-vous trouvé votre épouse et l'avez-vous délivrée ?

— Non ! dit Kurt gravement. Je la trouvais trop tard. Mon épouse est morte.

— Dieu miséricordieux ! s'écrie le vieux, épouvanté. Morte ? Est-ce que cette pauvre dame est morte ? Assassinée par ce diable, n'est-ce pas, monsieur.

— Oui, le coquin porte sur lui le crime de sa mort, répond Kurt et il se détourne, car il trouve affreux de devoir parler de Liane et de son terrible sort.

Muller, cependant, raconte à voix basse au vieux régisseur tout ce qui s'est passé, et ce dernier en est pris de stupeur.

Sa haine contre Alfred s'exprime par les plus furieuses invectives.

— Oh ! s'il est vraiment ici, ce malicieux satan, dit-il en grinçant des dents, s'il est ici, nous le ferons bien sortir de son gîte. Il ne peut se cacher ici, car je connais tous les coins du château. Nous le trouverons donc.

— Notre espoir n'est pas grand, répond Muller en haussant les épaules. Nous ne faisons que supposer qu'il s'est sauvé de l'incendie et qu'il a cherché un refuge ici.

— Ce sera bien comme vous dites, consent le vieillard. J'irai chercher la clef. La porte doit aussi être mieux fermée pour qu'il ne puisse sortir.

Tous se mettent à l'ouvrage.

D'abord on ferme la porte au moyen d'une solide barre de fer, pour qu'on ne puisse ouvrir les deux lourds battants.

Après cela, le vieux ferme toutes les issues de l'édifice, de même que l'accès de la tour.

Maintenant tous entrent par la halle dans le château, et munis de lanternes ils visitent toutes les chambres solitaires.

Le vieux régisseur précède, suivi par Kurt.

Mais pour trouver un homme dans cette suite de chambres et de couloirs croisés, il faut un examen complet.

— Il faut partout lui barrer le chemin, sinon il nous échappe, dit le vieux Berthold, et il ferme les portes de toutes les chambres qu'ils ont visitées.

— Ainsi nous le traquerons et nous finirons par le trouver.

Bientôt tout le rez-de-chaussée est fouillé et les quatre hommes montent l'escalier. Ils courent d'une pièce à l'autre ; ils pénètrent enfin dans la tour angulaire et les combles en vain.

D'Alfred ou de toute autre créature humaine il n'y a rien à trouver. Ils n'ont pas rencontré la folle non plus. Où se tiendrait-elle cachée ?

— Elle se sera enfuie dans les voûtes souterraines, prétend Berthold. Ou bien elle sera dans la chambre secrète, où elle a vécu avec votre épouse, monsieur le baron.

— Nous n'y avons pas encore été, répond Kurt. Il ne faut faire grâce d'un seul coin. Il faut aussi descendre dans les voûtes.

— Certes ! dit le vieux. Continuons ici.

Ils descendent l'étroit escalier de la tour. Devant la porte de la chambre

secrète le vieux s'arrête et écoute. Puis, il ouvre la porte et tous entrent.

La pièce est vide ; ni la folle, ni une autre créature humaine ne s'y montre.

Kurt regarde d'un air mélancolique autour de cette voûte, où Liane a si longtemps vécu et souffert.

— Il y a encore une porte, dit Muller, et il indique le fond. Où conduit celle-ci ?

— Je ne saurais le dire, car il y a peu de temps cette pièce m'était aussi inconnue, dit le vieux Berthold. J'y ai été la première fois quand la folle me conduisit chez la pauvre baronne. C'est le seul secret du château qui me fut si longtemps inconnu.

Ce disant, il se dirige vers la porte indiquée et laisse tomber la lumière de la lanterne sur le sombre bois de chêne.

Il n'y a point de serrure, ceci est sans doute aussi un passage secret.

Pendant quelque temps, le vieillard cherche en vain, enfin il découvre un ressort caché, et en y appuyant la porte s'ouvre.

Un escalier étroit en pierre se montre. Ils descendent sans hésiter.

Arrivés dans les voûtes, ils trouvent la porte en fer fermée et ils tâchent en vain de l'ouvrir.

Ils retournent et quittent la pièce secrète qui est fermée par Berthold.

Maintenant, ils vont dans la halle et descendent dans les caves.

Impossible de trouver quelqu'un dans les nombreux couloirs. C'est ce que Kurt constate bientôt.

— Il faut au moins nous séparer en deux groupes dit-il sinon nous n'atteindrons jamais notre but. Vous pouvez aller à gauche, dit-il à l'intendant et l'agent secret Binder. Je suivrai ce chemin-ci avec Muller.

— Bon, monsieur le baron, vous avez raison, consent le vieux Berthold. Mais attendez un moment, il faut que je vous indique exactement le chemin, sinon vous n'arriverez jamais.

Après avoir indiqué le chemin à Kurt et Muller, il se séparent.

Kurt va avec l'agent secret à droite. Ils arrivent enfin à une des deux entrées aux voûtes souterraines et descendent l'escalier.

— Holà ! Voilà un être vivant ! crie Muller tout à coup. Il élève sa lanterne pour mieux éclairer le corridor obscur.

— Je n'ai rien vu, dit Kurt. Vous vous êtes trompé.

Ils sont en bas dans la voûte, et dans l'obscurité ils distinguent une lumière blafarde.

— Voyez là-bas, monsieur le baron ! dit tout bas Muller.

— La lumière paraît être celle d'une lanterne ou d'une bougie.

— Non, c'est une étrange lumière, répond Muller. Cela a l'air fantasque. Vraiment, ce vieux château avec ses mornes pièces abandonnées fait frissonner.

Ils avancent doucement. Quelques pas plus loin, ils remarquent que la lumière vient d'une voûte dont la porte est ouverte.

A pas imperceptibles, ils approchent et guettent, cachés derrière la porte, dans le vide effrayant.

Ce qu'ils aperçoivent remplit ces cœurs braves d'épouvante. Toute la voûte est ici couverte de cuivre, enduit par l'humidité et le temps d'une couche verdâtre brillante reflétant la

lumière comme une glace et la faisant paraître bleuâtre.

Dans le vaste espace, se trouvent trois cercueils en métal, couverts de draperies pourries bordées de franges.

D'un côté, s'élève un petit autel à rehaussement, dont les baies en ogives sont fermées de vitres bleues.

Sur l'autel, se trouve une bougie qui brûle et jette sa lumière blafarde sur une forme féminine enveloppée de noir, agenouillée sur les marches de l'autel et proférant des paroles rapides.

C'est la folle qui séjourne dans cet entourage lugubre, comme un esprit sorti de la tombe.

Elle ne lève pas la tête, elle tient un livre jauni et ouvert dans ses mains amaigries.

— Que c'est effrayant, chuchote Muller. La malheureuse devrait enfin être sortie de ce château.

Kurt lui fait signe doucement et ils passent en silence la porte pour ne pas déranger la folle.

Un peu plus loin, ils rencontrent le vieil intendant et l'autre agent de police, qui ont pénétré les voûtes de l'autre côté.

Eux non plus n'ont rien découvert d'Alfred.

Tous quittent maintenant les voûtes souterraines et retournent au château.

— Cessons de chercher, c'est inutile, dit Kurt. Le coquin n'est pas ici, sinon nous l'aurions trouvé.

Le vieux Berthold secoue gravement la tête.

— Et cependant, je vous conseille, monsieur le baron de ne pas renoncer à l'affaire, dit-il. Même si le coquin n'est pas ici, en ce moment, il peut revenir.

— C'est vrai, mais nous ne pouvons attendre.

— Je propose, monsieur le baron, dit Muller, de laisser mon collègue Binder chez l'intendant. Si le coquin revient, il pourra être pris par ces deux.

Ce projet est aussitôt bien accueilli par Kurt.

Binder reste au château et Kurt et Muller continuent seuls.

Vers le matin, ils arrivent dans la petite ville, où ils veulent d'abord se reposer quelques heures dans un hôtel, avant de continuer leurs investigations.

Bientôt Muller parvient à savoir que l'homme suspect, vu par Binder, a aussi été vu par d'autres gens.

Alfred paraît être aux environs du vieux château.

Accompagnés de deux gendarmes, Kurt et Muller se mettent en route. C'est à peine s'ils conservent quelque doute, concernant l'identité du personnage suspect, pris pour Alfred.

— — — — —
Au même moment, se promène dans le bois l'homme ressemblant à un vagabond, cherché par Kurt et ses compagnons.

Ce n'est, en effet, personne autre qu'Alfred, qui depuis l'incendie se tient caché dans la forêt.

Sa mine est vraiment effrayante, car ses habits sont sales et déchirés, sa figure méconnaissable de suie et de fumée.

A pas lents et fatigués, il rôde dans les broussailles. Il cherche les lieux les plus reculés et craint l'aspect des hommes sur la grande route.

Il voulait se rendre en ville pour acheter de la nourriture et de meilleurs vêtements, mais il s'effraie du regard des hommes.

Que doit-il faire maintenant ? Nulle part il ne peut se montrer dans cette situation.

Depuis deux jours, il ne vit que d'un morceau de pain, qu'il a demandé à un charbonnier. La faim le tourmente, il est dans un état désespéré.

Sous un chêne gigantesque qui s'élève au milieu du taillis, il se laisse tomber épuisé et pense à sa situation.

Et pourtant, il doit, au risque d'être arrêté, se rendre parmi les gens, sinon il succombera dans la forêt.

Il veut avoir la certitude de la mort de Liane. Il croit avec assurance qu'elle a péri dans les flammes, ainsi que les autres habitants de la maison.

Il n'a pas encore eu l'occasion de prendre des renseignements au sujet de ce qui est arrivé après l'incendie.

Il ne sait pas non plus que Kurt est allé au village, que le paysan et sa femme se sont sauvés et qu'on le poursuit.

Il veut retourner au vieux château, où il espère trouver ce dont il a besoin. Il se met en route sans hésiter.

Pour toute sécurité, il veut attendre le soir avant de pénétrer au château. Mais la faim le force à chercher quelque nourriture.

Il arrive à un étroit chemin où les ornières indiquent le passage de voitures. Peut-être conduit-il à la maison d'un forestier ou à la cabane d'un charbonnier.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Liane, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, foudroyée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon — Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leurs méfaits, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assurée que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermés dans le caveau du châtelain, pût revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, ils s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du riche comte.

Les deux rusés compères ne reculèrent devant rien pour atteindre leur but. Le comte Henri, en particulier, et Liane virent la guigne s'acharner à eux, d'une manière étonnante. Toutefois, ils eurent trop de fierté pour ne pas préférer la mort au déshonneur. Quelle que fût la puissance d'Olga, aidée d'un groupe de contrebandiers, ils ne renoncèrent pas à leur projet de déjouer tous les plans sataniques de la comtesse... Tel est le cadre singulièrement pittoresque où l'on a vu se présenter les péripéties d'un drame long et haletant. Toutefois, quel que puisse être le pathétique des événements eux-mêmes, il est encore dépassé en intensité par celui de la poignante lutte morale qui déchire les consciences.

Alfred continue. Il frissonne et se sent misérable.

Le vent souffle âpre et froid et il tombe une pluie torrentielle qui le mouille jusqu'aux os, car ses vêtements déchirés ne le protègent plus contre les intempéries.

Au milieu de cette prairie s'élèvent des tas de bois fumants et, plus loin sous les arbres, Alfred aperçoit une humble chaumière.

Là demeurent le charbonnier et sa famille.

Alfred entre par la porte ouverte.

Mais à peine est-il dans le corridor que la porte de la chambre s'ouvre, qu'un grand homme bien bâti, à la figure barbu, portant sous le bras une scie et une hache, vient à la rencontre de l'hôte inopportuniste, qu'il qualifie de simple chemineau.

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? lui dit-il, d'un ton bourru.

Alfred salue poliment.

— Ne m'en veuillez pas, mon bon ami, dit-il en le flattant. Je me suis égaré dans la forêt. Mon cheval s'est emballé et m'a entraîné par monts et par

vaux. J'ai la chance d'être encore en vie.

Cette déclaration et le ton décilié dont le coquin se présente font de sorte que le charbonnier reçoit de lui une toute autre opinion. Sa figure se rassérène. Il toise le cabotin et dit en riant :

— Eh bien, vous avez l'air comme si vous aviez fait connaissance avec les buissons et les fanges. Où est resté votre cheval ?

— Le diable le saura. On le rattrapera quelque part.

— Hum ! Et où voulez-vous aller ? demande le charbonnier.

— En ville !

— Oui, mais vous vous êtes écarté un bon bout du droit chemin. Il vous faut marcher quelques trois heures, et par un temps pareil ce n'est pas précisément agréable.

Alfred fait comme s'il était déconcerté.

— Que diable ! Que faut-il faire maintenant ? grogne-t-il. Je ne suis pas pressé, mais j'aimerais bien être à ma destination avant la nuit. Il n'y

Trois enfants de l'âge de deux à huit ans jouent dans la chambre et s'enfuient avec des cris d'effroi vers la mère, lorsque l'étranger, à la mine rébarbative, entre dans la chambre. Alfred hôte son habit mouillé que la femme du charbonnier fait sécher, près de lâtre.

Bientôt il prend place à la table.

La femme est surprise de l'étonnant appétit d'Alfred, mais il lui explique qu'il est parti de bonne heure ce matin et que, de la toute journée, il n'a rien mangé.

La femme tâche d'apprendre son nom, sa qualité et autre chose.

Comme Alfred s'est préparé, il va complaisamment à l'encontre de ses désirs et raconte une longue histoire qui tend à prouver à la femme qu'il est un propriétaire.

La femme crédule est facile à tromper.

Le charbonnier rentre vite, il invite son hôte à passer la nuit chez eux.

Alfred, voyant qu'il ne peut avoir ce qu'il désire, décline l'aimable invitation.

Après quelque temps, la pluie cesse, il se lève et, en reconnaissance de leur accueil hospitalier, il dépose sur la table une pièce de cinq francs.

Le charbonnier l'accompagne un bout de chemin pour lui montrer la direction de la ville.

Alfred se laisse conduire, mais quand le charbonnier retourne et a disparu de vue, il prend le chemin du vieux château.

Le charbonnier est près de sa chaumière, il voit deux cavaliers qui s'arrêtent près de la prairie et descendent de leurs chevaux.

Le charbonnier les regarde, étonné. Des étrangers à cheval ne sont jamais venus le visiter.

Les deux cavaliers sont Kurt et Muller. Ils ne voient pas le charbonnier.

Pendant que Kurt reste devant la porte, près des chevaux, Muller entre dans la maison.

Le charbonnier approche et salue respectueusement le gentilhomme.

— Devez-vous être chez moi, monsieur ? demande-t-il.

— Nous cherchons quelqu'un, déclare Kurt, qui suit le charbonnier dans la maison, où Muller est déjà en conversation avec la femme.

Ils ont bientôt fait comprendre aux gens qui ils cherchent.

Muller raconte en peu de mots l'histoire de l'incendie et décrit tant bien que mal Alfred.

— Le malfaiteur doit être dans la forêt, dit Kurt. Nous avons suivi sa piste. Il est possible qu'il soit passé par ici. L'avez-vous vu ?

Le charbonnier et sa femme ont écouté avec un étonnement croissant.

Ils se regardent ébahis. La femme est pâle d'émotion.

— Mon Dieu ! L'homme était ici chez nous ! s'écrie-t-elle.

— En effet ! dit le charbonnier. Cela doit être lui.

— Quand était-il ici ? demande Kurt, excité.

— Tout à l'heure. Il y a une demi-heure qu'il est parti, répond le charbonnier. Je l'ai accompagné, jusque sur la route de la ville.

— Voulait-il y aller ?

— Oui ! Il prétendait être tombé de cheval et égaré dans le bois. Il se disait propriétaire.

Kurt n'écoute plus l'homme. Il se dirige vivement vers la porte.

— Vite à sa poursuite ! Allons. Muller ! Nous devons le rejoindre.

Ils se lancent dehors, sautent en selle et disparaissent au galop.

CCXXIV — Le gibier mis aux abois

QUAND Olga voit entrer le détective au café, elle est fort saisie.

Le redoutable ennemi apercevra-t-il Fanny et elle ?

— Seigneur, Dieu ! gémit Olga. Où faut-il fuir, Fanny ? Où nous cacher ?

— Tranquille, madame, silence ! dit Fanny. Pour l'amour de Dieu, soyez calme, alors il ne fera peut-être pas attention à nous. Il ne nous a pas vues encore.

— Mais il nous découvrira, dit Olga désespérée.

— Peut-être pas ! Voyez-vous, il s'assied de l'autre côté.

Olga respire.

Elle a de nouveau caché sa figure derrière son voile, dont le tissu serré rend ses traits méconnaissables.

Tourmentées par une peur folle, toutes deux suivent les gestes du détective, qui a tranquillement pris place à une table vide et lit attentivement les journaux.

Son regard tombe sur un article qui l'intéresse vivement. C'est l'annonce de la capture d'Olga par les brigands et sa délivrance.

Ritter lit avec une attention croissante jusqu'au bout.

Le véritable nom d'Olga n'y est pas mentionné. L'article annonce aussi que ce dernier a été blessé.

Puisque le marquis y est nommé et que Ritter est parvenu à savoir que celui-ci a fait la connaissance d'Olga, il n'a pas de difficulté à remplacer les faux noms par les vrais.

— Je parie que ce monsieur Forster et son épouse Lilian de Londres ne sont pas des Anglais, mais le baron von Fohren et la comtesse Olga, se dit-il. Et je m'en convaincrai bientôt.

— Apportez-moi la liste des étrangers, dit-il au garçon, qui apparaît bientôt avec l'objet demandé.

Ritter parcourt les longues colonnes des noms étrangers arrivés les derniers jours à Milan et y trouve les noms du marquis et de Madame Lilian von Forster.

— C'est elle ! se dit-il en riant. Elle est donc descendue au « Grand Hôtel ». Eh bien, je m'emparerai aussitôt de la belle Olga pour qu'elle ne m'échappe pas.

Il vide en hâte sa tasse et met une pièce d'argent sur la table.

Au moment de partir, il promène, comme d'habitude, son regard investigateur autour de la salle, inondée de lumière.

Son regard s'arrête sur les deux femmes voilées assises seules dans un coin.

Au conseil de Fanny, Olga n'a pas osé quitter le local, croyant par là exciter l'attention de Ritter.

Ainsi elles espèrent échapper aux regards du détective.

Ritter regarde attentivement les deux femmes. Tout en ne reconnaissant pas les figures, leurs tailles lui paraissent familières.

Surtout le maintien altier et imposant d'Olga excite sa méfiance.

— Si je ne me trompe, je connais cette dame ! se dit Ritter. Que diable ! Cela doit être elle. En effet ! C'est la comtesse Olga.

Et qui serait l'autre ? Sa femme de chambre ? Elle n'en a pas l'air ! Peut-être sa femme de compagnie ?

Eh bien, il en aura bientôt la certitude.

Olga et Fanny ont remarqué que Ritter les a aperçues.

— Venez vite, Fanny, il nous a reconnues !

L'empressement des deux a confirmé le soupçon de Ritter.

Il les suit et, près de la sortie, il leur barre le chemin.

Olga pousse un cri réprimé et recule d'un pas.

Fanny profite de cette occasion pour se glisser derrière elle, hors de la salle.

Mais Ritter, plus lesté qu'elle, barre le passage à la rue.

Fanny est obligée de s'arrêter.

Impuissante, elle reste en face d'Olga, qui a aussi perdu sa présence d'esprit.

Ritter tâche de pénétrer de son regard l'épaisse voilette d'Olga.

Il voit briller ses yeux, mais ses traits restent méconnaissables.

Cependant, il croit être sûr de son affaire. Poliment, mais d'un ton décidé il dit :

— Madame, je vous prie de relever votre voile.

— Monsieur ! dit Olga d'une voix altérée d'indignation. Ecartez-vous. Je ne vous connais pas.

Mais elle ne peut tromper l'ouïe de Ritter, il reconnaît sa voix.

— Tiens, madame la comtesse, dit-il en souriant, vous me connaissez très bien, j'en suis sûr. Et je me réjouis de vous rencontrer ici. Je vous ai cherchée assez longtemps.

Olga tremble d'effroi.

Ritter l'a reconnue. Elle est perdue si l'on ne vient pas à son secours.

Son désir s'accomplit.

Au même instant, arrive derrière Ritter un monsieur excité, qui s'interpose entre Olga et le détective.

Un cri de joie sort des lèvres d'Olga.

C'est le marquis, qui apparaît en ce moment, comme un ange sauveur. Il voit aussitôt ce qui arrive.

— Oh mon ami ! s'écrie Olga. Elle se cramponne en tremblant à son bras. Tu viens juste à temps. Protège-moi contre cet homme, qui me menace.

Le marquis se retourne avec une figure flamboyante de colère et regarde le détective d'un air menaçant.

— Monsieur ! Qu'osez-vous faire ? crie-t-il. Eloignez-vous aussitôt, ou...

— Halte ! s'écrie Ritter d'une voix aiguë. Pas d'injures, monsieur ! Vous pourriez vous en repentir. Je suis agent de la police.

— Et moi je suis le marquis de Milano ! Que voulez-vous de cette dame ?

— Cette dame est la comtesse de Rothenburg de jadis, maintenant épouse du baron von Fohren et accusée de plusieurs crimes.

— Cet homme est fou ! crie Olga, furieuse. O Dieu ! Faut-il que je me

laisse injurier de cette façon ! Toléreras-tu cela, marquis.

Celui-ci, tremblant de fureur, saisit le détective par la poitrine.

— Calomniateur ! Trompeur ! dit-il en grinçant des dents. Allez-vous-en, ou je vous tue !

Attirés par la lutte, les hôtes et les garçons approchent.

Un tumulte affreux en résulte.

Ritter a aussitôt repoussé le marquis. Il saute sur Olga, qui veut profiter du tumulte pour fuir avec Fanny. Il ne saisit pas la première, mais Fanny.

Elle pousse un cri d'effroi et veut se dégager.

Ritter arrache son voile et recule, saisi à l'aspect de la pâle figure contractée de Fanny.

— Ha !... Fanny Rabe ! Matricide ! s'écrie-t-il.

Tous fixent Fanny et Ritter.

Fanny profite de l'étonnement de Ritter pour se dégager, et d'un bond elle se précipite dans la rue.

Comme un tigre, Ritter se lance à sa poursuite.

Dehors, se trouve la voiture du marquis et, au moment où Ritter se précipite dans la rue, Olga y monte, tandis que Fanny continue sa course effrénée.

Ritter ne réfléchit qu'une seconde ; poursuivra-t-il Fanny ou s'emparera-t-il d'Olga ?

Il saute sur la voiture.

— Halte ! s'écrie Ritter. Ne bougez pas !

Il veut prendre les chevaux par la bride, mais le marquis le retire et au même instant la voiture continue.

— Monsieur ! dit Ritter en se détachant du marquis, vous me payerez cela. Comment pouvez-vous protéger cette femme ?

— Quoi ? Vous êtes extrêmement impertinent, crie le marquis furieux, en relevant le poing pour en frapper Ritter. Allez au diable, misérable fou !

— Nous nous reverrons, dit Ritter, qui voit bien que l'Italien surexcité n'écouterait pas des paroles sensées. Je vous ai raconté qui je suis...

— Cela m'est parfaitement égal qui vous êtes.

— Très bien. Je vous prouverai qu'on ne protège pas impunément une malfaitrice et que l'on ne nuit pas à

un fonctionnaire de la police dans l'exercice de ses fonctions, répond Ritter avec emphase.

Le marquis ébauche un rire ironique et s'éloigne à pas rapides.

Ritter se retourne pour appréhender Fanny, mais celle-ci est disparue.

Sans s'arrêter, il monte dans une voiture au coin de la rue et se fait conduire au commissariat de police, pour y chercher du renfort.

— Les deux femmes ne m'échapperont pas, se dit-il, furieux. La comtesse, je la trouverai dans le palais du marquis et Fanny y sera sans doute aussi.

Malgré l'heure tardive, Ritter est admis au commissariat et conduit chez l'inspecteur en fonction.

Il raconte le motif de sa visite.

— Etes-vous parfaitement sûr de votre affaire, collègue ? demande-t-il gravement.

— Certainement !

— Avez-vous reconnu la criminelle en question ?

— Oui, et son complice aussi.

— Alors, tout malentendu est exclu ?

— Parfaitement exclu ! assure Ritter.

— Je veux dire par rapport au marquis ? ajoute l'employé. C'est un homme influent appartenant à l'une des plus célèbres familles du pays. Il faut tenir compte de cela et nous ne pourrions obtenir quelque chose qu'en s'appuyant sur des preuves plausibles. Je vous accompagnerai moi-même, puisque je connais le marquis personnellement.

— Bien ! dit Ritter, content. Votre société ne peut que m'être agréable et utile. Mais il ne faudrait pas perdre de temps, sinon ces deux pourraient encore nous échapper, au dernier moment.

— Ne craignez rien. Je donnerai ordre qu'on rende impossible aux délinquants la chance de quitter la ville.

En disant cela, l'inspecteur presse le bouton d'une sonnette électrique.

Un employé paraît et l'inspecteur lui donne quelques ordres à voix basse.

— Encore quelques minutes, mon cher monsieur Ritter, dit l'inspecteur.

Il quitte la chambre. Ritter reste seul.

Quand l'inspecteur revient, il est accompagné de deux chercheurs, vêtus en civil.

— Partons ! dit l'inspecteur. Vous ne vous êtes pas trompé dans vos soupçons, s'adresse-t-il à Ritter, car je viens de recevoir la nouvelle que la comtesse est arrivée au palais du marquis. La voiture a été vue par un agent de police en faction et il l'a reconnue. Si donc la comtesse n'est pas descendue en route, elle doit se trouver chez le marquis.

— Et l'autre ? demande Ritter. N'at-on pas fait mention de la compagne de la comtesse ?

— Non, pas encore. Si cette femme s'est également réfugiée chez le marquis, nous le saurons. Depuis dix minutes, le palais est gardé par nos hommes.

Ritter et l'inspecteur montent dans une voiture, tandis que les deux chercheurs montent dans une autre.

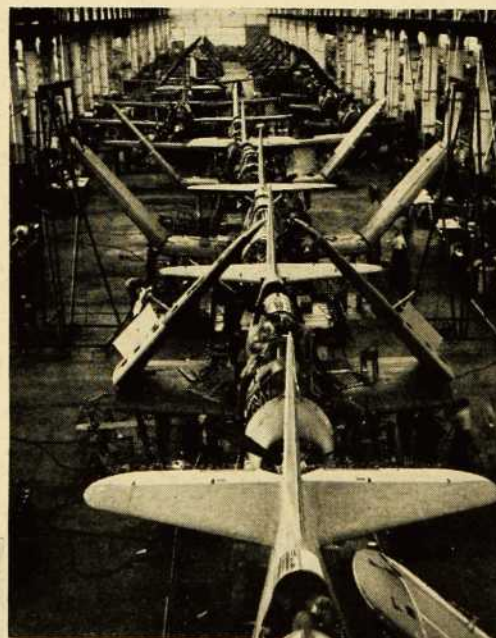
Les voitures brûlent le pavé des rues silencieuses de la ville.

Dans le quartier principal de la ville, les voitures entrent dans une magnifique allée droite, bordée des deux côtés de grands et somptueux palais, entourés de beaux jardins.

Tout à coup, la voiture s'arrête, l'inspecteur se penche à la portière et parle à mi-voix à un homme dans l'allée. Puis, la voiture continue lentement et, une minute plus tard, le but est atteint.

Ritter et l'inspecteur de police descendent. Leurs compagnons de la seconde voiture approchent et les suivent sur les talons.

Au début de cette guerre, c'était aux Allemands à nous faire des surprises dans le domaine de l'aviation militaire, mais aujourd'hui, les choses ont bien changé. Contre leur terrible Stukas de '40 et '41, les Alliés opposent maintenant des merveilles d'avions chasseurs dont le Hell Diver, que nous voyons ici en fabrication et en vol, n'est pas des moindres. Photo O.N.F.



— L'autre est ici, dit l'inspecteur, tout en s'avançant vers la haute grille en fer, derrière laquelle se dresse, avec sa splendeur aristocratique, le palais du marquis de Milano. Nos hommes l'ont vue, elle y fut introduite, il y a environ un quart d'heure.

Le cœur de Ritter bat plus vite de joie.

Enfin, Olga et Fanny tomberont entre ses mains.

Jusqu'au moment où la voiture du marquis se mit en mouvement, Olga se sentait perdue. Maintenant, elle se croit sauvée.

Le sort de Fanny l'inquiète peu, en ce moment.

Dans une course effrénée, le léger véhicule, tiré par de fougueux chevaux, avance.

Le cocher siffle et aussitôt la lourde grille s'ouvre et la voiture entre.

La grille est aussitôt refermée. Les valets paraissent être mis au courant par le marquis.

Sur un parvis, orné de fontaines cristallines et de plantes grimpantes, Olga descend de voiture et est très respectueusement accueillie par le maître d'hôtel.

Elle le suit dans un magnifique escalier et par une série de chambres somptueuses, arrangées avec une splendeur extraordinaire et noyées dans un océan de lumière.

Olga est éblouie par cette splendeur rayonnante.

Il faut qu'il soit immensément riche, le marquis, pense-t-elle et elle se croit heureuse de l'avoir conquis.

Dans une de ces pièces, elle reste seule.

Le majordome lui demande poliment ses ordres, mais elle n'en a pas. Silencieusement il se retire.

Et, comme un cerf traqué, Olga arpente le tapis moelleux.

Elle ne se sent pas en sûreté ici, car Ritter la poursuivra dans cette enceinte.

Et le marquis ne saurait la protéger, c'est ce qu'elle sait fort bien.

S'il avait su qu'en effet elle était criminelle, il ne se serait pas occupé d'elle.

Mais que faire? Le marquis viendra-t-il? Ritter l'aura-t-il convaincu? Alors, elle est emprisonnée ici, tombée dans le piège comme un animal traqué.

Son inquiétude et sa crainte augmentent à chaque minute.

Elle écoute tout bruit, mais le silence règne dans ces splendides appartements. Aucun domestique ne se montre, rien ne bouge.

Elle ne peut plus supporter cette situation, il faut qu'elle sorte.

Tout à coup elle tressaille, au son cristallin d'une sonnette.

Au loin, elle entend des portes qui se ferment et qui s'ouvrent.

Puis, des pas s'approchent précipitamment.

Qui va là? Est-ce le marquis? Vient-il seul ou accompagné de Ritter?

Elle se sent évanouir d'excitation.

La porte s'ouvre et le marquis entre.

Les yeux brillants et le sourire aux lèvres, il s'avance vers elle.

— Maintenant tu es en sûreté, chère Olga! s'écrie-t-il. Ne t'inquiète plus. Personne ne pénètre dans ces murs sans ma volonté.

Olga respire d'un cœur libre, mais elle ne peut aussitôt se dégager de tout souci.

— Ah, mon cher ami, soupire-t-elle, tu ne connais pas toute l'étendue du danger de ma situation. Cet homme, qui m'a offensée avec tant d'impertinence, est en effet un espion de la police, qui me poursuit à cause d'une fausse accusation.

Le marquis sourit et prend, avec un tendre serrement, sa main.

— Je comprends que toute cette affaire émane du baron von Steintal, ton ennemi, chère Olga, dit-il d'un ton léger. Mais je l'ai déjà dit, tu n'as rien à craindre dans ma maison. Tranquillise-toi. L'homme paraît un fiéffé fou. Il n'osera pas entreprendre quelque chose contre toi.

— Et s'il le fait? demande Olga.

— Alors, toutes tentatives resteront sans effet.

— S'il réussit à gagner la police à sa cause, tu pourrais difficilement me protéger.

— Bah, la police aura bien garde de s'occuper de ce fou, sourit le marquis avec mépris. Et si cela arrivait, aucun agent de police n'entrerait dans cette maison. On me connaît et l'on sait qu'on doit tenir compte d'un homme de mon rang et de mon influence.

Ces paroles altières, pleines d'une confiance en soi-même ne manquent pas leur effet sur Olga.

Elle se calme.

Le marquis paraît être un homme important et suffisamment puissant pour la protéger.

— Où est ta compagne, chère Olga? demande-t-il, après que tous deux eurent pris place sur un divan.

— Je n'en sais rien, dit-elle en soupirant. La fille est ma femme de chambre; elle m'a suivie depuis la patrie. Peut-être viendra-t-elle chez moi.

— Alors, j'ordonnerai qu'on la fasse entrer, reprend le marquis; il sonne.

Un domestique apparaît et après un salut il reste près de la porte.

Le marquis donne son ordre et le valet s'éloigne.

— Que dois-je faire maintenant, soupire Olga oppressée. Je ne puis pourtant pas rester dans ta maison, mon ami? Et si je risque de me montrer, ce terrible individu me menacera de nouveau.

— Sois sans crainte, chère Olga, dit le marquis d'un ton tendre; il entoure de ses bras la taille de la belle femme. Tu resteras ici. Ma maison est la tienne. Tu es maîtresse dans ces appartements et chacun de tes desirs sera aussitôt exécuté.

— Non non! dit Olga, décidée. Cela ne va pas. A quoi cela mènera-t-il? Je ne puis vivre avec toi sous le même toit et, si mon honneur t'importe un peu, tu ne le désireras pas non plus.

— Mais provisoirement, il faut rester ici, chère Olga. Et quand ton mari sera mort, ce qui ne tardera pas à venir, alors rien n'empêchera plus notre alliance.

— Cela peut être long, répond Olga, et d'un air triste elle ajoute: Et toi, mon ami, tu peux changer d'avis et te repentir de ta promesse.

— Jamais! s'écrie le marquis passionnément, en l'embrassant impétueusement. O bien-aimée, comment peux-tu douter de moi! Je languis après le jour où je pourrai t'appeler la mienne.

Il la serre sur son cœur et couvre sa figure de baisers ardents.

Olga s'appuie contre lui et soupire sous une prétendue honte:

Ah, j'agis mal... je le sais. Tant que mon époux vit, aucun autre ne peut me toucher... mais puis-je commander à mon cœur?

Le marquis lui ferme la bouche de baisers.

Tout à coup on frappe.

Olga tressaille et se dégage vite des bras du marquis.

A son « entrez! » un valet apparaît et derrière lui Fanny.

A son aspect, Olga profère un cri de joyeuse surprise.

— Ha! Fanny... Quel bonheur d'être venue!...

Fanny entre et salue le marquis d'un geste de coquetterie. Celui-ci, comprenant que c'en est fait de la déli-

Qualité Première

THE "SALADA"

La marque reconnue depuis 50 ans pour sa saveur délicieuse.



DEUX ARMES QUI ATTEIGNENT LEURS BUTS

On ne fait pas la guerre avec des armes désuètes, de même qu'on ne chasse pas l'ennui avec des lectures inappropriées. Si le Spitfire demeure le dernier mot en fait d'avion-chasseur, dans sa poursuite aux Boches, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM demeurent, eux aussi, l'arme la plus efficace dans sa guerre à l'ennui. Pour le constater, abonnez-vous-y.

Ceux qui s'abonnent à ces trois magazines

s'assurent une lecture abondante, régulière et variée. S'abonner au SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, c'est pour la somme modique de \$5.00, remplacer, dans une large mesure, les sorties coûteuses, les distractions onéreuses, qu'on doit éviter en temps de guerre. Bref, s'abonner à nos trois magazines, c'est s'informer intelligemment tout en se distrayant.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT: Veuillez indiquer d'une croix (X) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.



5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 654

Problème No 653

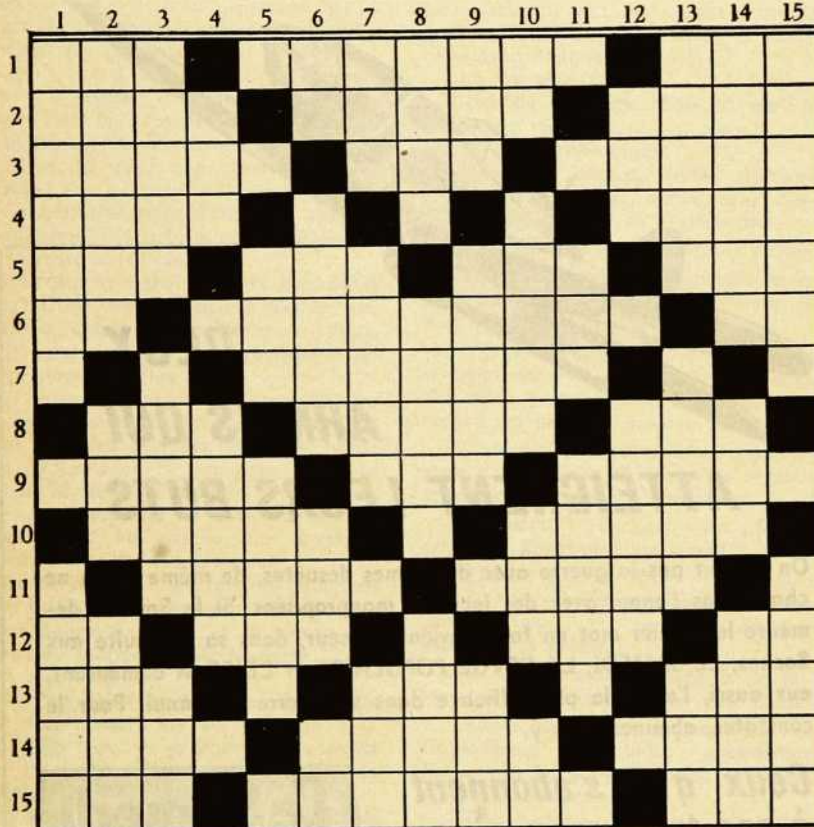
M. Roméo Dubois, 572 — 12ième rue, Arvida, P. Q. ; M. René Desrosiers, 3300, Blvd. Gouin ouest, ch. 417, Cartierville, Montréal, P. Q. ; M. Fernando Clouet, Travaux Publics, Chambre 13, Edifice A, Québec, P. Q. ; Mlle Yvonne Legros, Case Postale 9, Como, P. Q. ; Mme Alphonse Fiset, St-Malachie, Comté Dorchester, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

B	I	L	L	E	T	M	O	T	T	E	S
R	L	A	O	S	C	N	O	E	L	B	
E	N	C	U	S	A	M	U	S	R	U	
C	O	B	P	U	C	H	E	U	X	F	O
E	R	O	S	N	I	O	R	T	R	A	T
T	I	G	E	S	E	T	E	P	E	T	I
T	A	T	I	C	S	H	O	M	E	T	
E	M	A	R	E	E	P	A	L	I	S	E
D	E	C	E	N	T	R	A	L	I	S	E
C	S	E	N	T	E	N	O	C	E	S	P
O	C	S	E	S	F	T	E	R	M	A	
U	R	I	S	T	U	F	R	C	A	R	
S	A	N	G	D	E	M	I	E	N	O	T
I	N	N	P	A	T	E	N	T	E	S	O
N	E	C	I	M	E	T	I	E	R	E	U

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 655



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Partie du corps. — Petit jardin. — Plat personnage.
- Foyer de la cheminée. — Traité d'alliance. — Hausse.
- Nom des plus grandes pennes des ailes d'un oiseau. — Dénué d'esprit. — Usurpateur du pouvoir souverain.
- Epoques. — Existence.
- Partie d'une voile. — Espèce de manguier du Gabon. — Faculté de voir. — Ancien bouclier oblong.
- Adverbe. — Qui appartient aux champs. — Terminaison.
- Astres fixes qui brillent par leur propre lumière.
- Funeste. — Humeur aqueuse qui sort par les pores de la peau. — Inférieur.
- Personne ventrue. — Chemin bordé de maisons. — Breuvage pour les bestiaux, formé de son.
- Gouvernes. — Porté à la révolte.
- Crânes. — Duvet long et soyeux.
- Interjection. — Masse de pierre dure. — Trois fois. — Qui marque la surprise.
- Vase de terre. — Pièce ronde de métal cannelée en spirale. — Tête.
- En outre. — Instruite. — Civilisé.
- Sans surcharge. — Soulèvement contre l'autorité établie. — A lui.

VERTICALEMENT

- Excavation profonde. — Jeune élève en peinture.
- Mammifère pinnipède du Pacifique. — Amas d'eau salée. — Personne qui donne l'hospitalité.
- Vases de formes variables. — Puiné. — Vaisseau de terre (chimie).
- Ville d'Autriche. — Caser.
- Qui sert à appeler. — Élément gazeux provenant du radium.
- En quel endroit. — Pieds d'animaux abattus. — Aride. — Cela.
- Adj. indéfini. — Forme de Cupidon. — Lettre de l'alphabet hébreu.
- Patrie d'Anne Dubourg. — Pièce de bois pointu. — Fosse souterraine où l'on dépose les légumes.
- Au bout de peu de temps. — Couverte de poils. — Substance friable.
- Préfixe privatif. — Se heurter. — Parole vide de sens. — Conjonction.
- Légumineuse. — Étayée.
- Rivière de France et de Belgique. — Oiseau échassier.
- Archipel danois. — Chemin creux. — Ile de la mer Egée.
- Partie d'un bâtiment qui dépasse l'alignement. — Monnaie japonaise. — Cercle lumineux.
- Tapiserie. — Mauvais tambour.

cieuse heure d'amour, laisse Olga et Fanny seules.

Dès que la porte s'est fermée derrière lui, Fanny dit avec admiration :

— Ah! quel luxe ici, madame! Puis-je vous rester maîtresse ici!...

— Cela arrivera un jour ou l'autre, répond Olga, pleine de confiance. Le marquis est mon esclave. Je suis parfaitement sûre de lui. Si le danger était passé. Ce misérable détective! dit-elle, pleine de haine. Pourquoi vient-il toujours sur mon chemin? N'aurai-je donc jamais de repos?...

— Eh bien, le marquis est un homme influent : il pourra bien nous délivrer du détective, dit Fanny rusée. Ah! quelle frayeur j'ai eue! Et après tout, nous ne sommes pas en sûreté pour lui ici non plus, ajoute-t-elle inquiète.

— Je le crains aussi, dit Olga gravement. Mais le marquis pourra nous protéger. Il me l'a promis.

— Oui, oui, il le fera évidemment, tant qu'il ne connaîtra pas la vérité, madame, dit Fanny. Mais si le détective lui a tout raconté et lui montre des preuves?

Olga pâlit et une frayeur la saisit. Mais elle se rétablit vivement et secoue la tête.

— Non, le marquis ne le croirait pas. Il ne l'écouterait pas même.

Après que toutes deux eurent parlé quelques temps, Olga se rend à sa chambre à coucher. Fanny accomplit auprès d'elle les devoirs de femme de chambre et se rend dans la pièce contiguë.

Olga est sur le point de se déshabiller, quand son regard est attiré par une force magnétique inexplicable.

Contre le mur, vis-à-vis de son lit magnifique, se trouve un portrait représentant en grandeur naturelle un chevalier armé de pied en cap. Ce sera sans doute le patriarche du marquis qui fit bâtir ce palais, il y a quelques siècles.

Mais c'est étonnant comme les yeux de ce portrait brillent sous le casque.

Olga le constate avec épouvante : les yeux bougent et lancent des éclairs qui lui perforeront le cœur comme des flèches.

Elle s'est déjà complètement débarrassée de ses vêtements ; Olga s'effraie.

Mais quoi?... L'image bouge.

Olga pousse un cri d'effroi. Comme paralysée, elle fixe le portrait, qui bouge en effet et se tourne comme une porte sur ses gonds.

Olga veut fuir, mais l'effroi l'arrête. Et dans l'entrebâillement apparaît le marquis.

Avant même qu'Olga ait pu se remettre, il est devant elle et l'embrasse passionnément.

Indignée, Olga le repousse, mais le marquis est dans une telle situation de passion effrénée, qu'il ne fait attention ni à ses supplications ni à son ton. Avec une force irrésistible il lève la belle femme et la porte dans un fauteuil.

Tout à coup tous deux tressautent. Un coup de sonnette strident retentit dans le palais.

Le marquis se dégage des bras d'Olga et se lève. Saisie et d'un air interrogateur, Olga le regarde.

— Qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-il arrivé? s'écrie le marquis, qui court vers la porte. Il n'ouvre pas celle-ci, mais disparaît par la porte secrète, cachée par le portrait.

Remplie d'angoisse, Olga reste seule. On frappe, et la voix de Fanny se fait doucement entendre. Olga ouvre et la fait entrer. Fanny est également en robe de nuit et tremble de peur.

— Ce sera le détective... il vient pour nous chercher, balbutie-t-elle.

— Pour l'amour de Dieu! gémit Olga. Et le marquis où est-il allé maintenant? Pourquoi m'abandonne-t-il dans le danger?

Fanny regarde sa maîtresse d'un air étonné.

— Ah! cela ne fait rien, n'est-ce pas? répond Olga furieuse, en arpentant la chambre. Mais, si c'était le détective en personne... — écoutez!... quelqu'un vient!...

Le marquis entre excité; son visage est pâle et ses traits expriment l'inquiétude.

— Il faut vous cacher, chère Olga! dit-il excité. La police est ici! Il faut que je fasse entrer ces messieurs, cela ne se peut autrement!

Pâle comme la mort, Olga la regarde. Elle est tellement hors d'elle qu'elle ne peut proférer aucune parole.

— Venez! lui dit le marquis, en prenant sa main.

Il l'entraîne vers le portrait, qui s'ouvre quand il presse un bouton.

Fanny suit, sans en avoir reçu l'invitation de sa maîtresse, après avoir à la hâte ramassé ses vêtements et ceux d'Olga.

Le marquis les conduit dans un petit espace derrière l'image, qui se referme de soi-même. Il ouvre une porte capitonnée et tapissée à peine perceptible dans le mur, et court avec Olga par un étroit et sombre couloir. Une bougie qu'il vient d'allumer éclaire le chemin.

Au bout du corridor, se trouve une porte et Olga entre dans une pièce antique.

— Restez ici et tenez-vous tranquille, dit le marquis. Ne craignez rien, dans cette chambre vous êtes en parfaite sécurité. Personne ne vous trouvera ici.

Il s'en va et la porte retombe sur lui, sans le moindre bruit.

Olga regarde autour d'elle dans cette pièce hémisphérique. Tout l'arrangement fait penser à une chapelle.

Elle se laisse tomber dans une chaise à haut dossier et soupire avec angoisse.

— Il est à espérer qu'il ait raison... que nous sommes en sûreté ici.

Quand Ritter et l'inspecteur arrivent devant la grille du palais, ils sonnent. Quelque temps se passe avant que quelqu'un bouge.

Enfin, au loin une faible lumière et un domestique apparaît avec une lanterne. Il regarde d'un air étonné les formes à l'extérieur.

— Nous désirons parler à monsieur le marquis, s'écrie l'inspecteur de police. Faites entrer.

— Maintenant, dans la nuit? Monsieur le marquis dort, est la réponse mécontente.

— Alors il faut l'éveiller. Ouvrez, au nom de la loi! dit l'inspecteur.

Le domestique éclaire de sa lanterne l'interlocuteur qui exige d'être admis d'une façon si impérative.

— Ha!... monsieur l'inspecteur! balbutie-t-il.

— Ouvrez vite! crie-t-il rudement.

— Je vous prie de patienter un moment répond le domestique, qui s'éloigne vivement.

Quelques minutes se passent. L'inspecteur va sonner une seconde fois, quand le valet retourne.

Le maître d'hôtel et le portier le suivent.

— Je vous prie de vouloir excuser, monsieur l'inspecteur, dit le maître d'hôtel d'un ton digne. Est-ce vraiment pour une affaire si urgente?

— Ouvrez enfin! interromp l'employé d'un ton irrité. Nous ne venons pas ici pour notre plaisir!

Sur un signe du maître d'hôtel le portier ouvre.

L'inspecteur, Ritter et les deux chercheurs entrent et derrière eux la grille est aussitôt occupée par deux autres fonctionnaires en uniforme.

— Mais, monsieur l'inspecteur, qu'est-ce que cela signifie? demande le maître d'hôtel saisi.

Il ne reçoit pas de réponse.

Les deux messieurs et leurs compagnons entrent vite au vestibule où seul une petite lampe électrique répand un peu de clarté.

Pâle et excité, le maître d'hôtel les suit avec le domestique.

— Monsieur le marquis est-il averti de notre présence? demande l'inspecteur.

— Ah, si. Que ces messieurs se donnent la peine d'entrer? dit le maître d'hôtel, en ouvrant la porte battante, donnant accès à la grande salle de réception.

L'inspecteur entre avec Ritter.

Le maître d'hôtel fait signe au domestique et celui-ci fait brûler clairement le grand lustre électrique.

Dix minutes se passent.

Ritter s'impatiente et de même l'inspecteur de police. Voilà que le marquis apparaît.

Il est vêtu d'un élégant habit de réception et sa figure est parfaitement calme: il approche le couple de la manière courtoise et affable de l'homme du monde.

— Monsieur l'inspecteur, qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite à cette heure indue? demande-t-il poliment.

Son regard tombe sur Ritter et, le reconnaissant, il recule et change aussitôt de ton et d'allure et ajoute:

— Ah! Je comprends pourquoi vous venez. Ce monsieur ici...

— Permettez-moi, monsieur le marquis, que je vous présente ce monsieur, interromp l'inspecteur d'un ton sec. C'est un fonctionnaire de la police allemande, monsieur le commissaire Ritter, et cela vous sera sans doute connu?

Le marquis pâlit et sa figure exprime le doute.

— En effet, un fonctionnaire de la police? dit-il rudement.

— Certainement. Vous ne douterez pas, j'espère, de ma déclaration! répond l'inspecteur de police avec une gravité calme. Nous sommes ici en qualité de fonctionnaires, monsieur le marquis. Monsieur le commissaire Ritter a invoqué contre vous l'assistance de l'autorité municipale et nous donnons suite à son désir, puisque d'après l'enquête des faits celle-ci paraît fondée.

— Expliquez-moi alors ce que vous désirez! dit le marquis en se redressant fièrement.

— J'exige que vous me livriez la malfaîtresse, qui a cherché un refuge dans votre maison, dit Ritter en s'avançant. Vous avez fait conduire la femme ici. Sa complice se trouve ici, également.

Le marquis toise le détective d'un air hautain.

— Dans ma maison, il n'y a pas de malfaîtresse! s'écrie-t-il d'une façon acerbe.

— Oh certes! Je suis sûr de mon fait! dit Ritter.

— Monsieur le marquis, intervient l'inspecteur, vous ne savez évidemment pas de quoi cette femme est accusée. Monsieur le commissaire sera assez complaisant de vous l'expliquer.

— Cela ne m'intéresse guère, dit évasivement le marquis avec dédain. Monsieur se trompe sans doute. Je répète que sous mon toit il n'y a pas de malfaîtresse et cela doit vous suffire.

— Non! répond Ritter, excité. A ce qui paraît, vous ne voulez pas me comprendre, monsieur le marquis. Vous ne pouvez avoir oublié ce que je vous ai raconté, il y a à peine une heure et demie au café. C'est l'ancienne comtesse de Rothenburg, actuellement baronne von Fohren, que je suis chargé d'arrêter comme accusée de faits d'une gravité extraordinaire. Et c'est cette femme que je reconnus au café et que vous...

— Assez! dit grossièrement le marquis. Je ne connais absolument pas la dame dont vous parlez.

— Comment?... interromp l'inspecteur. Vous ne la connaissez pas?...

— Non!

— Monsieur le marquis, dit Ritter d'un ton de menace, vous niez ce fait?

— Monsieur! Voulez-vous m'accuser de mensonge? crie le fier Italien, rouge de colère. Gare à vous!

Ritter hausse les épaules.

— Je sais, monsieur le marquis, que la baronne Olga von Fohren vous est parfaitement connue. Que cette dame s'appelle ici madame von Fohren ne change rien à l'affaire. Ensuite je suis sûr de mon affaire. D'après ces déclarations, vous ne pouvez plus nier que vous avez pris la dite dame sous votre protection. Et comme il a été établi que votre voiture est arrivée ici, il n'y a plus de doute que la personne cherchée par moi se trouve dans votre maison.

Le marquis ne sait que répondre.

Il lance au détective un regard furieux et se détourne fièrement de lui; et s'adressant à l'inspecteur de police:

— Je ne comprends toujours pas ce que monsieur veut de moi! dit-il avec une excitation mal contenue. Je reconnais avoir protégé contre ses insultes une dame, l'épouse d'un de mes amis. Et, en outre, je déclare que cette dame est au-dessus de tout soupçon et de telles accusations. Je le garantirai de mon honneur.

Ces paroles ne restent pas sans effet sur l'inspecteur de police, qui trouve bien désagréable d'être opposé au marquis, dans cette affaire.

— Vous voulez donc dire que monsieur le commissaire se trompe? demande-t-il calmement.

— Certes! L'épouse de mon ami n'est pas une criminelle.

— Et cependant c'est ainsi! soutient Ritter. Je vous prie, monsieur le marquis, si vous ne voulez pas vous laisser convaincre, de nous confronter avec la dite dame.

— Si fait! reprend aussitôt l'inspecteur. C'est le meilleur moyen d'éclaircir ce cas.

— Non! dit le marquis, indigné. Cela ne peut avoir lieu. J'agisrais en homme sans honneur si je trahissais la dame. Je la compromettrais ouvertement.

— Vous admettez donc que cette dame est dans votre maison? demande Ritter vivement.

— Oui, monsieur! dit fièrement le marquis. Mais ce n'est pas la dame que vous avez en vue et elle ne peut l'être.

— Mais, monsieur le marquis, dit en le calmant l'inspecteur de police, vous comprenez pourtant que dans toutes les circonstances l'affaire doit être élucidée. Nommez au moins son nom. Puisqu'elle est l'épouse d'un de vos amis, comme vous dites, je connaîtrai son nom et m'en contenterai.

— Je regrette de ne pouvoir satisfaire à votre demande, reprend froidement le marquis. L'honneur de cette dame m'est sacré!

— Donc vous ne voulez pas nous dire son nom?

— Non!

— Mais si je vous donne ma parole d'honneur, monsieur le marquis, que le nom de la dame, comme toute cette affaire, restera secret... même alors vous ne voudriez pas nous dire qui est cette dame?

— Non.

L'inspecteur est visiblement offensé. Sa figure, jusqu'à présent aimable, se fonce en traits graves et son rire affable fait place à une expression sombre.

— Monsieur le marquis, dit-il avec emphase, je regrette que mon devoir m'oblige de mettre de côté toutes les objections que m'imposaient les rela-

tions amicales. Votre déclaration et garantie pour la dame en question ne suffisent pas, puisque monsieur porte sur lui un mandat d'arrêt de la personne poursuivie par lui et qu'il n'est pas encore prouvé que votre amie n'est pas la coupable!

Rouge de colère, le marquis s'écrie:

— Monsieur l'inspecteur de police, en gentleman vous pouvez comprendre que je ne puis en dire davantage. Je ne trahirai pas la dame... jamais! Elle est sous ma protection et je réponds d'elle sous tous rapports. Cela doit vous suffire.

— Je le regrette sincèrement, monsieur le marquis... comme fonctionnaire de la police je ne puis, hélas, m'en contenter!

— Faites alors ce dont vous pourrez vous justifier, répond le marquis, furieux.

— Je dois, au nom de la loi, exiger de vous, monsieur le marquis, de faire venir la dame ici ou de nous conduire chez elle, dit avec décision l'inspecteur de police.

— Jamais!

— Refusez-vous carrément?

— Oui. Je ne le fais pas.

L'inspecteur de police se retire tranquillement et prend Ritter à part.

— Ecoutez, monsieur le commissaire, lui dit-il, nous ne pouvons aller plus loin. Le marquis prétend que la dame placée sous sa protection n'est pas celle que vous cherchez...

— Mais pourtant c'est ainsi, interromp Ritter impétueusement. Et le marquis le sait aussi bien que moi.

— C'est possible. Pour le moment il n'y a rien à faire.

— Oh! si nous fouillions le palais...

L'inspecteur de police le refuse dédaigneusement.

— Non, non! Ce serait inutile, car nous ne trouverions pas la dame. Aussi ne puis-je agir si rudement envers le marquis. C'est un homme de grande influence. J'aurais une observation des autorités supérieures!

Ritter hausse les épaules et sourit avec amertume.

— Chez nous on ne tient pas compte de tels faits.

— Oui, mais ici ce n'est pas autrement, dit l'inspecteur avec un soupir. Mais nous attendrons pourtant notre but. Je m'adresserai au ministre de la justice et en attendant le palais sera gardé par la police secrète.

— Est-ce tout ce que vous pouvez faire en ce cas?

— Oui. Plus n'est pas possible.

Ritter se détourne furieux et décontenancé, pendant que l'inspecteur s'adresse de nouveau au marquis, qui a regardé les deux d'un air moqueur.

— L'affaire sera investiguée, monsieur le marquis, dit-il, en s'éloignant avec le détective.

Le marquis les suit de l'œil d'un air moqueur.

— J'attendrai tranquillement la suite! dit-il avec mépris, sans recevoir de réponse.

Ritter peut à peine contenir sa fureur, mais il ne peut que s'accommoder de l'inévitable. En tout cas, il sera attentif et mettra tout en œuvre pour s'emparer d'Olga et de Fanny.

Il quitte le palais avec ses compagnons et derrière eux le portier ferme la grille avec un ricanement moqueur.

Dans la rue, l'inspecteur de police donne quelques ordres aux hommes dont la plupart restent à surveiller le palais.

Ritter se joint aussi à ces derniers. L'inspecteur de police tâche en vain de l'amener avec lui.

— Si vous voulez écouter un bon conseil, monsieur Ritter, dit-il familièrement, soyez prudent. Il vaudrait mieux partir dès demain, car votre vie n'est plus sûre un instant; croyez-moi, je ne vous avertis pas sans raison!

Mme Bob Hope

femme de
l'artiste renommé
à la radio et
à l'écran



BOB AIME LA SAVEUR
SUPPLÉMENTAIRE
QUE LA MOUTARDE
DONNE À LA VIANDE.
VOICI SON PLAT
PRÉFÉRÉ —

Jambon Relevé: Délayez deux cuillerées à soupe de Moutarde dans deux cuillerées à soupe d'eau et frottez cette pâte des deux côtés d'une tranche de jambon d'environ 1 1/4 pouce d'épaisseur (environ 2 livres). Mettez la tranche de jambon dans un plat à rôtir peu profond, couvrez d'une tasse de lait et faites cuire 45 minutes à 425 degrés F. ou jusqu'à ce que le jambon soit tendre et le dessus bien doré.

MOUTARDE
D.S.F.
KEEN



**GRAVIER
BROCK
POUR
OISEAUX**

Quelque chose que tout canari devrait avoir. Une aide réelle à la digestion pour le petit chanteur. Ne lui refusez pas le bienfait du Gravier BROCK pour Oiseaux.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

(Canada seulement)

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

IMPORTANT — Indiquez d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

— Même si c'était ainsi, je fais mon devoir et reste ici ! répond Ritter, sans réfléchir. J'exposerai ma vie pour faire subir à ces deux femmes leur punition méritée.

— Eh bien, alors je ne puis vous aider, reprend l'inspecteur, dépit. Si vous vivez encore demain, venez chez moi. Je verrai ce que je pourrai faire pour vous.

Il s'en va et laisse Ritter avec une demi-douzaine d'agents secrets.

D'un air sombre et menaçant, le détective contemple l'altier palais du marquis où Olga est si bien cachée pour lui.

— Vous ne m'échapperez pas ! dit-il, bien résolu. Je ne m'écarterai pas de ce lieu avant de vous avoir, femme astucieuse !

CCXXV — Retrouvée

KURT et l'agent Muller poursuivent Alfred, qui leur a été désigné par le charbonnier.

Ils espèrent le rattraper, car ils ne se doutent pas que le fugitif a pris un autre chemin.

Ainsi ils débouchent sur une large chaussée conduisant à la ville.

Ils continuent, sans que le fugitif se montre.

Ils retiennent leurs chevaux et se consultent. Il est impossible que le fugitif les ait devancés d'une telle distance. Il doit donc s'être caché dans le bois ou avoir pris une autre direction.

Kurt est fort décontenancé et furieux. Il reparde de tous côtés, mais en vain.

— Maintenant le coquin nous est de nouveau échappé ! dit Kurt, désespéré, en grinçant des dents. Que faire maintenant, cher Muller.

— Allons au vieux château, monsieur le baron, propose-t-il. Je parie que nous l'y trouverons.

— Ah, cela sera la question.

— Je le crois décidément. Il n'est pas allé en ville. S'il avait pris ce chemin, nous l'aurions déjà rejoint.

Kurt se décide à suivre le conseil de Muller. Ils quittent le chemin et continuent lentement dans la direction du vieux château.

Alfred aussi poursuit le même but, mais est fort éloigné du couple.

Le soir est fort avancé, quand il quitte la forêt et voit la noire silhouette du vieux château.

Il a encore un long chemin à faire avant de l'atteindre.

Pendant quelque temps, il s'arrête à la lisière et lance des regards méfiants de tous côtés. Il faut bien qu'il soit sur ses gardes, car on continue à le chercher et le hasard pourrait conduire ses ennemis sur sa piste.

Tout à coup, il aperçoit deux cavaliers qui continuent dans la direction du château. Il les regarde, plein de méfiance.

Qui sont ces gens et que veulent-ils ? Vont-ils au village ou au château ?

Il s'inquiète. S'ils vont au village, ils doivent, après avoir passé le château, surgir de l'autre côté et prendre le chemin de la forêt d'en face. S'ils vont en ville, alors ils doivent, en venant du château, prendre la direction opposée.

Alfred attend ; il n'est pas pressé, et avant tout il doit être sûr.

Il peut bien distinguer les cavaliers, quoiqu'ils s'approchent du château.

Tout à coup le ciel s'obscurcit et un voile noir s'étend sur tout le passage et la pluie se met à tomber en torrents.

Les deux cavaliers ont aussi disparu dans l'obscurité, quoiqu'ils n'aient pas encore atteint le château.

Maintenant il ne peut plus voir où ils se dirigent s'ils entrent au château ou non. Même en les poursuivant en toute hâte, il ne pourrait plus les voir.

Que fera-t-il maintenant ?

Si le couple reste au château, alors il ne doit pas risquer d'y aller. Mais de passer la nuit par un tel temps dans la forêt, n'est pas chose gaie. Il faut donc qu'il trouve un abri.

Il suit le chemin du château. Il prend ses jambes à son cou et traverse la lande par la pluie battante. Trempé jusqu'aux os, il atteint le château et cherche un abri contre la pluie, sous les peupliers.

Aucun rayon de lumière traverse les fenêtres. Même la chambre de la tour du vieux régisseur est noire.

— Le vieux n'est plus ici non plus, se dit Alfred, ou bien il dort.

Il hésite encore, mais le désir d'avoir un toit l'emporte.

Il approche doucement de la porte. Ici il s'arrête de nouveau. Il pose l'oreille contre les grosses poutres de chêne, mais n'entend rien à l'intérieur.

Il reste quelques moments dans cette attitude, avant de sortir sa clef et d'en ouvrir doucement la porte. Sourdement le lourd battant tourne en grinçant sur ses gonds.

A ce bruit, Alfred s'accroupit, et malgré lui il s'arrête et écoute avec attention.

En effet, rien ne bouge dans la cour. Il se risque dans l'obscurité, sous la voûte de la porte. Tout à coup, il entend le hennissement d'un cheval et reste cloué sur place.

— Les deux cavaliers sont donc ici ! se dit-il ; saisi d'une transe, il recule.

La cour s'éclaire soudain, des voix retentissent. Aurait-on aperçu son arrivée ?

Sans se retourner, il se précipite hors de la porte. Poursuivi par la peur, il est bientôt à une bonne distance du château, quand il s'arrête haletant et regarde autour de lui.

Il voit la voûte de la porte éclairée et y découvre quelques formes, ainsi qu'un cheval. Un des hommes le monte et passe le pont.

On va donc le poursuivre ; il n'y a pas de doute. Mais dans l'obscurité il saura bien échapper, s'il atteint la forêt.

C'est là qu'il se précipite. Mais il ne tarde pas à entendre le piétinement d'un cheval derrière lui. Il ne voit pas le cavalier, et celui-ci ne peut l'avoir vu non plus. Mais où aller ? La forêt

est encore loin, l'ennemi est sur ses talons et la lande n'offre point d'abri.

Le fugitif tremble d'effroi. Guidé par son instinct, il se jette à plat ventre par terre, et espère de cette façon échapper à l'attention du cavalier.

Sa ruse a réussi. Il retient son souffle.

Le cheval au trot s'approche.

Il n'est plus qu'à quelques pas, mais Alfred ne le distingue pas encore très bien. Comme une ombre, le cavalier passe et disparaît aussitôt dans l'obscurité.

Alfred se relève.

Il continue son chemin, mais son oreille ne tarde pas à entendre de nouveau des coups de sabots de cheval.

Il prend une autre direction pour atteindre au plus vite la forêt.

Arrivé sous bois, il veut voir où il est, mais l'obscurité l'en empêche et il faut qu'il continue, bon gré mal gré.

Exténué, il entre dans un bosquet et s'y couche.

La fatigue l'emporte et le sommeil lui fait oublier la souffrance.

Enfin, il s'éveille en frissonnant.

Il se lève avec difficulté ; ses membres sont raidis, il peut à peine se tenir debout.

Il est très misérable et, outre le froid, la faim le tourmente.

Avec efforts, il se traîne désespérément plus loin.

Si seulement il pouvait trouver un endroit sec, ne fût-ce qu'un trou, il s'estimerait heureux.

Il aperçoit une ferme.

Quelle maison serait-ce et où serait-elle située ? Où donc est-il arrivé ?

Il se le demande en vain.

Frappera-t-il ici ou s'exposera-t-il à un grand danger ?

Quoiqu'il en soit, peu lui importe, il ne peut continuer, il faut qu'il demande un abri, s'il ne veut pas périr dans la forêt.

En hésitant, il rôde autour du jardin.

Aucun chien n'aboie, aucune lumière ne brille dans la maison, rien n'indique la présence d'un habitant.

Alfred découvre une porte ouverte et entre.

Il frappe à la porte. Rien ne bouge.

Il entend un son creux, mais rien ne bouge.

Qu'est-ce que cela signifie ? Les gens de la maison dorment-ils si profondément qu'ils n'entendent pas frapper ?

Ce silence de mort paraît étrange, effrayant au fugitif.

Comme personne n'ouvre, il se décide d'entrer.

La porte est fermée, mais il remarque que le volet d'une des fenêtres et même une fenêtre ne sont pas fermées.

Ceci l'étonne ; sans réfléchir, il grimpe contre la fenêtre et entre.

Une odeur de tombe règne dans l'appartement.

Les mains étendues, il tâtonne dans la chambre obscure.

Tout à coup, il heurte un objet dur, produisant un son creux et sourd.

Que serait-ce ?

Il tâte l'obstacle qui barre son chemin et ses mains touchent quelque chose ressemblant à un corps humain. C'est quelque chose de raide, de froid que ses mains touchent.

Un frisson le saisit ; il a touché la tête d'un mort. Il recule épouvanté. Il tâte dans ses poches pour trouver des allumettes, mais celles-ci sont trempées par la pluie.

Désespéré, il reste dans la sombre chambre et sent, avec une crainte superstitieuse, la présence du mort dans le cercueil, qu'il ne voit pas.

Sur des chaises se trouve un cercueil noir ouvert, dans lequel se trouve le cadavre d'un vieillard à barbe grise.

Alfred regarde le mort d'un air farouche et quitte l'appartement.

N'y a-t-il donc aucun être vivant ? A-t-on laissé le mort seul dans le bâtiment ? Cela lui paraît fort invraisemblable.

Il continue jusqu'au bout du corridor et voit un escalier conduisant aux mansardes.

Il tâche d'ouvrir la première porte, à droite. Elle est fermée. L'autre est ouverte.

Dans cette chambre, il n'y a personne et elle contient des meubles antiques et simples.

Puis, il entre dans une autre pièce et derrière celle-ci se trouve une chambre.

Il se retourne, passe devant la porte fermée, rentre dans la cuisine où il découvre l'entrée d'une chambre contiguë, donnant sur la cour.

Il peut voir l'appartement en partie. Contre le mur il y a un lit, où se trouve une vieille femme.

Cela doit être la femme du mort, dans le cercueil.

Mais cette femme serait-elle seule dans cette maison solitaire ? N'y a-t-il personne auprès d'elle ?

Il entend du bruit et aussitôt dans la chambre surgit une forme féminine, qui s'approche du lit de la vieille.

En retenant son souffle, Alfred regarde cette apparition.

C'est une jeune femme en robe de nuit blanche ; autour de sa figure merveilleusement belle est une auréole de cheveux blonds.

Elle se penche sur la dormeuse et s'éloigne ensuite doucement.

Alfred regarde chacun de ses mouvements gracieux.

Il n'a pas encore vu sa figure, mais cette forme ne lui est pas étrangère. Ne ressemble-t-elle pas à un être sur-humain ?

Elle se retourne et il reconnaît distinctement, à la lueur de la lampe, son visage.

L'épouvante le saisit. Il croit voir un spectre ; comme frappé de la foudre, il recule.

Grand Dieu ! Est-ce que ses sens le trompent ? Est-ce une hallucination ? Rêve-t-il ? C'est Liane, Liane qu'il croyait morte, brûlée lors de l'incendie de la ferme, au village solitaire, près de la forêt.

AH, CES MOUSTIQUES !

LA TEMPÉRATURE idéale de l'été nous invite tous à jouir de la vie de plein air. Malheureusement, ce plaisir est souvent gâté par les mouches mordantes et piquantes, sauf dans ces districts où les précautions nécessaires ont été prises pour combattre ces ennemis et où il n'existe pas de foyers de multiplication. Les larves et les nymphes des moustiques ne se développent que dans des plaques d'eau stagnantes, et l'application d'une mince couche d'huile de charbon sur ces endroits en mai et au commencement de juin en détruit des quantités innombrables. Cependant, ce travail ne peut guère donner de bons résultats qu'à condition d'être exécuté sur une échelle régionale, par tout le groupement.

Pour se protéger contre les moustiques, il existe différentes substances repoussantes dont les plus connues sont l'essence de citronnelle, l'esprit de camphre, l'essence de lavande et l'essence de cèdre. Il s'est fait également des recherches à Ottawa sous la direction de l'entomologiste fédéral qui ont permis de développer une substance repoussante qui s'est montrée plus satisfaisante et d'effet plus durable que toutes celles qui ont été employées jusqu'ici. Cette substance repoussante est facile à mélanger et sa formule est très simple. La voici :

Essence de thym	1 once liquide
Extrait concentré de pyrèthre dans de l'huile de charbon (pétrole)	2 onces liquides
Huile de ricin, ou huile d'olive	5 onces liquides

Chaque once de l'extrait de pyrèthre devrait être de force équivalente à un cinquième d'une livre d'une poudre de pyrèthre de bonne qualité. Ce mélange, appliqué aux parties exposées de la peau, protège pendant un temps variant de trois à cinq heures contre les moustiques et les autres mouches qui mordent. Il existe un feuillet intitulé : "Comment se protéger contre les moustiques et maringouins" que l'on peut se procurer en s'adressant au Bureau de Publicité et d'Extension, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

Non, cela ne peut être elle. Cela doit être une ressemblance trompeuse.

Il tâche de se remettre, presse les yeux contre le carreau et la regarde, stupéfait.

Oui, c'est Liane... c'est elle, en effet.

Comment s'est-elle sauvée? Comment vient-elle ici? Ce sont autant d'énigmes pour Alfred.

Dès qu'il s'est remis de sa surprise, il conçoit une joie diabolique: Il a retrouvé Liane... elle est de nouveau en son pouvoir! C'est comme si rien n'était arrivé. Il est de nouveau maître du sort.

Mais, avant tout, il faut qu'il sache s'il y a encore un homme dans la maison. En ce cas, il ne vaincra pas sans lutte.

Il s'éloigne doucement, retourne à la cuisine, cherche de quoi manger et monte l'escalier conduisant aux mansardes.

En haut il trouve une chambre où il se prépare un lit de vieux vêtements et de couvertures. Il s'endort, croyant que personne ne l'y trouvera.

Quand il se réveille, il fait grand jour, et dans la maison le silence a fait place au remue-ménage. Les habitants sont occupés et leur nombre paraît plus grand qu'Alfred ne le croyait.

Cela lui paraît suspect. Il entend des voix d'hommes, et quand il jette un regard par la fenêtre il s'aperçoit bien vite ce que tout cela signifie.

L'enterrement aura lieu aujourd'hui, et tous ces gens arrivent pour rendre un témoignage d'affection à leur voisin.

Alfred se tient tranquille dans sa cachette, et écoute attentivement tout ce qui se passe dans la maison.

Quelqu'un monte l'escalier. Une grande peur le saisit. Si l'on entre dans la chambre, il sera découvert, et que faire alors?...

Avec angoisse, il entend le bruit des pas s'approcher; il entend également que ce doit être un homme qui monte. Celui-ci s'approche de la chambre.

Alfred retient son souffle, son cœur bat fortement et il tremble de peur; mais l'homme entre dans la chambre, à côté de celle d'Alfred.

Sans soupçonner quel dangereux gredin se trouve à côté de lui, l'homme quitte de nouveau le grenier.

Alfred entend dans le lointain sonner les cloches. Le village ne doit donc pas être très éloigné.

Dans la maison le mouvement devient plus intense. On se rassemble; on porte à l'extérieur le cercueil, et on le place sur un chariot décoré pour la circonstance avec des branches de sapin et avec des couronnes.

Le cortège funèbre se met lentement en mouvement.

Courbée par l'âge et la douleur, la vieille femme, à côté de l'ecclésiastique, suit le chariot.

De l'autre côté, marche un fort jeune homme, les yeux baignés de larmes, c'est le fils du défunt. Une longue file de parents et de connaissances les suit. Ce sont les paysans du village.

Par la fenêtre de la chambre, Alfred observe tout. Parmi ces gens, il cherche Liane, mais puisqu'il ne la trouve pas, il se dit qu'elle doit encore se trouver dans la maison.

Le défunt, qu'on porte vers son dernier lieu de repos, était le fermier, et maintenant son fils en a repris la gestion.

Puisque tout le personnel loge dans une dépendance de la ferme, Alfred peut, pendant la nuit, s'introduire dans la maison sans être aperçu. Par hasard, le chien du fermier avait trépassé en même temps que son maître, de sorte que ce fidèle gardien ne pouvait trahir l'arrivée du fugitif.

Alfred se plonge dans de longues méditations. La faim l'oblige à chercher des vivres. Il croit que la maison est vide maintenant et qu'il n'y est resté personne d'autre que Liane.

Maintenant il peut se rendre maître d'elle. Quand les gens de la ferme reviennent de l'enterrement, il doit avoir disparu avec Liane.

Son plan est vite fait. Il espère trouver dans les écuries un ou deux chevaux.

Il s'amuse de l'étonnement et de la peur de Liane, quand celle-ci le verra apparaître brusquement.

Doucement il descend l'escalier. Dans le corridor il jette un regard dans la chambre du mort dont les portes et fenêtres sont grandes ouvertes.

Dans la basse-cour, Alfred ne voit personne. Le plus grand silence règne dans la maison.

Il s'approche de la cuisine dont la porte est entrouverte. Quand il y jette un regard, il recule désagréablement surpris. Une jeune fille se trouve devant le feu et prépare le dîner. C'est probablement une servante.

— Diable!... se dit Alfred, l'affaire est dangereuse. Cette fille est un obstacle gênant pour l'exécution de mon plan.

Il réfléchit et va vers la porte antérieure du corridor, où il se cache sous l'escalier, dans un coin obscur.

Maintenant, il entend que la fille s'est rendue à la chambre, où probablement se trouve Liane.

— Quoi qu'il en soit, gronde-t-il, je n'ai pas de temps à perdre. Je dois atteindre mon but.

La porte de la chambre s'ouvre et la fille vient dans le corridor. Elle n'aperçoit pas le coquin caché sous l'escalier. Elle quitte la maison par la porte d'entrée et Alfred croit qu'elle veut suivre le cortège funèbre.

Une joie diabolique l'anime. Il a le champ libre. Liane est seule, et il la trouvera dans cette chambre. Il ouvre la porte et entre. Liane se trouve sur une chaise près de la fenêtre et regarde effrayée, et se retourne quand elle entend du bruit derrière elle. Un cri perçant lui échappe et, pleine de terreur, elle voit son ennemi devant elle.

CCXXVI — Repentir tardif

OLGA doit passer une demi-heure, dans l'anxiété, avant de voir apparaître son ami, le marquis.

— Le danger est passé, la police est partie, lui crie-t-il triomphant. Vous pouvez rentrer dans vos appartements sans inquiétude.

Olga respire plus à l'aise sans, cependant, être sans inquiétude.

— C'était le détective qui me rencontrait dans le café, n'est-ce pas? demande-t-elle.

— Oui, lui-même. Il venait en compagnie d'un chef de la police que je connais très bien, et désirait très sérieusement votre extradition, chère Olga.

— Avez-vous avoué alors que j'étais ici?

— Certainement! Je ne pouvais le nier, car on était très bien renseigné. — Et le détective est parti quand même?

— Il devait bien! sourit le marquis fièrement. Il ne peut pas me forcer, chère Olga, de vous livrer à lui.

— Mais il ne se laissera pas renvoyer une seconde fois. Il reviendra et m'enlèvera de force, mon ami.

— Tranquillisez-vous, ma chère Olga, dit le marquis, la consolation, cela est impossible; il ne serait pas permis au détective d'entrer ici une seconde fois.

— Mais si la police lui donne son appui, alors vous ne pourrez plus me protéger, mon ami, répond Olga. Je

ne puis rester plus longtemps ici; je dois fuir.

— Non, non! s'écrie le marquis avec passion. Je vous prie, chère Olga, où voulez-vous aller alors? Ce serait une folie. Le détective n'attend certainement que le moment où vous quitterez ma maison. Si vous faites cela, il vous surprendra avec ses hommes.

— Ah! vous avez raison! soupire Olga, désespérée. Cet homme est terrible, il ne me laissera jamais en repos.

— Il ne peut rien contre vous aussi longtemps que vous demeurez dans ma maison.

— Si j'en étais sûre. Je ne puis me tranquilliser à ce sujet. Par un ordre supérieur, on peut tout de même vous forcer à me livrer.

— Bah! Alors, je dirai simplement que vous n'êtes plus ici!

— Je voudrais, gronde Olga, que quelqu'un me délivrât de ce détective.

— Hum! Comment voulez-vous dire cela? demande le marquis.

— Eh bien... d'une manière ou de l'autre on rendrait l'homme inoffensif, répond-elle en hésitant. C'est mon pire ennemi. Il m'a poursuivie longtemps et il m'a accablée des plus terribles accusations.

— Sur l'instigation du baron Steinthal?

— Oui... probablement. Je ne connais pas du tout le baron, dit Olga.

— Donc, vous avez d'autres ennemis?

— Hélas! beaucoup.

— Voilà ce que je ne comprends pas. Une femme si belle et si charmante devrait être adorée de tous, dit le marquis, en baisant tendrement les mains d'Olga.

Olga sourit, avec un air ironique et coquet.

— Tous ne pensent pas comme vous, mon cher ami. Mais que dois-je faire, maintenant. Je ne me sens plus en sûreté ici, aussi longtemps que le détective me menace.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère Olga, reprend le marquis, d'un air significatif. J'écarterai ce danger pour vous. Le détective ne vous menacera plus.

— Voulez-vous ou pouvez-vous l'en empêcher, demande-t-elle, curieuse.

— Oui, vous n'entendez plus rien de lui. Je vous le promets.

Le marquis le dit d'un air si sérieux qu'Olga devine facilement ce qu'il veut dire.

Elle sourit, contente, et lui serre la main avec gratitude.

Elle se rend avec Fanny, qui a écouté la conversation sans rien dire, à ses appartements, et sur son désir, Fanny doit rester auprès d'elle.

— Que pensez-vous maintenant de notre position, Fanny? dit Olga, pendant que toutes deux se déshabillent pour se mettre au lit.

Avec un sourire significatif, Fanny hausse les épaules.

— Je pense, madame, que nous pouvons nous fier au marquis pour notre sûreté et pour notre avenir. Il écartera de nous tous les dangers.

— Oui, je ne doute nullement de sa bonne volonté, mais le lui sera-t-il possible? Voilà la question.

— Je crois bien qu'il arrangera l'affaire du détective. Ces choses sont relativement faciles dans ce pays. Et un homme aussi riche et aussi distingué que le marquis trouve, sur un simple signe, assez de mains pour envoyer quelqu'un à l'autre monde.

— Allons, bonne chance? rit Olga. Si le marquis le fait, s'il s'écarte de mon chemin cet espion de la police, je lui donne ma main comme récompense.

— Oui, si votre mari meurt entre-temps! dit Fanny.

— Il mourra certainement! répond Olga, insensible. Peut-être est-il déjà mort, nous l'apprendrons bientôt.

Cette

Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

SÛREMENT N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

RAPIDEMENT Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essuyez le superflu et vous vous habillez.

EFFECTIVEMENT Enraye la transpiration et l'odeur.

DURABLEMENT Garde les aisselles sèches et inodores pendant 3 jours.

AGRÉABLEMENT Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

ET ne sèche pas

Ce grand pot contient 21 applications de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus — et le contenu entier est utilisable parce qu'il ne sèche pas.



★ Une Sauce Epaisse
faite d'après la
recette anglaise —
Donne du piquant à
tous les plats de
viande et de poisson.



C&B
THICK
SAUCE
PAR
CROSSE & BLACKWELL

— Et si, contre votre attente, monsieur von Fohren ne meurt pas, sourit Fanny. Que faire alors, madame ?

— Ah, quelle folie ! s'écrie Olga, irritée. Il doit mourir !

— Il y a des cas où des gens, qui se trouvaient à l'agonie, reviennent à la vie, continue Fanny avec une singulière persistance. Que feriez-vous si votre mari guérit et qu'un beau jour il se trouve sain et sauf devant vous ?

— Vous racontez des bêtises, Fanny ! dit Olga, indignée. N'en parlons plus, je suis fatiguée et veux dormir.

Fanny se tait et Olga ne voit pas le petit rire ironique de sa confidente, quand celle-ci se met au lit.

Le jour suivant passe sans qu'Olga soit inquiétée par Ritter. Elle se trouve en parfaite sûreté dans le palais du marquis, qui s'est fait un devoir de lui ôter toute préoccupation.

Le marquis ne dit rien concernant les mesures qu'il a prises ou de ce qu'il a fait contre Ritter.

Olga ne lui demande rien non plus. Elle est convaincue que le marquis a prononcé l'arrêt de mort de cet ennemi tant craint et tant haï.

Où, peut-être que Ritter ne se trouve déjà plus parmi les vivants.

C'est ainsi qu'Olga se flatte de ses plus chers vœux et qu'elle forme avec Fanny des plans pour l'avenir, pendant que son mari se trouve dans la sombre chambre du couvent, sur son lit de malade et espère en vain son retour.

Elle ne pense plus du tout à lui. Von Fohren n'est plus rien pour elle et rien ne pourrait la rendre plus malheureuse que sa guérison, car alors elle se trouverait enchaînée à cet homme.

Dans ces derniers jours, Ritter a tout essayé pour s'emparer d'Olga et de Fanny, mais en vain.

Il fait la triste expérience que la puissance et la considération sont plus fortes que le bon droit.

On lui promet bien tout l'appui demandé, mais il n'arrive rien de tout ce qu'il désire.

Où, l'inspecteur de police lui a même donné plusieurs fois le conseil d'abandonner l'affaire et de quitter la ville.

Ritter reste à son poste et attend avec persistance le moment où Olga tombera entre ses mains.

Le soir du troisième jour, il se rend au palais du marquis, qui est toujours surveillé par des policiers secrets.

Les principales rues de ce quartier de la ville sont solitaires et tranquilles et les arbres, avec leurs grandes branches, mettent à l'ombre le chemin de sorte que le petit nombre de lanternes ne le peuvent éclairer que faiblement.

L'agent de la police secrète est comme d'habitude tout seul. Il n'a pas oublié les avertissements de l'inspecteur de police, car il sait bien que dans ce pays les assassins payés ne sont pas rares.

Cependant, à ce moment, il ne pense nullement à sa propre sûreté.

Il a reçu aujourd'hui une lettre de Kurt qui l'a mis dans une mauvaise humeur et qui a vivifié sa haine contre Olga et ses alliés.

Il se demande s'il ne serait pas mieux d'abandonner les choses comme on le lui demande et de retourner aussi vite que possible dans sa patrie pour participer à la recherche de Liane.

Pendant que, plongé dans des réflexions, il suit l'allée au bord de laquelle se trouve le palais du marquis, un homme sort de derrière un arbre.

Ritter en est déjà très rapproché, mais il ne voit pas l'homme, ressemblant à un bandit, qui le regarde avec

des yeux étincelants. Dans sa main brille un poignard.

De l'autre côté de l'avenue, un homme d'une apparence tout aussi suspecte s'avance sous les arbres et observe le détective qui sans aucun soupçon poursuit son chemin.

Il s'arrête tout à coup.

Une ombre se projette sur le chemin et trahit le bandit qui se trouve derrière l'arbre.

Ritter regarde autour de soi.

Le bandit apparaît, le poignard levé. D'un bond, il se jette sur le détective.

Si inattendue que soit l'attaque, Ritter n'est pas l'homme pour perdre la tête.

Avec une rapidité étonnante, il saute de côté, le poignard qui était dirigé sur son cœur fait un coup dans le vide.

Quand le bandit, en jurant, veut de nouveau se jeter sur Ritter il voit que celui-ci tient un revolver en main.

— Lâche assassin, lui crie Ritter avec mépris. Allez-vous-en ou je vous tue. Grincant des dents, le bandit recule.

Un sifflement strident se fait entendre, et de l'autre côté de l'avenue accourt le compagnon du bandit.

Ritter voit le danger.

Sans hésiter, il fait feu sur les deux bandits qui l'attaquent.

Un cri sauvage... et le premier recule touché. Un second coup détonne et, au même moment, tombe le second bandit avec une balle en pleine figure, en poussant un horrible cri de détresse. Il s'apprêtait à frapper Ritter au cœur.

Celui-ci regarde autour de soi pour voir s'il y a encore des ennemis. Il n'en découvre pas.

Les coups de feu ont cependant attiré l'attention. Du côté du palais du marquis, accourent deux policiers secrets.

Ils sont très émus, quand ils voient ce qui est arrivé.

Le premier bandit a disparu sans laisser de trace ; malgré sa grave blessure il a pu s'éloigner.

Son compagnon, cependant, se traîne sur la chaussée en criant et en se lamentant ; la flaque de sang qui se répand autour de lui devient de plus en plus grande.

Ritter se retourne en frissonnant.

Il raconte aux policiers secrets ce qui est arrivé et l'un d'eux se met

immédiatement en route pour rattraper le bandit en fuite.

L'autre se penche au-dessus du blessé, évanoui.

— Le gaillard payera son crime de sa vie. Vous l'avez bien touché, monsieur le commissaire. Si nous ne pouvons mettre la main sur l'autre, nous ne saurons jamais par qui ils ont été payés pour ce crime.

— Je n'ai nul doute à ce sujet, dit Ritter calme, le bandit ne trahira rien. Nous laisserons courir l'autre, en tout cas il a eu un bon souvenir.

Le policier secret donne, au moyen de son sifflet, le signal à quelques autres policiers et ceux-ci se chargent de porter le bandit blessé à un poste de secours.

Ritter continue son chemin et questionne ses hommes, qui surveillent le palais du marquis. Rien ne s'y est passé.

On n'a encore rien vu d'Olga ni de Fanny.

De très mauvaise humeur, Ritter retourne dans son hôtel.

L'attaque de ce jour lui prouve que le marquis et Olga ont fermement décidé de le rendre inoffensif. Et, quoi qu'il ait heureusement échappé cette fois-ci, il peut tomber à chaque instant, peut-être bien cette nuit même dans sa chambre, sous le poignard d'un assassin.

Plongé dans de sombres réflexions, il parcourt sa chambre.

On frappe à la porte. Un garçon de l'hôtel apparaît, portant une lettre à la main.

Ritter fait signe de la mettre sur la table et regarde le garçon, pendant que celui-ci met la lettre sur la table et s'éloigne.

— L'homme n'était donc pas un assassin déguisé, pense Ritter, mais un peu de prudence ne fait jamais tort. De qui serait cette lettre ?

Il la prend et voit, au timbre, qu'elle vient de la place balnéaire où Olga et son mari ont eu des aventures si significatives.

Tout étonné, Ritter se demande qui pourrait bien lui écrire. Il ouvre l'enveloppe, et lit ce qui suit, sur un papier orné de la photographie d'un couvent :

« On sait ici que vous êtes à Milan ; un monsieur, gravement malade, qui se

trouve dans notre couvent, désire vous voir et vous parler. Si vous voulez satisfaire à cette demande vous remplirez peut-être les derniers vœux d'un mourant. »

Ritter regarde ces lignes, en secouant la tête.

La signature lui indique que la lettre vient du prieur du couvent. Il ne s'agit donc pas d'une ruse.

Il devine facilement qui est cet homme gravement malade qui désire lui parler. C'est le baron von Fohren.

Mais ce qui étonne énormément Ritter, c'est que cet homme le fait appeler.

Von Fohren doit savoir qu'ainsi il se livre à Ritter, et que des plaintes ont été déposées contre lui et qu'on exige son arrestation.

Mais von Fohren est malade, il est près de la mort, il n'a donc plus rien à craindre pour lui-même.

Peut-être désire-t-il donner à Ritter, dans sa dernière heure, tous les renseignements possibles.

Ritter se décide à donner suite à sa demande.

Le matin suivant, il part et le même jour il arrive dans la petite place balnéaire. Mais la nuit commence à tomber et il hésite à se rendre au couvent.

Le propriétaire de l'hôtel le lui déconseille, car le soir le chemin n'est pas sûr.

Une nouvelle troupe de bandits sème la terreur dans la contrée.

Pour Ritter, il y a encore d'autres raisons pour s'abstenir de cette course nocturne. Il doit craindre la vengeance d'Olga et du marquis et il ne doute nullement qu'ils le feront poursuivre de nouveau.

Le marquis aura certainement connaissance de son voyage et du but de celui-ci, car il aura bien ses espions, qui suivent le détective partout.

L'occasion serait donc exceptionnelle pour mettre fin à la vie de Ritter par un coup de feu ou un coup de poignard.

C'est pour cela qu'il ne veut pas se rendre au couvent, ce soir. Le lendemain, il trouvera bien l'occasion de se joindre à une petite troupe d'excursionnistes, qui se rendent au couvent.

Le soir, il se trouve sur la terrasse de l'hôtel avec les autres hôtes, quand arrive un étranger qui prend place près de lui.

D'abord, Ritter ne fait pas attention à l'étranger, mais, à la fin, il voit que celui-ci l'observe attentivement.

L'homme a une tête de criminel, ses mouvements, ses manières ont quelque chose du rustre. Il ne paraît pas être à l'aise dans son costume élégant et sa manière de s'exprimer, quand il parle au garçon, ne ressemble aucunement à celle d'un homme bien éduqué.

— C'est un bandit déguisé, un assassin envoyé par le marquis, croit Ritter.

L'assiduité avec laquelle le suspect l'observe, confirme sa méfiance.

Il se tient parfaitement calme, mais en redoublant son attention il ne perd de vue aucun mouvement de son homme.

Celui-ci n'en remarque rien, car Ritter sait fort bien cacher ses observations, derrière un masque d'indifférence.

Quand il se rend à sa chambre, il s'adresse au garçon et, lui jetant dans la main un gros pourboire, il lui demande confidentiellement :

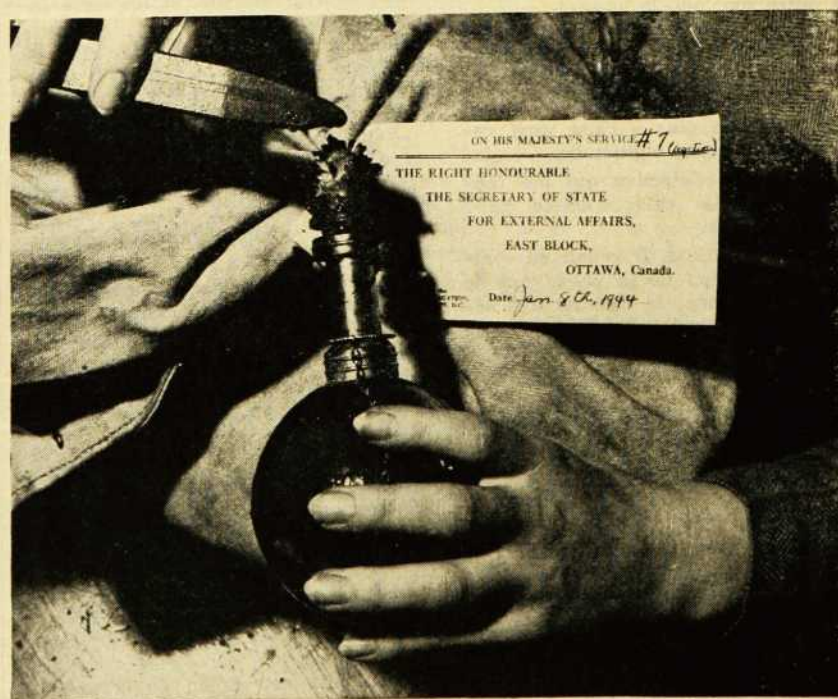
— Dites un peu, est-ce que vous connaissez l'étranger qui est arrivé après moi ?

— Non, monsieur.

— Savez-vous d'où il vient ?

— Oui, de Milan.

— Tiens, tiens ! dit Ritter, également de Milan donc ! Alors il doit avoir fait le voyage avec moi, dans le même train. Cela m'étonne que je ne l'aie pas vu. Savez-vous son nom ?



Le sac de poste diplomatique de l'ambassade du Canada à Washington est prêt à être expédié dans la capitale canadienne. On sait que le courrier diplomatique échappa aux rigueurs de la censure en temps de guerre. C'est pourquoi, avant d'être livré aux postes, il doit être scellé conformément à l'usage et marqué du sceau officiel.

Photo O.N.F.

— Il s'appelle seigneur Bondi.
— Hum! C'est un nom aussi commun et aussi répandu que chez nous Muller ou Hendrick, gronde Ritter. Et où loge ce seigneur Bondi?
— Il a la chambre à côté de la vôtre, déclare le garçon.
Ritter en sait assez, il ne pose plus de questions.

Arrivé dans sa chambre, il ferme la porte, pose la lumière sur la table et prend son revolver.

Puis il examine les armoires et les niches des fenêtres.

Enfin, il regarde sous le lit et sous le sofa.

Il n'y a personne dans la chambre. Le seigneur Bondi le déteste, si c'est l'homme que Ritter soupçonne.

Ritter se demande s'il ne serait pas mieux de louer une autre chambre.

La plupart des hôtes dorment, ainsi que le personnel de l'hôtel.

Le seigneur Bondi se trouve dans sa chambre, également.

Ritter entend distinctement ses pas.

Que doit-il faire maintenant pour se protéger contre une attaque de cet homme.

Pendant qu'il réfléchit, il entend tout à coup des pas glissants, comme si quelqu'un marchait à pieds nus ou sur des sandales.

Le détective retient son haleine pour écouter. Les pas passent devant sa porte et l'on frappe très doucement à celle de son voisin, le seigneur Bondi.

Celui-ci ouvre prudemment la porte, mais l'oreille exercée du détective entend quand même que le nouvel arrivé entre dans l'appartement, et qu'ils se mettent à chuchoter doucement.

Suivant une impulsion du moment, Ritter éteint sa lumière et se jette sur son lit avec grand bruit, mais se relève doucement.

Dans la chambre à côté, se fait un moment de silence. Les deux hommes ont entendu le bruit et pensent qu'il s'est couché.

Quand le chuchotement recommence, Ritter ôte ses bottes, ouvre doucement la fenêtre et va sur le balcon.

Il se glisse contre le mur jusque sous les fenêtres de la chambre voisine et se relève pour voir à l'intérieur.

Les persiennes n'étant pas baissées, cela lui est très facile.

Avec étonnement, Ritter voit que le visiteur de Bondi est un moine, ou au moins qu'il est habillé en moine.

Mais le capuchon baissé montre une chevelure en brosse où manque la tonsure, par conséquent l'homme n'est pas un moine, et ses habits lui servent tout bonnement de déguisement.

Sur la table à côté de la lampe, Ritter voit une longue barbe grise que le soi-disant moine portait probablement et qu'il vient d'ôter.

Le seigneur Bondi se trouve en face de lui, le dos vers la fenêtre.

Leur conversation est aussi douce qu'animée. Quoique la fenêtre soit à moitié ouverte, Ritter ne peut pas comprendre un mot de ce qu'ils disent, mais peu à peu leur conversation s'anime et leurs voix s'élèvent.

Des paroles isolées, des membres de phrases arrivent de temps en temps jusqu'à l'oreille du détective.

— Le risquerons-nous, cette nuit-ci? entend-il demander le faux moine à son camarade.

— Oui, la chose est assez facile pour nous, par le balcon nous pouvons passer dans sa chambre, le reste n'est qu'un jeu d'enfant, répond le seigneur Bondi de sa voix rauque.

— Mais s'il donne l'alarme ou s'il prend son revolver? continue l'autre, très préoccupé. Vous savez qu'il fit feu, hier soir, à Milan, sur ces deux hommes. Bartolo est mort.

— Oui! dit le seigneur Bondi, et sa figure jaune se contracte de haine et

de rage. Et je veux m'en venger, Bartolo était mon frère... mon propre frère. Je le jure par la Vierge et tous les saints que je me vengerai terriblement.

— Soyez prudent, c'est un type courageux. Il n'a pas peur du diable en personne. Nous devrions le remettre à demain.

— Oh! il n'ira pas seul au couvent. Il se joindra bien à une troupe.

— Diable! jure le moine, est-ce que ce gaillard est si prudent que cela? Alors nous devons naturellement le risquer.

— Êtes-vous entré inaperçu dans l'hôtel? demande Bondi.

— Oui, en dehors du concierge, qui a ouvert la porte, personne ne m'a vu.

— Il n'aura tout de même pas de soupçon?

Le faux moine rit ironiquement.

— Ne craignez rien, mon habit de moine me protège contre les soupçons. Il demandait seulement: où voulez-vous aller, révérend père? Et je lui ai répondu: auprès de l'étranger qui vient de Milan et à qui je dois porter une missive de la part de notre prier.

— Très bien! C'est ce qu'il faut faire aussi, rit le seigneur Bondi. Vous allez frapper à sa porte et s'il demande qui est là, vous vous ferez passer pour un messenger du prier et alors il vous laissera bien entrer. Le reste ira tout seul. C'est là vraiment le meilleur chemin.

Ritter n'a pu comprendre les dernières paroles, mais il est sûr que ce sont deux assassins qu'on a payés pour le tuer.

Il n'entend plus rien non plus de la suite de la conversation.

Ils paraissent délibérer maintenant au sujet de l'exécution de leur plan.

Ritter croit inutile qu'il est venu, il retourne vers sa fenêtre et rentre dans sa chambre.

Cette position lui paraît dangereuse, si courageux qu'il soit.

Il a à faire ici à deux bandits brutaux, qui ne sont pas poussés seulement par leur cupidité, mais aussi par un vif désir de vengeance.

Il doit se préparer à une lutte désespérée.

Où donnerait-il l'alarme dès maintenant? Réveillerait-il tout le monde?

Mais alors les bandits s'enfuiraient avant que quelqu'un les ait vus.

Il échappera au danger pour cette nuit-ci, mais ils prépareraient une nouvelle attaque pour demain.

Non, il veut tâcher d'arrêter au moins l'un d'eux pour tenir de lui l'aveu que le marquis est l'instigateur de cette attaque et de la précédente.

Il laisse la fenêtre ouverte et il n'abaisse pas tout à fait les persiennes pour ne pas faire du bruit.

Les bandits doivent penser qu'il est plongé dans un profond sommeil.

Il se place sur le coin du sofa, le revolver en main, et il attend.

Peu après, il entend ouvrir doucement la porte de la chambre de son voisin.

Il entend de nouveau ces pas glissants, qui s'arrêtent devant sa porte.

On frappe, Ritter est profondément ému. Que cela peut-il signifier? Est-ce que les bandits voudraient s'introduire chez lui?

On chuchote devant la porte; puis l'on frappe de nouveau, mais plus fortement que tout à l'heure.

Ritter se lève doucement, et d'une voix comme s'il venait de s'éveiller, il demande:

— Qui est là?

Un messenger du couvent! répond-on d'une voix grave.

— Que diable! pense Ritter, un messenger?...

Il n'a pas entendu toute la conversation des deux compagnons, mais il reconnaît la voix du faux moine et il

comprend qu'on veut le surprendre par ruse.

— Que voulez-vous? demande-t-il.

— Levez-vous, monsieur, répond-on. Laissez-moi entrer, j'ai une communication importante à vous faire.

Ritter ne réfléchit pas longtemps. Il dit au soi-disant messenger d'attendre quelques instants et fait semblant de se lever et de s'habiller.

Pendant que les deux bandits attendent à la porte et se réjouissent déjà de la bonne réussite de leur ruse, Ritter sort de sa chambre par la fenêtre, passe par le balcon et entre dans la chambre des bandits.

Les deux hommes dans le corridor n'entendent pas que Ritter est dans leur chambre.

Vivement et doucement il ferme la porte, de sorte qu'ils ne peuvent plus rentrer.

Par le balcon il se rend à la fenêtre d'une autre chambre où loge un capitaine de navire.

A l'intérieur rien ne bouge. Ritter n'entend qu'un juron, puis apparaît devant la fenêtre un homme en toilette de nuit.

— Mais, diable, que se passe-t-il? demande-t-il de sa grosse voix. Que voulez-vous?

— Ouvrez vite, capitaine, dit doucement le détective en lui faisant signe avec la main. Je dois vous parler.

— Mille tonnerres! Monsieur, êtes-vous devenu fou? Êtes-vous un somnambule, ou voulez-vous vous moquer de moi? hurle le capitaine en colère. Courez au diable, ou mettez-vous au lit.

— Mais écoutez donc, je suis en danger, il y a des bandits dans la maison.

Ces paroles font de l'effet.

Le capitaine fait de la lumière et revient à la fenêtre, la lampe en main.

Quand il reconnaît le détective, il ouvre vite la porte, et Ritter entre.

Le capitaine, un homme d'une haute stature et d'environ cinquante ans, avec une figure hâlée par le soleil et le vent, reçoit son visiteur nocturne avec un étonnement non déguisé.

Il tient un grand revolver en main, il pose la lampe sur la table et regarde Ritter avec une expression de doute et de méfiance sur la figure. Il ne sait rien de plus de lui qu'il loge dans le même hôtel.

— Il y a donc des bandits dans la maison, dites-vous? gronde-t-il rudement. Où sont-ils?

— Dans le corridor devant ma porte.

— Hum! Et alors vous vous en êtes allé, n'est-ce pas, monsieur...

— Naturellement! Je voudrais arrêter au moins un de ces gaillards et pour cela il me faut du secours. Je croyais que vous, capitaine, vous voudriez bien m'aider.

— Tiens! Et pour cela vous venez me déranger dans mon meilleur sommeil? gronde le vieux loup de mer tristement. Monsieur, vous êtes très audacieux.

Ritter se retourne en haussant les épaules et se dirige vers la porte du balcon.

— Si vous ne voulez pas, je regrette de vous avoir dérangé. En cas de besoin, je pourrai bien arranger tout seul l'affaire de ces deux assassins.

— Halte, monsieur... Diable!... Je ne voulais pas dire cela. Attends un instant, et je suis prêt.

Ritter attend et, pendant que le capitaine s'habille en hâte, il lui raconte en résumé pourquoi il est ici et pourquoi ces deux bandits lui en veulent.

Avec un grand étonnement, le marin écoute ce récit.

— Diable! pourquoi est-ce que vous n'avez pas immédiatement dit cela? dit-il en serrant avec force la main du détective. S'il en est ainsi, je suis content de vous rendre service et vous avez raison, nous devons pouvoir arrê-

VOUS QUI ÊTES "D'ÂGE MOYEN" ET QUI ABHORREZ CES ÉBLOUISSEMENTS



Si, comme tant d'autres femmes âgées de 38 à 52 ans — vous souffrez de bouffées de chaleur et éprouvez ces sensations de nervosité irritable, de faiblesse qui produisent le cafard — le tout causé par la période fonctionnelle de l'âge moyen, particulièrement à la femme — faites l'essai du Composé Végétal Lydia E. Pinkham pour le soulagement de tels symptômes.

Le Composé Pinkham est connu comme un sédatif urétral parce qu'il produit un effet calmant sur l'UN DES PLUS IMPORTANTS ORGANES DE LA FEMME.

Des milliers et des milliers de femmes — riches comme pauvres — en ont relaté les bienfaits. Voici un produit qui aide la nature et c'est ce genre de produit qu'il faut se procurer. Suivre le mode d'emploi sur l'étiquette.

COMPOSÉ VÉGÉTAL
LYDIA E. PINKHAM



LE
MAGAZINE
DE CINÉMA
LE PLUS
EN VOGUE

La direction du « FILM » ne néglige rien afin de mieux vous renseigner sur les activités cinématographiques du monde.

Mme Louise Gilbert-Sauvage, notre correspondante à Hollywood, vous tient au courant des faits et gestes de vos acteurs favoris.

De nombreuses pages de texte et de photos, présentées d'une manière attrayante et intéressante... Un beau roman complet, des mots croisés, des articles de la radio traitant des artistes locaux de la radio, etc...

COUPON D'ABONNEMENT
LE FILM

(Canada seulement)

1 an \$1.00
2 ans \$1.50

IMPORTANT — Indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal.

ter au moins un de ces coquins. Nous enverrons l'autre tout simplement au diable par une balle de revolver, s'il ne veut pas autrement. Mais les grendins s'enfuiront bien vite, s'ils ont des soupçons.

— J'espère que nous pourrions les surprendre, nous ne pouvons cependant plus perdre du temps, car ils pourraient disparaître.

— Vous avez raison, monsieur. Comment l'arrangerons-nous ? Je suis prêt, dit le capitaine en saisissant son revolver.

— Venez avec moi, nous allons dans ma chambre, répond Ritter en sortant. Le capitaine le suit.

Ils rentrent par la fenêtre dans la chambre de Ritter et se glissent doucement vers la porte.

L'absence de Ritter ne fut que de courte durée, les deux bandits se trouvant encore derrière la porte. Ils chuchotent et, devenus impatients, ils frappent de nouveau à la porte.

— Je viens, crie Ritter en tournant la clef.

Sur un signe de celui-ci, le capitaine s'est placé derrière la porte où il ne peut être vu par ceux qui sont dehors.

Ritter s'éloigne vivement de la porte et crie : « entrez ! »

On ouvre lentement la porte et le bandit déguisé en moine se trouve sur le seuil, pendant que son camarade se cache derrière le mur.

Avec méfiance, le moine regarde dans la chambre, il n'y voit personne d'autre que le détective, qui s'appuie contre la table où se trouve la lampe.

— Entrez ! dit Ritter avec la figure la plus innocente du monde. Vous m'apportez donc une missive du couvent ?

— Oui, monsieur, répond le faux moine, qui se glisse sans bruit dans la chambre laissant derrière lui la porte ouverte.

Ritter observe attentivement cet homme terrible et remarque que le moine cache la main droite dans la large manche de sa robe.

C'est là qu'il cache le poignard avec lequel il veut tuer sa victime.

Vivement Ritter étend le bras et dirige son revolver sur le bandit ébahi :

— Ne bougez pas, assassin, lui crie le détective, ou vous êtes mort.

Le bandit regarde fixement le canon du revolver. Il tremble et, sous la barbe fausse, ses traits se contractent de haine, ses dents grincent, sa main serre plus fortement le poignard.

Mais le revolver et le maintien de Ritter font sur lui un effet paralysant.

Au même moment, il entend du bruit derrière lui, il croit que c'est son compagnon, qui lui vient en aide, mais il se voit désappointé.

C'est le capitaine, caché derrière la porte, qui apparaît et veut se jeter sur le second bandit, qui se préparait à entrer dans la chambre.

— Arrêtez, coquin, rendez-vous, crie impérativement le capitaine.

Un juron... un cri, le bandit recule et s'enfuit dans le corridor.

Le vieux marin le poursuit avec la rapidité d'un jeune homme, mais le corridor et les escaliers sont plongés dans l'obscurité et le fugitif échappe.

De nouveau il crie : Halte ! si haut que le son résonne par toute la maison, et il fait feu, deux fois de suite, dans la direction du bandit.

Au bruit du coup de feu, se mêle un perçant cri de douleur.

Les balles ont atteint leur cible.

Dans l'hôtel tout le monde est sur pied. Des voix s'entre-mêlent, on ouvre des portes, et partout l'on accourt avec de la lumière.

— Par ici, crie le capitaine de sa voix tonnante, par ici. Un domestique de l'hôtel, à moitié habillé, pâle de peur, une lanterne en main, accourt.

Divers hôtes sortent de leur chambre en toilette de nuit et à moitié réveillés.

— Qu'est-il arrivé ici ? balbutie le domestique. Qui est-ce qui a tiré ?

— Moi ! crie le capitaine avec animation. Je fis feu sur un bandit, il s'est enfui. Il y en a encore un ici. En avant, mes hommes ! Cherchons ce gaillard, je l'ai touché.

— Des bandits ici dans la maison ? dit le domestique, ému et tremblant de peur. « Sainte-Vierge ! »

— Diable ! jure le capitaine, irrité. Vous êtes un poltron. Ce gaillard ne vous mangera pas, il est blessé. En avant, nous devons le trouver.

Il arrache la lanterne de la main du domestique qui tremble toujours, et descend l'escalier.

Des traces de sang indiquent le chemin que le fugitif a suivi.

Entre-temps tout le monde s'est levé et dans le vestibule règne une grande animation.

Les hôtes accourent de tous côtés, ainsi que le concierge et deux garçons.

Tous crient et se questionnent et des voix de femmes crient au secours.

Des cris de peur s'élèvent, quand le capitaine descend les escaliers comme une bombe.

— Voilà le bandit, le voilà !

La foule se disperse en désordre.

Quand le capitaine arrive au bas de l'escalier, on le reconnaît et tous l'entourent.

— Où est le gaillard ? crie le marin en se frayant un passage à travers les curieux. Il doit avoir été ici. Qui est-ce qui l'a vu ?

Personne ne peut lui répondre.

Après que le capitaine eut raconté en résumé ce qui s'est passé, quelques messieurs prennent leurs armes et l'accompagnent pour rechercher le fugitif.

Quelques monsieurs montent dans la chambre de Ritter. Celui-ci a déjà reçu du secours.

Le bandit, déguisé en moine, a tâché de s'enfuir quand il entendit tout ce vacarme, mais il est trop tard.

La sortie est barrée par quelques hôtes de l'hôtel, qui se sont habillés en hâte et ont saisi leur revolver.

Le moine se jette sur eux avec un courage de désespoir ; le poignard brille dans sa main, et, cédant à un premier mouvement, tous reculent.

Voilà que Ritter s'élance à sa poursuite. Il le saisit et le maintient fermement, pendant qu'il lui presse le revolver sur la tempe.

Avant que le bandit ait pu faire un mouvement, deux messieurs se jettent sur lui et, après une lutte désespérée, il est vaincu et désarmé.

D'autres arrivent avec des cordes et des courroies et on ligote le criminel si solidement qu'il ne peut plus bouger.

Ritter s'approche du bandit et lui demande d'un ton menaçant :

— Qui est-ce qui vous a payé ainsi que votre camarade pour ces tentatives criminelles ? Parlez, je sais tout !

Le bandit lui jette un regard plein de haine et de rage, il pousse des jurons et des malédictions, mais Ritter ne peut pas lui faire faire des aveux.

Les recherches au sujet de l'autre bandit restent infructueuses. Il a disparu. Il doit donc, malgré sa blessure, avoir eu la force de s'enfuir.

Le prisonnier est enfermé dans une cave et livré, le lendemain, à la police.

Cette seconde tentative contre la vie de Ritter n'a donc pas plus réussi que la première, mais malgré cela, le détective ne peut pas s'estimer en sûreté.

Il voit qu'il n'arrivera à rien par une lutte ouverte contre Olga et le marquis ; il doit donc tâcher d'atteindre son but par ruse.

Arrivé dans le couvent, il se fait annoncer auprès du prieur et lui montre la lettre qu'il a reçue.

Le prieur appelle un moine pour conduire Ritter dans la chambre de von Fohren.

Le malade se trouve pâle et tranquille sur une misérable couchette.

Avec des yeux fatigués, il regarde Ritter qui s'approche, l'air grave.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur von Fohren, dit Ritter. Comme vous voyez, je suis venu.

Von Fohren lui tend la main, sur ses traits se lisent l'amertume et les remords ; Ritter se sent pris de pitié, il ne saisit pas la main qu'on lui tend.

La figure sombre et sérieuse il se trouve devant le malade dont les yeux se baignent de larmes.

— Ah ! mon Dieu ! se plaint-il douloureusement. Vous avez raison... je ne mérite pas que vous me tendiez la main. Mais je vous remercie, monsieur Ritter, parce que vous êtes venu. J'ai tant désiré votre arrivée.

— Vous voulez me faire des aveux, n'est-ce pas ?

— Oui... également. C'en est fait de ma vie et je veux, pour autant que ce soit possible, réparer le mal que j'ai fait, soupire le malade, plein de remords.

Ritter le regarde d'un œil scrutateur. Von Fohren paraît à l'agonie. Cette fois-ci, le moribond n'échappera pas.

La colère a quitté le cœur de Ritter pour faire place à un sentiment de compassion.

Quel que soit le mal que cet homme ait commis, il est terriblement puni. Une mort prématurée est la fin de ses crimes.

Le moine que a introduit le détective se tient immobile à la porte.

Ritter lui fait signe de s'approcher.

— N'y a-t-il plus d'espoir ? lui demande-t-il.

— Dieu seul sait cela ! répond celui-ci. Mais nous ne croyons pas qu'il s'en salue !

Ritter se place à côté du malade et lui prend la main.

— Monsieur von Fohren, je veux écouter ce que vous avez à me dire. Je crois bien qu'il n'y aura pas beaucoup de nouvelles pour moi. Ne vous épaisez donc pas trop. Je prendrai cependant note de ce que vous communiquerez.

Il prend son carnet de notes et regarde le malade.

— Monsieur Ritter, commence le moribond d'une voix pénible, voulez-vous me répondre à une question ?

— Certainement, pourquoi pas ! Que voulez-vous savoir ?

— Avez-vous déjà arrêté la comtesse Olga ?

— Pas encore.

— Mais cela ne tardera pas, n'est-ce pas ?

— Est-ce que vous le désirez tant ?

— Oui ! je déteste et je hais cette vipère, qui est cause de tout mon malheur, qui a fait de moi un criminel. Je mourrai content si je sais que cette diablesse se trouve en prison !

— Mais c'est votre femme ! Est-ce qu'elle vous a abandonné ?

— Oui, elle m'a indignement trompé et trahi avec ce misérable Italien : le marquis Milano. Oh ! si je n'étais pas impuissant. Avec quel plaisir, je vous aiderai à arrêter cette misérable !

— Je me passerai bien de votre secours, monsieur von Fohren. Votre épouse ne m'échappera pas, quoique je ne puis l'atteindre pour le moment.

— Je comprends, elle est protégée par son amoureux... le marquis !

— Oui, elle se trouve dans sa maison !

— Oh la misérable, la coquine... Et dire qu'un jour j'aimais cette femme ! Que j'en étais fou ! Je ne me comprends pas, gémit-il avec désespoir.

Toutes les accusations contre cette

femme sont véridiques, n'est-ce pas, monsieur Ritter ?

— Oui, toutes, sans exceptions.

— Et avez-vous, les preuves en mains ?

— En effet, il n'en manque que peu !

— Très bien, souffle von Fohren.

Très bien. Je pourrai bien, si vous le voulez, compléter ce qui manque... Mais dites-moi d'abord : a-t-on retrouvé la sœur du comte de Rothenburg ?

— Pas encore !

— Mais elle est toujours en vie ?

— Qui sait ?... soupira Ritter. Je n'ai pas encore de nouvelle concernant cela ?

— Et ce bandit ?... Ce beau-frère d'Olga... l'avez-vous déjà en main ?

— Le beau-frère d'Olga ? Qui est-ce ? demande Ritter, surpris. Je ne le connais pas.

— Mais cet ex-comédien, Alfred Wenzel !

— Oh, celui-là... Mais ce n'est pas son beau-frère ; c'est un des préférés de votre épouse !

— Encore un autre ! Oh ! quelle être méprisable ! Comme elle m'a trompé !

Non, maintenant, je ne doute plus des accusations dont le gentilhomme von der Marwitz la comblait !

— C'est bien regrettable que vous ne l'ayez pas cru plus tôt ?

— Vous avez raison, monsieur Ritter ! Mais cette vipère m'avait ensorcelé ; je croyais en elle comme en Dieu. C'est la trompeuse, la perfide même qui s'est trahie sans le savoir et qui m'a ouvert les yeux. Mais maintenant, il est trop tard. Tout mon repentir ne pourra plus me sauver.

Ritter se sent ému. Il répond d'une voix qui laisse entendre la compassion.

— Si vraiment vous avez un repentir sincère, il n'est jamais trop tard pour réparer ses torts ! Du reste, moi, je ne peux ni ne veux vous juger.

Tiens, voici ma main comme preuve que je ne vous porte pas de rancune. Votre conscience est votre juge. Tâchez de vous entendre avec elle. Je vous déclare que personne ne déposera une plainte judiciaire contre vous !

— Comment, est-ce la vérité ? interrompt von Fohren, surpris.

— Non, personne, puisque vous êtes malade et vous montrez du repentir. Vous êtes aussi la victime d'une création misérable. Je parlerai pour vous au comte de Rothenburg et au gentilhomme Kurt von der Marwitz. Je leur communiquerai vos aveux et j'intercéderai en votre faveur, de sorte que vous n'auriez rien à craindre !

— Merci, bien merci ! répond le moribond, mais je crois que le comte ne voudra jamais me pardonner, car c'est moi qui ai tiré sur lui dans le bois !

— Nous le savions, mais néanmoins le comte pardonnera, interrompt Ritter.

— Oh ! s'il fait cela, ma conscience sera allégée de beaucoup, soupire le malade. Je pourrais mourir plus tranquillement. Mais le gentilhomme... ?

— Lui ! c'est un cœur généreux, console Ritter.

— Mais vous ne savez pas... la catastrophe... du chemin de fer...

— Quoi ?... Avez-vous causé cet horrible accident ?...

— Non, pas précisément... Ce fut ce bandit de Wenzel... Ce fut lui qui a changé les signaux ! Je voulais l'empêcher, mais... trop tard !

— Miséricorde !... Seigneur !... Je l'avais supposé ! s'écrie Ritter hors de lui. Ce scélérat !... Ce démon !... Tuer autant de malheureux innocents ! Et vous, vous étiez présent et vous avez laissé faire ?

— Je voulais l'empêcher, mais je ne pus. Il était trop tard ! sanglote von Fohren, suffoqué.

Ritter le regarde d'un œil sombre. Il remarque que le malade est très épuisé. Il se lève et dit :

— Je crois que vous êtes moins coupable que ce bandit. Cessons notre conversation pour aujourd'hui. Vous avez besoin de repos. Je reviendrai.

— Non! Oh non! restez encore, supplie le malade, qui tâche de prendre la main du détective. Ecoutez encore! je vous supplie, laissez-moi dire tout! laissez-moi me confesser, cela me soulage tant.

Ritter se rassied.

Il continue à prendre des notes, en écoutant ce que von Fohren dit, lui avouant tout ce qu'il a fait pour satisfaire les demandes d'Olga.

Ritter lui montre tout ce qu'il a inscrit et dit.

— Lisez, monsieur von Fohren, ce que j'ai écrit, c'est ce que vous m'avez communiqué, n'est-ce pas?

Le malade approuve:

— Oui, tout est vrai!

— Bien, merci. Veuillez maintenant, si cela vous est possible, signer...

Ce disant, il passe son carnet et un crayon; et von Fohren signe d'une main tremblante.

Ensuite, Ritter remet son carnet de notes et se lève pour s'en aller.

— Maintenant, au revoir! Je vous souhaite beaucoup d'amélioration dans votre santé. Je ne manquerai pas de vous donner bientôt de mes nouvelles et de vous tenir au courant de ce qui se passe.

— Vous ne me retrouverez plus vivant, monsieur Ritter, réplique von Fohren avec un petit sourire triste. Mes jours sont comptés!

— Dieu seul sait cela! interromp le détective. Vous pouvez vous rétablir et alors racheter vos fautes et faire du bien.

Il tend la main au malade.

Des larmes brillent dans les yeux de ce dernier, il retourne la tête et sanglote.

Ritter quitte la cellule sans parler.

CCXXVII — Nouveaux dangers

COMME pétrifiée par l'angoisse, Liane s'arrête en voyant Alfred devant elle.

Celui-ci s'approche avec un rire satanique sur les lèvres.

— Ah! ah!... les montagnes seules ne se rencontrent pas, mais les cœurs sincères et fidèles se retrouvent, n'est-ce pas, mon trésor, mon ange?... ricane-t-il. Cela doit vous surprendre de me revoir encore vivant devant vous!

— Dieu, miséricorde! s'écrie Liane anxieusement. Dieu du ciel!... c'est ce bandit! Que voulez-vous, monstre, incendiaire?... Partez!... Sortez!...

— Folle, va! Croyez-vous que je vous aie cherchée et trouvée pour vous laisser. J'avais la certitude que vous vous étiez sauvée de l'incendie!

— Oui, je me suis sauvée de l'incendie, interromp Liane, et l'incendie, c'est vous, brute, qui l'aviez allumé!

— En effet, c'est moi qui l'ai fait, réplique Alfred avec cynisme; chaque homme défend sa peau comme il le peut. Mais nous en parlerons une autre fois. En attendant, nous ne pouvons pas rester ici!

— Vous pas; car ce sera votre perte!

— Et vous m'accompagnerez naturellement!

— Jamais! s'écrie Liane avec terreur, en reculant.

— Bah! je ne demande pas votre avis. Vous me suivrez bon gré, mal gré, car vous êtes dans mon pouvoir et personne n'est à la maison!

— Sortez, misérable, sortez! ou je crie au secours, pousse Liane.

— Oh! vos menaces ne me font pas peur, ricane Alfred. Criez autant que vous voulez, personne ne vous entendra!

Ce disant, il s'approche de Liane; mais la pauvre fille, le voyant arriver, s'élance vers la porte avant même que son agresseur ait songé à lui barrer le

chemin; elle saute dans la chambre voisine, en claquant la porte.

Alfred se cogne en jurant à cette porte fermée; mais tous ses jurons, tous ses efforts sont vains, car la porte ne cède pas.

Liane court à la fenêtre, l'ouvre, et crie au secours de toutes ses forces.

Alfred rage. Il voit qu'il va perdre la partie.

En grinçant des dents, il s'élance au dehors.

Là, il remarque Liane devant la fenêtre ouverte et criant toujours. Il s'élance.

— Attendez, je vous aurai bien, dinde! Je vais vous étrangler.

Mais Liane s'empresse de refermer la fenêtre. Cependant, le bandit ne se laisse pas effrayer.

Vite, il prend une grosse brique et la lance dans les carreaux qui se brisent en mille morceaux.

Liane fuit de nouveau dans la chambre avoisinante et Alfred veut entrer par la fenêtre.

Au même instant, il entend crier derrière lui.

Il se retourne et remarque la jeune fille qui venait de quitter la maison.

Elle accourt en criant et en gesticulant. Les cris de détresse de Liane ont éveillé son attention.

Le voyou ne craint pas cette jeune fille; aussi songe-t-il à arranger bien vite son affaire; mais heureusement pour elle, un jeune et fort paysan suit.

Alors, Alfred, de nature poltronne, n'y tient plus.

Il crie une menace à Liane et s'enfuit vers la forêt.

Maintenant Liane s'élance à la rencontre de la jeune fille et l'embrasse tendrement en la remerciant.

Quant au jeune paysan, qui s'est approché, il veut forcément s'emparer du soi-disant vagabond et le poursuivre; mais Liane le retient, car elle connaît le bandit, capable de tout.

Quelque temps après, les habitants de la maison reviennent avec les convives du cimetière. Liane raconte ce qui est arrivé.

Le jeune fermier prend son fusil et, suivi de quelques gaillards, il s'élance à la poursuite d'Alfred.

Entre temps, celui-ci a trouvé un bon gîte.

Il ne veut pas abandonner le projet de s'emparer de Liane; aussi il espère bien qu'elle retombera dans ses mains.

C'est pourquoi il ne s'est pas éloigné de la ferme.

Tout près d'un petit ruisseau, qui court dans la forêt, il s'est caché dans les broussailles.

Quoique ses ennemis approchent, il a la certitude qu'ils ne le trouveront pas là, car ils chercheront plus loin.

S'il devait être découvert, il ne pourra échapper, car le nombre de ses ennemis est bien trop grand.

Enfin, après quelque temps le silence se rétablit.

Les paysans ont cessé la chasse, croyant l'incendiaire déjà loin; ils retournent à la ferme.

Ils sont assis, d'après une vieille coutume, autour d'une table couverte de mets.

Ils oublient vite l'homme qui voulait du mal à Liane. Celle-ci, au contraire, pense continuellement à son ennemi mortel.

Elle se tient seule avec la bonne femme dans la chambre de derrière, tandis que les convives causent à haute voix dans la chambre de devant.

Liane craint toujours Alfred. Elle pense qu'il reviendra et qu'il se vengera, comme il l'a fait du paysan et de la paysanne.

Ce n'est que par miracle qu'elle s'est échappée cette fois-là. Voici comment:

Quand elle s'éveilla en sursaut, toute la chambre était remplie de fu-

mée et elle remarqua la clarté d'un brasier.

Les cris perçants de la paysanne lui firent comprendre qu'un incendie venait d'éclater.

Tout affolée elle s'élance vers la porte dans le corridor et au dehors.

Elle ne savait pas ce qui se passait, car elle était étourdie par l'angoisse et la peur. Où courait-elle?

Soudainement, elle crut reconnaître Alfred qui la poursuivait. Folle d'anxiété, elle continua sa course jusqu'au moment où elle tomba tout épuisée. Elle était au fond de la forêt.

Quand elle revint à elle, le jour commençait à poindre. Mais elle ne put retrouver le chemin vers le village. De plus, elle était hantée par la crainte de retomber dans les mains d'Alfred.

Pendant longtemps, elle erra dans la forêt, ne sachant que faire, jusqu'à ce qu'elle atteignit la ferme où elle pria et trouva assistance.

Et voilà que son ennemi l'avait encore découverte.

Elle tremble non seulement pour sa vie, mais aussi pour ses amis.

La vieille femme tâche de consoler Liane. Elle a la certitude que celui-ci est déjà loin.

Mais Liane n'en veut démordre, elle connaît l'esprit de vengeance du bandit, elle se tient sur ses gardes.

Ses craintes sont bien fondées.

Le soir, Alfred rampe vers la ferme.

Protégé par l'obscurité, il est certain d'atteindre son but.

Il rentre inaperçu dans le jardin et s'approche de la demeure.

La lumière fait remarquer tout l'intérieur et, comme la rumeur des voix surpasse le bruit de ses pas, il peut s'approcher facilement jusqu'aux fenêtres.

Il remarque les convives et sent l'odeur des rôtis, ce qui lui rappelle que son estomac n'a rien eu à manger, depuis le matin.

Avec des yeux convoiteux, il contemple la table couverte. L'eau lui monte à la bouche!

Ah! s'il pouvait atteindre la cuisine; qui sait, s'il ne trouverait rien à mettre sous la dent. La faim lui ronge de plus en plus les entrailles. Il doit, il veut manger.

Il sait bien que son entreprise est dangereuse, mais ventre affamé n'a point d'oreilles. Puis, il ne risque pas d'être reconnu. Personne ne le connaît ici, excepté Liane, le paysan et la jeune fille. Personne autre ne l'a vu.

Il veut risquer le paquet.

La porte étant ouverte, il rampe vers la cuisine. Mais il remarque qu'il y a deux filles. La plus jeune est celle de cet après-midi, l'autre probablement la cuisinière.

Il ne peut essayer d'entrer.

Il se tient dans l'encadrement d'une porte. Tout à coup un domestique se dirige vers la cuisine. Mais il ne remarque pas Alfred, qui se tient immobile.

Le domestique rentre dans la cuisine et se met à bavarder avec les deux filles. Alfred constate qu'il ne peut rien faire pour le moment. Cependant, il ne veut pas quitter la maison.

Il rampe dans la chambre mortuaire, qui est vide pour le moment.

Quoiqu'il ne trouve rien pour apaiser sa faim, il scrute partout. Bientôt, il se rend dans une autre chambre.

Lestement il se déshabille et change ses haillons pour un costume du paysan.

Ensuite, il noue un mouchoir autour du cou et met ses effets dans un paquet.

Il peut se montrer maintenant, car personne ne le connaîtra sous ce déguisement.

Il s'empare d'une vieille canne et y attache son petit paquet. Ainsi, il a toutes les apparences d'un voyageur ou d'un marchand de bestiaux.



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Prov.

Le Samedi

coupon d'abonnement

(CANADA SEULEMENT)

IMPORTANT — Indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Quand il se montre à la porte de la cuisine, les jeunes filles badinent avec le jeune domestique.

Soudainement les paroles leur meurent sur la bouche en voyant apparaître un individu, qui grommelle un « bonsoir tout le monde ». C'est apparemment un ouvrier endimanché.

Celui-ci demande s'il pourrait manger.

Les filles le regardent avec surprise et méfiance, mais la plus jeune ne reconnaît pas Alfred.

Le domestique s'approche du nouveau venu et, lui frappant sur l'épaule, il lui dit :

— Bien sûr, l'ami, on trouvera quelque chose pour vous ! N'est-ce pas, Marie ? ajoute-t-il, en s'adressant à la cuisinière.

— Nous verrons ! répond la dernière. Asseyez-vous là à table, je vais voir et le demander au fermier !

— Mais non, cela n'est pas nécessaire, rit le domestique. Feu notre patron ne refusait jamais le manger à un indigent qui avait faim, et notre jeune maître est également comme cela.

La servante sert au pauvre un plat de viande, des pommes de terre et des légumes et le domestique lui verse un bon verre de bière.

Entre-temps, il lui fait la causette et pose toutes sortes de questions.

Alfred se fait passer pour un meunier, sans travail, et qui cherche occupation.

Le domestique et la cuisinière ne se doutent de rien, mais la petite servante est devenue méfiante.

Elle remarque que le soi-disant meunier n'ôte pas sa casquette en mangeant. Aussi elle le regarde d'un œil scrutateur. Elle croit reconnaître les traits de cet homme.

Les vêtements lui paraissent connus. Sa méfiance augmente. Soudainement elle quite, sans être aperçue, la cuisine.

Elle arrive tout effarée près de la vieille femme, qui est seule avec Liane. — Eh bien, Hélène, qu'y a-t-il ? demande la vieille femme. Est-ce que les convives partent ?

— Non, non, ce n'est pas cela ! Je crois que cet homme terrible de cet après-midi est revenu.

Liane sursaute avec un cri de terreur, pendant que la vieille femme secoue incrédullement de la tête.

— Où serait-il alors ? demande-t-elle.

— Dans la cuisine. Il se fait passer pour un meunier. Mais je crois qu'il a mis des vêtements du fermier. Je connais très bien la jaquette et je suis certain qu'elle appartient au jeune, monsieur, ici.

La vieille femme se lève.

Elle jette un regard interrogateur sur Liane, qui est devenue livide et regarde tout haletante la jeune servante.

Hélène raconte brièvement comment l'étranger se montra soudainement à la cuisine et comment la cuisinière lui a donné à manger.

— Grand Dieu ! soupire Liane, si vraiment c'était lui ?

— C'est ce que nous saurons bien vite ! dit calmement la vieille femme. Hélène, priez mon fils de venir un moment ici, mais n'attirez pas trop l'attention des convives, n'est-ce pas ?

La jeune fille part et revient, quelques instants après, accompagnée par le jeune fermier.

— Ecoutez, Charles ! commence la vieille femme, il y a dans la cuisine un étranger, qui déclare être un meunier sans travail ; or, Hélène prétend que cet homme n'est autre que l'individu qui en voulait à madame et qui l'a menacée, cet après-midi.

— Comment ? Quoi ? Est-ce vrai, Hélène ?

— Oui, monsieur, je crois bien que c'est lui. Il a mis des vêtements qui vous appartiennent. Même il mange et reste à table sans se découvrir. Je crois que tout cela est assez louche !

— Comment, il porte mes vêtements ! Diable ! Diable ! s'écrie le jeune homme avec indignation. Cela serait fort, par exemple. Nous allons éclaircir cette affaire !

— Attendez, attendez ! supplie Liane. Vous savez que c'est un individu très dangereux. Prenez vos précautions et ne vous mettez pas en danger. Soyez prudent, pour l'amour de Dieu !

— Oh ! ne vous inquiétez pas, madame. Je prendrai mes précautions !

En disant cela, il se dirige vers la cuisine, suivi par Hélène.

A son entrée, l'étranger sursaute et présente ses excuses.

— Restez assis, dit le fermier, mais ôtez votre casquette quand vous mangez.

Alfred fait semblant de ne pas entendre et dépose couteau et fourchette.

Tout à coup le fermier enlève la casquette de l'étranger.

— Grand Dieu... Oui, c'est lui ! crie Hélène.

— Vraiment ! Est-ce que vous ne vous trompez pas ? demande le fermier.

— Non, non ! je ne me trompe certainement pas. C'est bien l'homme terrible !

Le domestique et la servante regardent étonnés et ne savent quoi penser.

Alfred comprend immédiatement qu'un danger le menace et qu'il est reconnu. En lançant un juron, il bondit vers la porte... Mais le fermier a remarqué le mouvement.

— Halte ! mon camarade ! s'écrie-t-il en lui barrant le chemin. Halte, cela ne va pas ainsi. D'abord, expliquez-vous ! Qui êtes-vous ? Et je vois que vous portez mes vêtements ! Pourquoi cela ? Où les avez-vous pris ?

— Par le diable ! hors du chemin ! hurle Alfred en brandissant son revolver.

— Misérable bandit ! riposte le fermier, et en même temps il empoigne le voyou et crie : « Jean ! Marie ! appelez les convives, vite ! »

La cuisinière ouvre la porte et le domestique vole au secours de son maître.

Alfred se sent perdu, s'il n'use pas les grands moyens.

Par un mouvement brusque il s'échappe. Un coup de feu retentit ; heureusement sans toucher quelqu'un la balle se perd.

Un vacarme indescriptible se produit, suivi d'un moment de stupeur, dont Alfred profite pour s'élancer au dehors.

— Suivons-le ! crie le fermier, en prenant son fusil qui pend au mur.

— Oui, suivons-le, répètent les convives, et tuons ce chien maudit !

Tous se précipitent à la poursuite du bandit... Mais comme il fait noir, celui-ci a bientôt atteint la forêt.

On cherche partout dans les environs, sans trouver une trace du fuyard.

Tout à coup, ils entendent des galops de chevaux qui approchent, et quelques instants après deux cavaliers sortent de la forêt et s'arrêtent près de la ferme.

Les paysans les entourent et, à la clarté des lanternes, ils regardent les deux voyageurs tardifs.

Ces deux voyageurs sont Kurt et Muller.

Ils avaient poursuivi Alfred et, après avoir erré longtemps, ils sont arrivés dans le voisinage de la ferme.

La rumeur et le tumulte avaient attiré leur attention.

— Qu'est-il arrivé ici ? demande Muller à un paysan.

— Nous sommes à la chasse d'un gaillard qui est un incendiaire et un assassin. Il s'est faufilé dans la maison, a volé un paquet de vêtements du fermier et enfin tiré un coup de revolver sur le dernier.

— Cela paraît réellement un homme dangereux, répond Muller. L'avez-vous rattrapé ?

— Malheureusement non ! Il a disparu comme le diable !

— Est-ce que les messieurs veulent descendre chez moi ? demande le fermier au gentilhomme. Seulement, je n'ai qu'une chambre de disponible !

— Merci, monsieur ! répond Kurt. Car nous allons jusqu'au village. Mais je voudrais avoir un petit renseignement concernant l'homme que vous poursuivez. Nous aussi, nous cherchons un individu qui a causé beaucoup de malheur dans ces parages. Il a mis le feu à deux fermes de l'autre côté de la forêt. Il était tenu prisonnier et n'avait d'autre moyen de salut.

Ces mots impressionnent fortement les paysans ; ils se regardent et chuchotent quelques mots à voix basse.

Le fermier cependant demande à Kurt :

— Est-ce que cet individu n'avait pas enlevé une jeune femme qu'il tenait avec lui ?

— Oui ! vraiment ! s'écrie Kurt, suffoquant presque d'émotion. Connaissez-vous le misérable ? Savez-vous quelque chose de cette jeune femme ?

— En effet, monsieur, ce gaillard était le même que nous cherchions. Douter n'est pas possible ! Quant à la jeune femme...

— Parlez, mon Dieu ! parlez donc, supplie Kurt. Je sais que vous savez quelque chose !

— Eh bien, monsieur ! Cette jeune femme est ici, ici dans ma maison, déclare le fermier.

Kurt pousse un cri qui fait reculer les assistants.

D'un bond il fait pied à terre et prend la main du fermier.

— C'est ma femme, mon ami, oui, ma femme, comprenez-vous, mon ami, ma femme adorée que je cherche depuis des semaines. Oh ! répétez-moi qu'elle vit ! Elle a donc échappé à l'incendie Oh, je crains toujours encore une méprise !

— Je ne le sais pas, monsieur ! Mais tout ce que je dis est vrai ; et la femme s'appelle la baronne von der Marwitz !

— Dieu soit loué ! C'est elle, s'écrie Kurt. Liane !... oh ! enfin je vous retrouve !

Il se précipite vers la maison, sans s'occuper de Muller ou des autres hommes.

CCXXVIII — Echoué

ITTER est retourné à Milan, en revenant du couvent.

Il a donné avis de l'attentat fait sur sa vie et il a accusé Olga et le marquis d'avoir payé le bandit.

Mais comme le bandit prisonnier ne veut rien trahir en ce qui le concerne, on n'a pas de preuves contre ces deux personnages.

ÉVOCATIONS

[Suite de la page 8]

et se montra affectueux, comme jadis, avant le tragique accident. Il paraissait avoir repris possession de lui-même.

Nous étions à côté l'un de l'autre, debout dans l'embrasement d'une porte et nous écoutions les artistes qui se faisaient entendre. Soudain, nous fûmes pénétrés d'une émotion intense... La mélodie de jadis, celle que chantait Lucienne le dernier soir, égrenait ses premières mesures...

La voix de la chanteuse s'éleva, pure et grave, terriblement semblable à la voix de jadis, à la voix de Lucienne...

Marcel me prit la main, comme s'il avait voulu chercher près de moi un appui, et tous deux serrés l'un contre l'autre, nous écoutâmes les vers de Verlaine :

*Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches.
Et puis, voici mon cœur qui ne bat que pour vous...*

Nos cœurs battaient avec tant de force que nous pouvions à peine respirer. Quand la chanteuse eût fini, Marcel me dit d'une voix angoissée :

— Je t'en supplie ! Je t'en supplie ! Il faut que tu lui demandes de venir ce soir chez moi... Explique-lui ce que tu voudras... Mais je veux qu'elle vienne chanter pour nous deux, qu'elle vienne chanter *L'Offrande*...

Craignant pour mon ami et pour moi-même qu'une telle émotion nous fût par trop pénible, j'essayai de le détourner de ce projet. Mais plus je m'efforçais de lui démontrer le danger d'une telle expérience et plus il s'obstinait follement, éperdument.

Me rendant compte qu'il fallait satisfaire son maladif désir, j'allai trouver la chanteuse et, sous un prétexte quelconque, je parvins à la décider à nous accompagner.

Une heure plus tard, nous étions tous les trois dans le studio de mon ami, le même où jadis nous avions passé tant d'heures d'une douce et profonde intimité.

La jeune femme chanta... Dans l'état de surexcitation nerveuse dans lequel nous nous trouvions, la similitude des deux voix, — celle de la disparue et celle de l'évocatrice — devenait véritablement hallucinante...

J'étais au piano comme jadis et les notes que je jouais s'égrénaient dans cette émouvante ambiance avec la tristesse des choses abolies...

La voix grave de la chanteuse m'entraînait dans le cœur et il me semblait que j'allais tout à coup voir Lucienne apparaître devant moi avec son charmant sourire, ses yeux pleins de tendresse...

La chanteuse s'était tue...

— Encore ! Encore, supplia Marcel d'une voix changée que je ne lui connaissais pas... Je vous en prie, chantez la même mélodie... Encore une fois !

Troublée elle-même, la chanteuse s'exécuta...

Soudain, je levai la tête et je fus effrayé en voyant le regard halluciné de mon ami fixé sur une petite glace ancienne située au-dessus du piano...

Dans ce miroir, où les images se reflétaient en des proportions minuscules, je vis se dessiner nettement l'image harmonieuse et vague de Lucienne...

Hantés comme nous l'étions tous deux par le souvenir de la disparue, peut-être l'hallucination eût-elle été explicable... Mais ce qui fut incompréhensible, c'est que la chanteuse, ayant suivi la direction de nos regards, poussa un cri, disant :

— Oh ! cette femme dans la glace ! Là ! Là ! Vous voyez ! Oh ! comme elle nous regarde...

Mais nous n'écoutions même pas ce que disait la chanteuse, qui se sauvait, épouvantée, et tous deux unis dans le douloureux souvenir, nous contemplions avec ferveur l'adorable et émouvante apparition...

CLAUDE VALMONT.

Ritter s'en aperçoit, à son grand désappointement. En vain, il essaie de convaincre la justice pour agir enfin avec énergie et pour avoir du secours de la police.

On a mis à sa disposition six agents de police, mais à quoi peuvent lui servir ces hommes ? Il leur est défendu de s'introduire dans le palais du marquis.

Les aveux du baron von Fohren ne lui servent à rien non plus, aussi longtemps qu'il ne tient pas Olga.

Il doit prendre une décision ferme et prier son chef de faire les préparatifs nécessaires pour obtenir l'extradition d'Olga.

Naturellement, il se trouve encore plus en danger par ce fait, car Olga et son ami prendraient d'abord leur vengeance et tâcheraient de la faire disparaître.

Mais Ritter n'a pas peur de si peu. Il est fermement décidé de donner sa vie, plutôt que de laisser échapper Olga et la laisser jouir de son triomphe.

Quelques jours passent sans qu'une chose arrive.

On continue à surveiller le palais du marquis. Ritter peut être sûr qu'Olga s'y trouve encore.

Dans le courant d'une après-midi, il s'apprête justement à quitter l'hôtel, lorsque le garçon lui annonce la visite d'un monsieur qui n'a pas voulu se faire connaître.

Ritter le fait entrer et il se trouve tout à coup devant le marquis.

Ritter était plus ou moins préparé à cette visite, car il attendait le marquis depuis longtemps et il s'était même étonné de son long silence.

Il jette un regard scrutateur sur le marquis dont le visage sombre et les yeux menaçants l'incitent à la prudence.

— Ah ! monsieur le marquis ! dit-il avec un rire ironique. A quoi puis-je attribuer l'honneur de votre visite ?

D'un signe, le marquis congédie le garçon, s'approche vivement du détective et le toise de son regard étincelant.

— Monsieur, dit l'Italien menaçant, je viens vous demander de mettre fin à vos plaisanteries insensées contre moi et également à vos poursuites continuelles envers une dame que j'ai prise sous ma protection.

— Je le regrette fort, monsieur le marquis, répond Ritter, mais je fais simplement mon devoir comme agent de police.

— Que diable, monsieur ! grince celui-ci devenu furieux. Vous êtes fou ! Jamais vous n'aurez cette dame en votre pouvoir.

— Je pense bien le contraire.

— Non ! s'écrie le marquis furieux et rouge de colère. Même si vous remuez ciel et terre !

— Je n'en aurai pas besoin, sourit le détective, conservant toujours son calme. Je me suis adressé au tribunal de mon pays ; on fera le nécessaire. Je n'ai qu'à attendre, et vous-même, monsieur le marquis, vous me livrez cette honorable dame.

— Moi ? Ah, oui ! vous voulez vous moquer de moi ?

— Non, je veux simplement vous dire que tout ce que vous faites restera inutile.

— Ah ! vous avez porté plainte ? Comment avez-vous osé cela ? hurle le marquis, en prenant une attitude si menaçante que le détective s'empare instinctivement de son revolver. Comment osez-vous m'accuser de faire cause commune avec les bandits ?

Ritter le regarde avec des yeux étincelants, qui pénètrent jusque dans l'âme du marquis.

— Voudriez-vous encore nier devant moi que c'est ainsi ? demande-t-il ironiquement.

— Je n'ai payé personne pour vous assassiner en silence, grince le mar-

quis. Pour cela votre personne m'est trop indifférente et trop peu dangereuse.

— Tiens, tiens ? Trop peu dangereuse ? rit le détective. Et pourtant vous avez chargé deux fois les bandits pour me tuer et vous vous trouvez là devant moi avec l'intention de m'assassiner sur-le-champ, si je ne fais pas ce que vous désirez ! N'est-ce pas vrai ? N'est-ce pas comme je dis ?

Le marquis tremble de rage. Il voit que c'est impossible de jouer la comédie devant un tel homme, qui le connaît à fond.

Il laisse donc tomber ce masque qu'il considère comme inutile.

— En effet !... C'est ainsi ! répète-t-il avec énergie. Je désire que vous partiez aussitôt et que vous déclariez que vous vous êtes trompé en la personne de la dame poursuivie. Vous devez faire cette déclaration immédiatement par écrit. Avez-vous compris ?... voilà mon désir !

— Très bien ! reprend Ritter dédaigneusement. Vous voulez me corrompre à faire un acte injuste et misérable.

— Est-ce que vous allez le faire, oui ou non ? dit lugubrement le marquis.

— Non ! Je ne me laisse pas influencer par des menaces ni par d'autres moyens.

— Si vous ne voulez pas me donner la déclaration que j'exige et si vous n'avez quitté la ville avant ce soir, je vous tuerai, n'importe où et quand je vous verrai ! s'écrie le marquis. Et je vous trouverai, comptez-y !

Ritter sourit, insoucieux.

— Un ennemi ouvert vaut mieux qu'un ennemi caché, répond-il calmement. Je suis donc très satisfait de connaître vos intentions envers moi.

— Vous verrez que je ne me borne-rais pas à des menaces.

— Je n'en doute pas ! Cependant vous devez tenir compte du fait que je ne suis pas l'homme qui craint votre haine et votre colère. Si vous voulez avoir le plaisir de tirer sur moi, eh bien, vous pouvez être sûr que j'en ferai tout autant.

Le marquis ne sait que répondre à cela.

Il voit bien qu'il atteindra tout le contraire de son but, en tâchant de faire peur au détective par ses menaces.

La colère à cette pensée, et la conviction qu'il ne gagnera rien par la voie judiciaire, le rendent enragé.

— Pour la toute dernière fois, voulez-vous partir, monsieur, oui ou non ?... demande-t-il d'une voix rauque.

— Dieu m'en garde !

— Alors... allez au diable ! crie le marquis.

Ritter, cependant, qui a remarqué les moindres mouvements de son adversaire, est plus leste que lui.

Quand le marquis tire un revolver de sa poche, une arme semblable brille déjà dans la main de Ritter, et d'une voix ferme qui ne fait douter de la décision énergique du détective, celui-ci lui crie :

— Pas un mouvement... ou je fais feu !

NOTRE MINISTRE DE L'AIR

[Suite de la page 6]

De goûts simples, le ministre de l'Aéronautique appartient à cette rare catégorie de mortels que les revenants-bons de la vanité n'empêchent pas de dormir. Chez lui, pas une once de prétention. Le harnais du cérémonial lui pèse. Sans détours, bien qu'il n'ignore rien de l'esprit public, l'honorable M. Power n'a que faire des coulisiers et des maniganceurs. La façon désinvolte dont il accueille leurs suggestions déconcerte les plus hardis et les plus entreprenants. Politique plutôt que politicien, il possède mieux que tout autre le courage des négations.

Cet esprit souple, pénétrant, a une manière bien à lui de voir les choses et de les préjuger. Ardent à la tâche et doué d'une énergie intarissable, son cerveau puissant, lucide et ordonné possède sans fatigue l'énorme administration. Cloué à la besogne par un afflux d'affaires, dix-huit heures d'un âpre labeur constituent sa journée de travail.

Sur le parquet de la Chambre, sa voix fait autorité. Il ne cherche pas les effets oratoires. Sa phrase nette, tranchée, martiale n'a peut-être pas la grâce d'une femme jeune et belle mais elle a par contre le don de convaincre. Ses arguments sont frais, vigoureux et sains comme la jeunesse. Personne mieux que lui ne connaît les indigences de ces harangues, qui s'allongent comme du caoutchouc, et que l'on sert trop fréquemment au Parlement. Il lui est arrivé maintes fois de crever ces bulles d'air et de jeter sur le débat la solution maîtresse.

"Chubby" Power a l'humour facile et aisé. Sa saillie, toutefois, n'a rien d'acéré ou de perfide. Lorsque force lui est de pousser une botte à un adversaire, il y met une telle grâce et tant de bonhomie que le vaincu doublement désarmé et tout heureux de ne pas avoir été traversé de part en part, ne lui porte pas rigueur de l'avoir touché.

Si le Corps d'Aviation Royal Canadien fait aujourd'hui l'orgueil de tous ceux qui ont le culte de la Patrie, il faut en savoir gré à ce bâtisseur émérite qui n'a cessé de l'améliorer, de l'élargir, et d'y faire d'opportunes retouches. Il a forgé ainsi une arme d'une incomparable efficacité. Mais pour en arriver là, le Ministre a dû, on le soupçonne bien, brider les intrigues et imposer silence aux cabales. Il lui a fallu faire table rase de monceaux de règlements désuets et vexatoires et mettre au rancart des brassées de poncifs démodés qu'observaient religieusement d'entêtés formalistes en tunique bleue.

Tout d'abord les "galonnards" ont froncé les sourcils. Chatouilleux, ils voyaient d'une humeur inégale cet iconoclaste déchirer sans vergogne leurs images. Ils exécutaient les ordres de cet ancien officier d'infanterie avec une soumission nuancée de protection. Ils y mettaient de la réticence. Mais l'ascendant du chef, sa prestidigitieuse compréhension, sa façon expéditive et habile de trancher les difficultés, son esprit de suite autant que la sûreté de son jugement et ses dons du cœur eurent raison des plus farouches. Le bruissement désapprobateur des critiques s'éteignit et bientôt le sillage du Ministre fut suivi du plus flatteur murmure. Mais tout cela appartient à l'histoire.

L'honorable Charles Gavan Power qui jamais ne se soucia d'une gloire agréable et facile n'aura pas à attendre sa renommée. Déjà la Nation l'a classé parmi les ardents, les rutilants de ce siècle. Cet animateur, à la volonté inspirée, a réalisé une œuvre centrale. Grâce au bon sens pratique installé à demeure chez lui, le Ministre de l'Air a pu doter le Commonwealth de cette chose imposante qu'est le Plan d'Entraînement Aérien, d'où ont surgi comme par miracles des nuées d'aviateurs, et qui a fait l'étonnement d'un monde depuis longtemps habitué aux plus extraordinaires choses.

P. E. P.

Le marquis retire la main en grinçant des dents et laisse le revolver dans sa poche.

Ritter va vers la sonnette et pousse sur le bouton, tout en tenant l'autre en vue.

Le garçon apparaît tout de suite ; il a l'air d'avoir écouté à la porte.

— Notre entretien est terminé, monsieur le marquis ! dit Ritter calmement. J'espère que vous réfléchirez encore une fois, avant d'exécuter les plans que vous avez en vue.

Le marquis se précipite à l'extérieur, en proférant des injures et des menaces.

Ritter remet doucement son revolver en poche et regarde à travers la fenêtre jusqu'au moment où le marquis ait disparu derrière le coin de la rue. Alors, il quitte l'hôtel à son tour.

Il sait que le danger est devenu pour lui beaucoup plus grand, à ce moment. Il doit être doublement prudent.

Il doit se défendre contre l'un ou l'autre lâche agression.

Oui, s'il avait son brave Muller, alors il pourrait être sûr.

Mais Muller ne peut pas être aussi vite ici, même s'il devait l'appeler sur-le-champ.

Il doit avoir à cette heure une personne honnête pour l'accompagner.

Pour cela, il dirige ses pas vers le commissariat de police et raconte à l'inspecteur, qui le connaît déjà, l'entretien qu'il a eu avec le marquis.

L'inspecteur fait un visage sérieux ; il ne sait que répondre à cela, car il ne songe pas à prendre partie pour Ritter contre le marquis.

Il répète le conseil qu'il avait déjà donné souvent mais le détective ne veut rien entendre.

— Non, je ne partirai pas, je reste ici à mon poste, déclare-t-il.

— Alors je ne pourrai plus rien faire pour vous, dit l'inspecteur, visiblement blessé. Nous ne pouvons pas prendre de responsabilité sur nous, s'il vous arrive quelque chose.

— Oh ! je saurai bien me défendre, reprend Ritter avec la plus grande confiance. Et si monsieur le marquis avait la fatale idée de diriger son revolver sur moi, je n'attendrai pas qu'il fasse feu. Si je devais le tuer, je ne pourrais pas en répondre.

L'inspecteur lève les épaules d'un mouvement significatif et tâche de se défaire aussi vite et aussi bien que possible de Ritter.

Celui-ci s'en va, sans avoir atteint son but et retourne vers l'hôtel.

Il y est à peine installé quand un des agents secrets, qu'il avait mandés à surveiller la demeure du marquis, vient auprès de lui.

— Eh bien ? demande Ritter avec curiosité. Est-il arrivé quelque chose ?

— Pas encore, monsieur, mais probablement il se prépare quelque chose d'extraordinaire.

— Ainsi ! Quoi donc ?

— Le marquis veut aller en voyage.

— Ah ! Comment savez-vous cela ? Est-ce bien vrai ? demande Ritter, tout étonné et douteux.

— Je le sais par un des domestiques du château du marquis.

— Et, mon cher, comment avez-vous donc rencontré ce domestique ? demande Ritter très étonné par ces déclarations. Il me semble pourtant que le personnel du marquis est très lié à son maître et je ne puis presque pas croire qu'il y ait un traître parmi eux.

Le policier secret rit malicieusement.

— Et pourtant c'est ainsi, monsieur ! Le domestique en question appartient à ma famille, c'est le frère de ma femme !

— Hum ! Alors je comprends mieux l'affaire. Qu'est-ce qu'il vous a donc dit ?

[Lire la suite au prochain numéro]

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

SALADE DE POISSON

1½ tasse de poisson cuit 3 pommes de terre moyennes
1 tasse de petits pois
½ tasse de radis émincés 2 échalotes hachées finement

Couper en dés une desserte de poisson. Faire cuire les pommes de terre et les couper également en dés. Mettre dans un bol, ajouter les petits pois frais ou en conserve mais bien égouttés, tailler les radis en tranches minces et hacher finement les échalotes. Mélanger le tout avec 4 c. à tb. d'huile à salade, 2 c. à tb. de vinaigre, 1 c. à thé de sel et ¼ de c. à thé de poivre. Laisser macérer ½ heure et servir bien froid sur des feuilles de laitue croquantes. Si l'on prend l'habitude d'utiliser les desserts de cette façon, on y reviendra souvent. Sans compter que le poisson servi froid a plus de valeur que s'il est réchauffé et, en été, les salades sont des mets excellents.

POUDING AU PAIN A LA RHUBARBE

2 tasses de mie de pain
¼ de tasse de sucre 2 œufs 2 tasses de lait

Mettre la mie de pain dans un bol, ajouter le sucre puis le lait bouillant. Battre légèrement les 2 œufs et incorporer au pain. Verser le mélange dans un plat beurré et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. 45 minutes ou jusqu'à ce que le pouding soit ferme. Cuire au bain-marie au four, signifie que le plat à pouding doit être mis dans une lèchefrite à moitié faite comme suit : Faire un sirop avec 1 tasse de sucre, 1½ tasse d'eau. Laisser bouillir 5 minutes et jeter dans ce sirop 2 tasses de rhubarbe coupée en petits morceaux. Sitôt que la rhubarbe est cuite, ce qui prendra ordinairement 8 à 10 minutes, ajouter 1 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch) délayée avec 1 c. à tb. d'eau. Laisser cuire encore 5 minutes ou jusqu'à épaississement. Servir avec le pouding.

PAIN DE VIANDE AU MACARONI

1 livre de porc 1 livre de veau 1 tasse de macaroni
1 œuf 1 tasse de lait 1 oignon finement haché
2 c. à tb. de graisse
1 c. à thé d'épices à farce 1 c. à thé de sel
½ c. à thé de poivre

Faire hacher chez le boucher le veau et le porc. Cuire le macaroni dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre, ½ heure. Egoutter. Ajouter 1 tasse de lait chaud et un œuf, légèrement battu. Faire blondir l'oignon haché finement dans 2 c. à tb. de graisse. Bien mélanger aux autres ingrédients. Assaisonner et mettre dans un plat bien beurré et couvert de chapelure fine. Faire cuire au four 1½ heure à 350° F. Servir chaud avec une sauce aux tomates. Ce pain de viande se sert aussi très bien froid et est excellent.

BISCUITS AU SON A LA MELASSE

½ tasse de graisse ½ tasse de cassonade
½ tasse de mélasse 1 œuf 1 tasse de son (all bran)
2 tasses de farine ½ tasse de lait sur 1 c. à thé de soda à pâte
1 c. à thé de gingembre ½ c. à thé de sel ½ c. à thé de clous

Défaire la graisse en crème avec la cassonade, ajouter l'œuf et battre jusqu'à ce que le mélange soit léger. Ajouter la mélasse et le lait sur. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, le sel et les épices. Jeter par cuillerées à thé sur une tôle beurrée et cuire au four de 350° F. 12 à 15 minutes. Si l'on n'a pas de lait sur, on n'a qu'à faire chauffer du lait doux avec 1 c. à thé de vinaigre.

"LE MENU DU JOUR", par Mme Rose Lacroix

Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances réitérées de publier un livre de recettes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de publier un recueil des recettes. Ce recueil, intitulé "Le Menu du jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maîtresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre est en vente à l'Ecole Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de \$1.00 plus la taxe de 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.

LA ROUTE OÙ L'ON EXPIE

[Suite de la page 15]

femme. Elle plaidait avec des pauvres mots qui venaient de son cœur et que Jacques écoutait à peine. Enfin, elle cria, véhémentement :

— Vous ne pouvez pas lui faire du mal parce que je l'aime. Oh ! je sais que cela est en votre pouvoir ; mais ce serait une lâcheté indigne d'un officier français !

Le mot frappa le major. Il se redressa, eut un geste pour imposer silence à l'amoureuse éplorée.

— Vous avez raison. Ce serait lâche et je n'ai donné, ce me semble, à personne le droit de me juger capable d'une telle petitesse. Vous aimez ce soldat. A votre aise, ma chère. J'ai assez d'élégance pour oublier le passé et vous offrir, sincèrement, mes vœux de bonheur. Quant à vous, légionnaire, ne craignez rien d'un rival malheureux mais qui, sans doute, mérite sa disgrâce. Adieu, vous la méritez mieux que moi.

Le pas martelant le trottoir s'éloignait déjà. Tout à leur étonnement, ni Estéban ni son amie n'avaient pu proférer un mot. Le major avait disparu, noyé dans l'ombre que l'électricité trouait de place en place ; eux, demeuraient saisis par cette magnanimité à laquelle ils ne s'attendaient point.

Une toute petite boutique, au centre du quartier européen, venait de s'ouvrir. On lisait sur la devanture ces simples mots : « Modes de Paris ». Quelques chapeaux coquets garnissaient la vitrine. Dès le premier jour les acheteuses avaient été nombreuses et le succès avait souri à la blonde marchande.

Son histoire romanesque que l'on chuchotait d'oreille à oreille, était pour quelque chose dans ce succès. Parfois, les clientes curieuses, jetaient un coup d'œil indiscret vers l'arrière-boutique où certain légionnaire passait tous ses instants de liberté.

Les chefs fermaient les yeux car Estéban était un excellent soldat auquel l'amour ne faisait pas oublier son devoir. Même on aurait pu croire qu'il cherchait, en l'accomplissant, à se régénérer comme son amie s'était régénérée par l'humble labeur auquel elle devait son pain.

Des légendes couraient sur ce couple de roman. Elles furent plus nombreuses encore lorsque, par une indiscrétion d'un de ses chefs, certains apprirent que le soldat Estéban venait d'hériter d'une très grosse fortune.

C'était d'ailleurs l'exacte vérité. Un jour, le colonel commandant le territoire d'Aïn-Seïra, reçut une demande de renseignements concernant le légionnaire Estéban Lory. Il apprit ensuite d'un notaire parisien la véritable personnalité du soldat, en même temps qu'on le chargeait d'annoncer à Georges Estève que son oncle, en mourant, l'avait institué son légataire universel. Une lettre confirmait les dernières volontés du vieillard, lettre pleine de sensibilité où le marquis exprimait en outre des regrets d'avoir été dur et implacable, non seulement en refusant la moindre aide à son neveu, mais en ayant, par ruse, dénoué cette liaison qu'il jugeait alors sévèrement mais où Georges avait mis tout son cœur. « Vois-tu, mon neveu, écrivait-il en terminant sa longue missive, j'ai beaucoup réfléchi dans ma solitude et je me suis rendu compte combien il est dangereux de juger avec parti pris et selon des idées toutes faites. Ton courage, ton sincère désir d'expier une faute dont j'étais responsable, m'ont dessillé les yeux. Si le destin ne

veut pas que tu sois auprès de ton vieil oncle afin de lui dire un dernier adieu, ce sera tant pis pour moi. Toute ma fortune va t'appartenir. Je suis sûr que tu n'en feras pas un mauvais usage. A ta libération sois heureux. Tu as assez souffert. Ton oncle te bénit et te demande de penser à lui désormais sans amertume. »

Quand il eut achevé sa lecture, Estéban releva la tête. Des larmes de joie rendaient ses yeux plus brillants. Cette fortune, ce n'était pas pour lui qu'il en ressentait le prix mais pour la bien-aimée. Soudain il se souvint de la prédiction de la femme indigène alors qu'il s'abandonnait au désespoir. La Baraka, avait dit l'Arabe, le signe du bonheur et il avait haussé les épaules. Que d'étapes parcourues depuis ce jour et surtout quelles transformations s'étaient opérées chez celle qui maintenant était la dévouée compagne pour la bonne et la mauvaise fortune.

Cependant, Georges garda pour lui la prédiction de la diseuse de bonne aventure. Une sorte de superstition lui imposait le silence. En somme, deux ans le séparaient encore de sa libération, deux ans durant lesquels les dangers et les peines ne lui manqueraient pas dans sa rude carrière où sans cesse, la mort guette insidieusement.

Sur le pont du Général-Chanzy, les passagers se pressaient avec cette hâte un peu fébrile qui est celle des arrivées. Parmi eux, se tenant un peu à l'écart, était un couple qui, malgré son évident désir de passer inaperçu, attirait l'attention, la femme par sa délicate beauté blonde, l'homme par son aspect viril, son visage aux traits réguliers, au teint bronzé par les ardeurs du soleil africain. Sur sa poitrine, la médaille militaire était une attestation de courage et d'honneur. Le couple s'était inscrit sur le registre du bord sous le nom de M. et Mme Georges Estève. En effet, deux jours avant le départ du paquebot qui fait le service d'Oran à Marseille, Elyane était devenue la légitime compagne de celui qu'elle aimait si profondément.

Georges ne s'était pas séparé sans tristesse de l'ami fidèle qui, libéré à son tour, préférerait aux offres fraternelles de son camarade, demeurer au Maroc où il comptait acquérir une petite exploitation agricole.

— Vois-tu, disait-il à Georges qui insistait amicalement auprès de lui, en France, le jeu me tenterait de nouveau. Je retomberais sans doute dans mes folies passées. Tout est mieux ainsi. Et puis, si je fais des bêtises, je serai tout porté pour rempiler à la Légion.

Tout s'effaçait, les bons comme les mauvais souvenirs. Georges se pencha vers sa compagne.

— Tu m'aimes ? questionna-t-il tendrement.

— Il me semble que je t'aime plus qu'aucune créature humaine n'a aimé jusqu'à ce jour. Je suis si heureuse que j'ai peur de ce trop grand bonheur.

Elle le regardait de ses grands yeux qui s'emplissaient de délicieuses larmes.

Moitié grave, moitié plaisantant, il murmura, tout en effleurant de ses lèvres la joue satinée :

— La baraka !

Et, sans souci des curiosités que leur couple radieux faisait naître, ils s'étreignirent passionnément tandis que le navire évoluait afin de venir jeter l'ancre devant le quai où, dans quelques instants, ils reprendraient contact avec la terre de France.

LEO GESTELYS

AH, MÉMOIRE !...

Si on vous demandait ...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS

Qu'est-ce qu'un disciple d'Esculape ?
 Que veulent dire les mots « Canada » et « Québec » ?
 Comment soigne le chiropraticien ?
 Le nom de la science qui traite des fossiles ?
 Comment s'appelle le point noir au milieu de l'œil ?
 La science de la culture et de l'entretien des bois ?
 Comment se nomme un groupe d'abeilles qui se séparent d'une colonie ?
 Comment se nomme un temple chinois, musulman, juif ?
 Quand et par qui fut érigée la croix du Mont-Royal ?
 Qui défendit la langue française au Parlement en 1843 ?
 Qui fut « le chevalier sans peur et sans reproche » ?
 Quel roi de France voulait qu'on mit une poule au pot le dimanche ?
 Où mourut Champlain ?
 Nommez le vent brûlant du Sahara.
 Quelle fut la fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Québec ?
 Quel animal à quatre pattes peut voler comme un oiseau ?
 Qu'abritaient les pyramides d'Égypte ?
 A quoi servait jadis le feu grégeois, brûlant même dans l'eau ?
 Qui importa le tabac en France ?
 Qu'a dit lord Durham, parlant des Canadiens français ?
 Combien d'étoiles dans le drapeau des États-Unis ?
 Qui fut appelé « le Roi Soleil » ?
 Le nom d'un homme qui empaillait les animaux ?
 Qui inventa les allumettes phosphoriques ?
 Comment surnomme-t-on Rome, Paris, Toronto ?
 Quel auteur prédit l'invention des sous-marins, des avions ?
 Quelle reine se fit mourir de la piqûre d'un aspic ?
 Le nom de la maison du président des États-Unis, à Washington ?
 De quelle plante est tiré l'opium ?
 Qui conçut l'idée d'employer la vapeur comme force motrice ?
 Donnez une allégorie de la mort.
 Qu'est-ce qu'un diapason ?
 Qui fut surnommé « le Bourreau des Académiens » ?
 Nommez les deux premiers papes.
 Quel prêtre fut sous-ministre de l'agriculture, à Québec ?
 D'où la guillotine tire-t-elle son nom ?
 Qui fut le chef des zouaves pontificaux sous Pie IX ?
 Le nom du fleuve sacré des Hindous ?
 La différence entre un bouquineur et un bouquiniste ?

RÉPONSES

— Un médecin.
 — Canada : amas de cabanes ; Québec : rétrécissement des eaux.
 — Par l'action de ses doigts sur la colonne vertébrale du patient.
 — La paléontologie.
 — La pupille.
 — La sylviculture.
 — Un essaim.
 — Pagode, mosquée, synagogue.
 — En 1924, par la société St-Jean-Baptiste.
 — Sir Louis-Hippolyte La-fontaine.
 — Bayard, mort en 1524.
 — Henri IV, surnommé « le bon roi ».
 — A Québec, le jour de Noël 1635.
 — Le simoun.
 — La duchesse d'Aiguillon.
 — La chauve-souris.
 — Les tombeaux des rois.
 — A incendier les navires.
 — Jean Nicot, mort en 1600.
 — « Ils sont un peuple sans histoire ni littérature. »
 — Quarante-huit, une par état.
 — Louis XIV, dit le Grand.
 — Un taxidermiste.
 — Charles Sauria, en 1831.
 — La Ville sainte, la Ville-Lumière, la Ville-Reine.
 — Jules Verne.
 — Cléopâtre.
 — La Maison Blanche.
 — Du pavot.
 — Denis Papin. (1647-1714.)
 — Un squelette armé d'une faux.
 — Un instrument d'acier à deux branches qui donne le ton.
 — Lawrence, gouverneur anglais.
 — Saint Pierre et saint Lin.
 — Le curé Labelle, grand colonisateur, l'Apôtre du Nord.
 — Du docteur Guillotin, qui en recommande l'usage.
 — Le brave Lamoricière (m. 1865).
 — Le Gange.
 — L'un est amateur et l'autre marchand de vieux livres.



Cet Été, à la Campagne...

assurez-vous la lecture de LA REVUE POPULAIRE durant votre villégiature. Faites en sorte que ce magazine canadien-français soit toujours à votre portée après la baignade ou le canotage, la partie de tennis, etc. C'est là une habitude citadine qui rend plus agréable le séjour à la campagne !

LA REVUE POPULAIRE

se trouve dans l'antichambre des médecins, des dentistes... Dans les kiosques à journaux, aux comptoirs des gares de chemin de fer et d'autobus, sur les trains, dans les tramways, dans les hôtels; bref, partout, on voit des gens achetant ou lisant

LA REVUE POPULAIRE

Qu'est-ce à dire, sinon que ce magazine porte bien son nom !... Et ce critère, que vous pouvez constater par vous-même, est largement dépassé par cet autre, plus éloquent encore, qu'est l'abonnement... Cette vogue de

LA REVUE POPULAIRE

a toujours été croissante depuis sa fondation qui remonte à plus de trente-sept ans, ce qui, entre nous, démontre péremptoirement que la durée d'un produit est en relation directe avec le maintien de sa qualité. Voilà ce que constatent, depuis longtemps, tous les amis de

LA REVUE POPULAIRE

Si vous n'êtes pas de ce nombre, ne tardez pas plus longtemps: joignez-vous-y et vous aurez tôt fait de partager notre avis. Le risque n'est pas grand: \$1.50, et vous avez tellement à gagner...

NOTRE ROMAN DE JUILLET :

Le Bonheur sous la Main

Par JACQUES SEMPRE

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Canada seulement). IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

(1) Ces questions et réponses proviennent des jeux de cartes "ENCYCLOPEDIE" de l'abbé Etienne Blanchard qui nous en a autorisé la publication. On peut se procurer ces jeux de cartes "ENCYCLOPEDIE" chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal.

LANGUE FRANÇAISE

L'Origine étrange des mots

Remonter à la source des mots est un des meilleurs moyens de les retenir.

Par ALBERT LEMIEUX

ASSASSIN. Une secte musulmane de l'Asie occidentale fondée en Perse vers 1090 par Hasan-Sabbab nous donna le mot assassin. Leurs membres, au temps des croisades, se livraient à toutes sortes de violences et de meurtres sous l'influence du haschisch, une plante enivrante. On les appelait haschischin, un mot que les Européens ont estropié pour en faire le mot assassin, celui qui tue avec préméditation. Le haschisch est un chanvre indien avec lequel on fait des cigarettes qui jouissent de propriétés excitantes, inépuisables et narcotiques.

AUSPICES. Chez les Romains, les voyants prédisaient les événements par l'étude du vol, du chant et de la manière de manger des oiseaux. Un tel tireur d'horoscope s'appelait *auspex*, (de avis, oiseau et *spicere*, examiner). De ces prophètes et de leurs prédictions fantaisistes, nous avons le mot pluriel *auspices* qui signifie présages, bons ou mauvais. Au figuré, il veut dire : sous la protection de.

TRIVIAL. Dans la Grèce antique, les statues de la déesse Hécate à trois têtes étaient placées aux fourches de toutes les routes, de tous les carrefours. De là, l'expression grecque : *tridites* ou fourche de trois routes. En latin, elle devint *trivia*. Ces statues étaient si nombreuses que *trivialis*, carrefour, devint synonyme de ce qu'on voit tous les jours, d'où notre mot trivial signifiant : usé, rebattu, bas, grossier.

ANECDOTE. Procopius, historien à la cour de Justinien, empereur romain du 6e. siècle, fut témoin de bien des incidents qu'il ne jugea pas à propos d'inscrire dans ses annales. Il les écrivit quand même et marqua ces scandales et ces bavardages : *anecdota*, mot tiré du grec : *anekdotos* : non publié. Nous en avons changé le sens pour indiquer le plus souvent une historiette, un récit bref d'un fait curieux, piquant.

ACADEMIE. La princesse grecque Hélène, cause de la guerre de Troie, était si belle qu'à dix ans, elle fut ravie par Thésée. Ses frères Castor et Pollux, volèrent à son secours, la trouvèrent par les soins du héros mythique de l'Attique, Académus. En l'honneur du héros, les Athéniens donnèrent le nom d'*académie* à un nouveau jardin public. Platon perpétua le nom en se servant du jardin pour enseigner sa philosophie. De cette façon détournée, nous devons notre nom académie à la belle Hélène de Troie.

TARIF. Certain vieux chercheur de mots découvrit que la ville espagnole de Tarifa, près de Gibraltar, reçut son nom d'un général arabe, Tarif ou Tarik-ibn-Zyad qui captura cette place forte au 8e. siècle. Notre fouilleur décida que Tarif faisait payer tribut à tout le commerce qui passait par Gibraltar et que de là vient notre mot tarif. Son ingénieuse invention perd de sa force du fait qu'un tel commerce n'existait à peu près pas à cette époque. *Tarif* vient vraiment du latin *tariffa*, un dérivé de l'arabe : *taarifa*, publication.

LACONIQUE nous vient de la Laconie, ancienne contrée au sud-est du Péloponèse, république de Sparte, dont les habitants étaient connus pour la concision, la brièveté de leurs paroles. Une légende veut qu'un envahisseur étranger arrivé aux portes de Sparte envoya au président un message l'avertissant que SI la ville était conquise, on la brûlerait de fond en comble. Un seul mot tranchant, claironnant fut la réponse du magistrat : "SI..."

SARDONIQUE. En Sardaigne poussait une plante, la sardonie qui, mise en contact avec les lèvres, produisait une grimace convulsive, une espèce de rictus qui donnait à la bouche une expression de moquerie acerbe. Selon Plutarque, le mot viendrait des Sardes eux-mêmes, habitants de la Sardaigne qui, brûlés vifs par les Carthaginois dans la statue de Moloch, grimaçaient de douleur durant leur supplice.

CALICOT, toile de coton, nous vient de la ville de Calicut aux Indes.

RHUBARBE nous transporte au nord de la Russie, sur la rivière Rha, (aujourd'hui le Volga) où la plante fut d'abord trouvée.

BAIONNETTE nous vient de la ville de Bayonne, France. *Hermine*, pour (*armine*, arménienne) vient d'Arménie où cette fourrure était travaillée.

CAMBRAI, toile fine qu'on fabriquait à Cambrai, France, tire de là son nom. *Denim*, une toile à salopettes, est une corruption de l'expression de *Nîmes*, ville où on la fabriqua d'abord. Nous pourrions faire le tour du monde, explorer les quatre coins du globe, et nous nous trouverions partout face à face avec des trouvailles de ce genre.

POUR AUGMENTER SON VOCABULAIRE

Un excellent moyen d'accroître son vocabulaire et d'y ajouter des mots vigoureux est de traduire à haute voix des passages d'une langue étrangère. Trouvez toujours le mot juste qui rend bien la nuance du sens de chaque phrase avant de continuer. Une pratique assidue vous récompensera par une volubilité étonnante de langage.

RIONS, c'est l'heure...

Dans une toute petite station de chemin de fer, un voyageur qui est sur le quai interpelle le chef de gare.

— Est-ce que j'ai le temps d'aller prendre encore un verre avant le départ du train ?

— Certainement.

— Vous pouvez me garantir ça ?

— Mais oui, puisque j'irai avec vous ; le train ne partira pas avant que je sois de retour pour donner le signal.

Un inspecteur des tickets fait sa tournée dans un train.

— Vous vous êtes trompé de train, dit-il au premier voyageur, il faudra descendre à la prochaine station.

A son étonnement, il se voit obligé de faire la même remarque à dix, puis vingt, puis trente voyageurs ; tous ont des tickets pour une autre direction et il finit par se demander s'il ne voyage pas avec un train de fous quand un voyageur lui pose cette question :

— Mais êtes-vous bien certain d'être vous-même dans le bon train ?

L'inspecteur s'informe et finit par apprendre que c'était lui qui s'était trompé de train.

— Je crois qu'il va pleuvoir, tu ferais bien de prendre ton parapluie.

— Tu as raison, ma femme ; je vais en prendre trois.

— Deviens-tu fou ! trois parapluies !

— Mais oui ; un que j'oublierai dans le tramway, un autre que j'oublierai le midi au restaurant et le troisième me restera pour rentrer à la maison.

— Ce pauvre Untel, il devait finir comme ça ; il prenait le tramway tous les jours trois ou quatre fois et il est mort écrasé.

— Ecrasé sous un p'tit char... quel malheur !

— Non ; pas dessous, mais dedans.

— Quand j'aurai épousé votre sœur, mademoiselle Lucette, ce sera moi qui vous chercherai un gentil petit mari.

— Si vous voulez, mais je vous préviens que je suis beaucoup plus difficile à contenter que ma sœur.

— Comment trouvez-vous ce café ?

— Hum !... pas mal, pas mal... Il a une qualité et un défaut.

— Ah ! lesquels ?

— La qualité c'est qu'il n'y a pas de chicorée ; le défaut c'est qu'il n'y a pas de café.

L'employé — Il y a un monsieur qui demande à vous parler.

Le patron — Qui est-ce ?

L'employé — Je ne sais pas mais c'est sûrement quelqu'un qui vous connaît bien ; il a demandé : est-ce que le vieil imbécile est là ?

— Bonne pêche hier ?

— Oh, tout juste une baleine.

— Hein !... une baleine dans la rivière des Prairies, tu exagères !

— Pas le moins du monde. Si j'exagérais, je te raconterais que j'ai pêché le parapluie tout entier.

Un automobiliste passe en cour pour avoir renversé un homme qui traversait une rue.

— Tout d'abord, lui dit le juge, vous alliez beaucoup trop vite.

— Mais non, répond l'inculpé, c'est le bonhomme qui traversait la rue qui allait trop lentement.

— Ma femme n'a pas de mémoire, tout ce qui lui entre par une oreille ressort par l'autre.

— Tu es bien chanceux ; moi, ma femme, tout ce qui lui entre par les oreilles lui ressort par la bouche.

— Est-ce que les nègres se lavent la figure ?

— C'est affaire ! bien sûr qu'ils se débarrassent ! seulement c'est pas avec de l'eau comme nous autres, c'est avec du café.

— Tu as rompu tes fiançailles avec ta jolie blonde ?

— Oui ; elle aurait été une femme trop dispendieuse pour moi, j'ai appris qu'elle dépense dix mille piastres par an chez sa couturière ; alors j'ai arrangé les choses autrement.

— De quelle façon ?

— Je vais épouser la couturière.

— Votre femme vient d'avoir un accident d'auto.

— C'est grave ?

— Pas tant que ça ; ce n'est guère qu'un choc nerveux mais enfin elle en est tout de même toute retournée.

— Tant mieux, Seigneur ! elle qui était si laide, elle sera peut-être mieux à l'envers qu'à l'endroit.

Le professeur — Il y a des pays où un homme peut épouser plusieurs femmes ; cet état de mariage s'appelle la polygamie mais dites-moi comment s'appelle l'état de mariage dans les pays où il n'est permis d'épouser qu'une seule femme ?

L'élève — Sais pas, m'sieu.

Le professeur — Voyons, ce n'est pas difficile ; vous avez déjà entendu prononcer ce mot-là ! je vais vous aider ; c'est la mono... mono...

— L'élève — Ah, je sais, m'sieu ! c'est la monotonie.

— Quelle différence y a-t-il entre une puce et un éléphant ?

— C'est que l'éléphant peut avoir des puces et que la puce ne peut pas avoir d'éléphants.

— Pourquoi les cigognes dorment-elles sur un pied ?

— Pour ne pas fatiguer l'autre.

— Non ; c'est parce que si elles levaient aussi le pied sur lequel elles reposent elles tomberaient à terre.

— Pourquoi un baiser ressemble-t-il à un scandale ?

— Parce qu'il va de bouche en bouche.

— Dans quoi est entré Adam quand il eut sa trente-neuvième année ?

— Peut-être dans des régions qu'il n'avait encore jamais vues.

— Non ; dans sa quarantième année.

— Tu arrives à vivre avec ce qui reste de ton revenu ?

— Non ; tout ce que je puis faire c'est de vivre avec mon crédit.

— Noé fut le plus grand financier de tous les temps.

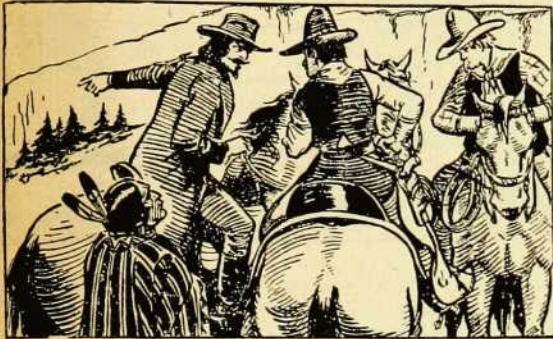
— L'argent n'existait pourtant pas de son temps.

— Non, mais il a tout de même trouvé le moyen de maintenir sa compagnie à flot alors que tout le reste du monde était en liquidation.

La Reine des Sioux



VINGTIEME EPISODE



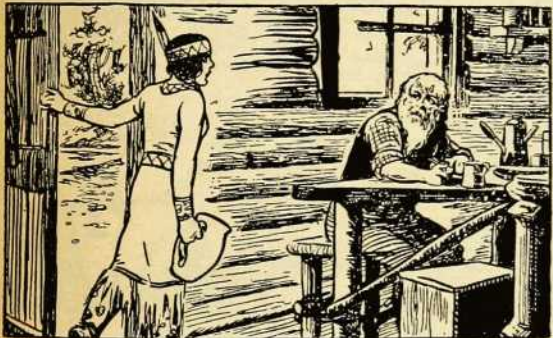
1 — Pit Leroux écumait de rage en écoutant Renard Noir lui raconter ce qu'il avait vu. Se tournant vers ses hommes, il murmura : "Il faut empêcher le vieux de parler, les amis ! Partez vite et enlevez-le avant que Colombe Blanche en sache trop ! Hâtez-vous !"



2 — Sans perdre une seconde, Julot et Justin partirent au galop de leur monture et, lorsqu'ils eurent disparus, le fermier se tourna vers le lâche Peau-Rouge. "Viens avec moi, Renard," dit-il. "Je crois que j'aurai d'autre travail pour toi bientôt. Voici de quoi il s'agit."



3 — Et, pendant que Leroux expliquait à Renard Noir son plan diabolique, Colombe Blanche s'occupait à préparer le repas à la cabane du vieux prospecteur. Daniel Laurent parlait à la jeune fille, pendant qu'elle travaillait ainsi. Il lui dit beaucoup de choses au sujet de son grand-père et de sa mère.



4 — Il commençait à lui expliquer comment il était venu vivre seul à la cabane, quand soudain Colombe Blanche l'interrompit. "M. Laurent," dit-elle, "il n'y a pas d'eau pour le café. J'irai en chercher au ruisseau. Je reviendrai bientôt."



5 — Laissant le vieillard seul, la jeune fille se dirigea vivement en arrière de la hutte. Naturellement elle ne se doutait pas que les deux hommes de Leroux se cachaient dans les broussailles. "Voici maintenant notre chance !" murmura Justin.



6 — Ils attendirent que Colombe Blanche eût disparue sur la colline, puis s'avancèrent jusqu'à la porte de l'humble demeure du vieillard. Julot regarda par la fenêtre. "Vite, Justin," dit-il entre ses dents. "Il est seul. C'est le temps !"



7 — Quelques secondes plus tard, les deux intrus étaient à l'intérieur et baillonnaient le pauvre vieux qui ne se doutait de rien. Assiettes et tasses tombèrent sur le plancher, pendant que la table était tournée à l'envers. Le vieillard fut vite réduit à l'impuissance.



8 — Jules et Justin lui lièrent les pieds et les mains et le portèrent vers leurs chevaux. Pendant ce temps, la petite Reine revenait à la hutte. Elle portait un grand vase d'eau et songeait à tout ce que le vieux prospecteur lui avait dit, au sujet de sa vie passée.



9 — Elle était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne vit pas M. Laurent, porté par les deux individus vers les broussailles. "Me voilà, M. Laurent," dit-elle en ouvrant la porte de la cabane. Mais elle s'arrêta soudain, en apercevant le désordre qui régnait dans la place.

la CHASSE au TRÉSOR

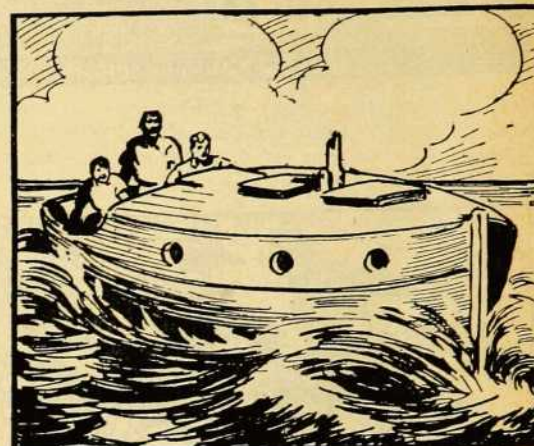
QUINZIEME EPISODE



1—Le pauvre André fut incapable de monter dans le bateau. Soudain, toutefois, Noirof parut à la surface derrière le jeune homme qui se sentit soulever par-dessus bord. "Attention comment vous tombez, patron," dit le gros nègre. A ce moment, Paul cria à son copain de regarder derrière lui.



2—Et le jeune homme, en disant ces mots, donna un coup de harpon à un énorme requin. De nouveau, Noirof enfonça son couteau dans les chairs du monstre qui coula à pic. Quelques secondes plus tard, le nègre monta sur le petit vaisseau. Il se saisit alors d'une hachette et coupa l'enveloppe du parachute.



3—"Et voici la besogne terminée," dit Noirof avec calme. "C'était bien imprudent de notre part de rendre visite à ces canailles de Legris dans les nuages, M. André, et surtout seul!" "Oui, je crois que tu as raison," dit André avec un sourire. "Mais ils méritaient une leçon!"



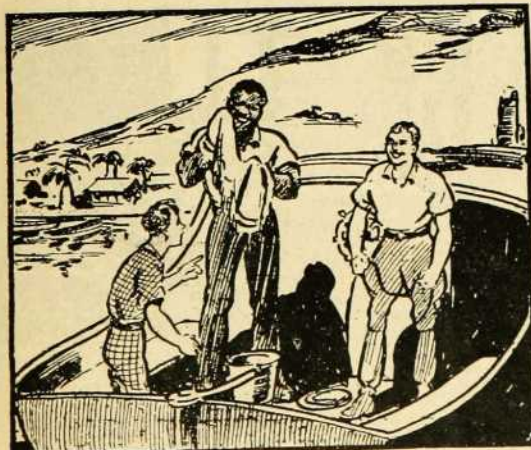
4—"Je donnerai plus qu'une leçon à ces oiseaux de malheur, s'ils reparaissent près de nous," gronda le gros nègre. Dépossédé de son mât et de son gouvernail par la tempête, le Hareng Rouge devait dépendre entièrement sur son moteur auxiliaire, et comme il y avait très peu d'essence à bord les amis décidèrent de gagner le port le plus rapproché.



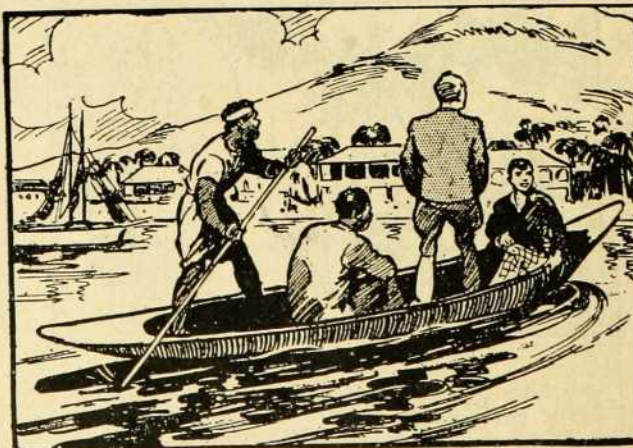
5—Deux jours plus tard, ils aperçurent l'île de Malaga. Il n'était pas trop tôt, car ils en étaient à leur dernier gallon de pétrole. Pendant qu'ils approchaient de l'île André remarqua qu'elle était encerclée par un récif de corail qui semblait n'avoir qu'un étroit passage. La traversée de ce passage était chose dangereuse.



6—Ce fut une chance inespérée que le petit bateau ne fut pas réduit en pièces. Enfin, les trois amis se trouvèrent dans les eaux douces et bleues d'un port naturel. Mais, pendant qu'ils glissèrent vers le quai, André laissa soudain échapper un cri et il pointa vers l'hydroplane des Legris.



7—C'était sans doute une série d'aventures excitantes que les trois jeunes gars venaient de vivre et ils n'étaient pas fâchés de mettre pied sur la terre ferme. Ils firent donc un brin de toilette avant de descendre. L'appareil des frères Legris était bien ancré dans le port mais des frères eux-mêmes, pas de trace.



8—Il était arrivé tant de choses aux trois jeunes gens depuis leur départ d'Australie, qu'ils avaient perdu la notion du temps, aussi furent-ils très surpris d'arriver à Malaga, à cette saison de l'année. Le lendemain, ils se faisaient conduire à terre, dans une chaloupe pilotée par un indigène.



9—"C'est une possession Anglaise," expliquait André à Noirof et à Paul. "Nous y retrouverons les bonnes coutumes anglaises. Allons voir ce qui se passe à l'Hôtel!" "Voici la meilleure proposition que tu as faite aujourd'hui!" plaisanta Paul. "Partons immédiatement!"

[Suite au prochain numéro]



NOTES Encyclopédiques



Au moyen âge toutes les villes, voire de simples villages en France, avaient leurs bains publics ; le moindre logis bourgeois possédait sa cuve à baigner. Les lois ecclésiastiques, loin d'interdire le bain comme l'a prétendu Michelet, l'imposaient ; les monastères avaient tous des salles de bains. En l'an 803, le concile d'Aix-la-Chapelle décréta qu'il serait fait d'amples provisions de baignoires pour les couvents et que les religieux devront les utiliser. L'Eglise ne blâma que les bains voluptueux à la mode des anciens Romains ; elle autorisa et recommanda au contraire les bains pris pour l'hygiène et la propreté.

Les bains de mer ont d'abord été employés contre la rage et la folie. Au dix-septième siècle les malades étaient envoyés dans ce but sur la plage de Dieppe. On en trouve un témoignage curieux dans une des lettres de madame de Sévigné. Elle écrit en 1671 : "Si vous croyez les filles enrégées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Mme de Ludres et la petite de Rouvroi furent mordues par une petite chienne qui est morte enrégée ; de sorte que les deux filles sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer ; ce voyage est bien triste." Aujourd'hui les voyages pour les bains de mer sont beaucoup moins tristes mais en ce qui concerne la plage de Dieppe elle sert à tout autre chose actuellement qu'à des baigneurs.

L'eau oxygénée est un agent antiseptique de premier ordre et qui a l'avantage sur bien des produits de cet ordre de n'être ni caustique, ni toxique et de n'avoir aucune odeur. Aussi la chirurgie l'emploie-t-elle pour les lavages et désinfections de cavités suppurantes, pour purifier des foyers miasmatiques et contagieux, pour détruire les agents microbiens de tous ordres. C'est, de plus, un hémostatique excellent ; vous arrêterez immédiatement un saignement de nez en introduisant dans la narine un tampon d'ouate imbibé d'eau oxygénée. Si elle a des avantages, l'eau oxygénée a un inconvénient, c'est d'être presque toujours acide, donc un peu irritante pour les tissus. On remédie à cet inconvénient, assez léger dans bien des cas, en l'alcalinisant au moment de s'en servir avec un peu de bicarbonate de soude.

Deux chimistes français, M. M. Sartory et Villossier ont fait, il y a quelques années, une communication à la Société de biologie concernant les fruits vendus à l'étalage sans aucune protection contre les poussières. En lavant ces fruits avec de l'eau stérilisée, ils ont constaté que celle-ci contenait, par pouce cube, de huit cent mille à neuf millions et demi de bactéries.

Il y a des gens qui ont la mauvaise habitude, surtout à l'occasion de piqueniques sur l'herbe d'éparpiller partout des papiers gras. C'est un geste non seulement inesthétique mais qui peut avoir des conséquences dangereuses. Les papiers gras abandonnés peuvent servir de véhicule aux espèces microbiennes et parasitaires les plus variées quand ils sont en état de décomposition. Ils deviennent alors une source d'infection. Dans cet ordre d'idée, et ce qui est plus grave encore, c'est l'accumulation de déchets gras dans des poubelles non fermées où des myriades de mouches viennent récolter des germes nocifs qu'elles transporteront ensuite un peu partout dans les maisons. Nous n'apprenons rien de nouveau en disant que dans certaines rues on voit couramment des poubelles malodorantes et certainement dangereuses que des gens, peu soucieux de leur santé et de celle des autres, laissent exposées au soleil pendant des heures entières.

Tout le monde connaît ces boules blanches de naphthaline que l'on emploie avec plus ou moins de succès contre les mites ; il est recommandable de n'en pas conserver dans une chambre à coucher, surtout si celle-ci n'est pas abondamment et régulièrement aérée ; il peut s'ensuivre des cas de véritable empoisonnement. La naphthaline se dédouble en naphtol et en oxyde de carbone et c'est à ce dernier gaz que peuvent être dus des accidents d'asphyxie lente, des maux de tête et des vomissements.

Nous faisons en moyenne 18 à 20 respirations par minute, soit 1,200 par heure ou 28,000 dans les vingt-quatre heures. A chaque fois nous introduisons dans nos bronches environ une chopine d'air, ce qui fait qu'il en passe par nos poumons environ quatorze verges cube par jour soit près d'un demi-million de verges cubes au cours d'une vie humaine de quatre-vingts ans.

Dans l'air, même s'il nous paraît pur, il y a toujours des poussières en suspens. Lorsqu'on a recueilli ces poussières au moyen d'un filtre spécial et qu'on les examine au microscope on y voit toutes sortes de choses : des parcelles métalliques, cuivre, plomb, arsenic, des grains de charbon et de suie, des fibres végétales et animales, des fragments de papier et de bois et mille autres déchets.

On admet que l'air ordinaire que nous respirons renferme en moyenne 20 à 25 microbes par pinte ; nous en absorbons ainsi plus de cent millions par an et à condition, bien entendu, de ne pas habiter des endroits particulièrement riches en microbes ; cette fois ce serait par milliards qu'il faudrait compter ceux que nous avalerions annuellement.

La plupart des maladies infectieuses ne récidivent pas ; une première atteinte donne ensuite l'immunité et c'est ce que les Chinois remarquèrent mille ans avant l'ère chrétienne. La variole — ou picote — faisait en Chine des ravages terribles. Or, tout individu qui avait résisté à une première atteinte pouvait ensuite séjourner sans inconvénient dans les milieux infectés ; les Chinois en conclurent qu'il y avait un avantage économique considérable à favoriser la maladie dans le jeune âge. En cas de mort de l'enfant, la perte sociale était insignifiante mais, en cas de survie, la valeur du sujet devenu invulnérable était considérablement augmentée. Telles furent les raisons qui déterminèrent les Chinois à pratiquer la variolisation, c'est-à-dire l'inoculation de la maladie. Il est remarquable qu'une pareille idée ait pu naître et se développer à une époque où les maladies étaient le plus souvent attribuées à la colère divine qu'à la contagion, et qu'elle ait abouti à une méthode prophylactique qui ne devait être "découverte" ou plutôt reprise que deux mille huit cents ans plus tard par les Européens.

La volonté peut, jusqu'à un certain point, arrêter les plaisirs et les douleurs. Kant était convaincu, et par sa propre expérience, a-t-il dit, que l'on peut résister pendant un certain temps et à un certain degré à l'invasion des maladies. C'est ainsi que le naufragé se cramponne à une épave et lutte pendant des heures contre le froid, la fatigue et la faim mais, à peine est-il secouru, que ses forces l'abandonnent entièrement et qu'il serait incapable du moindre effort.

L'activité des principaux organes du système nerveux, le cerveau et la moelle épinière, a donné lieu à plusieurs théories qui se groupent en deux écoles bien distinctes. Selon la première, chaque partie du cerveau et de la moelle épinière a sa tâche particulière qu'elle est la seule à pouvoir remplir ; l'autre manière de voir est que le système cérébral forme un tout indivisible dont les diverses actions découlent du travail général de l'organe tout entier.

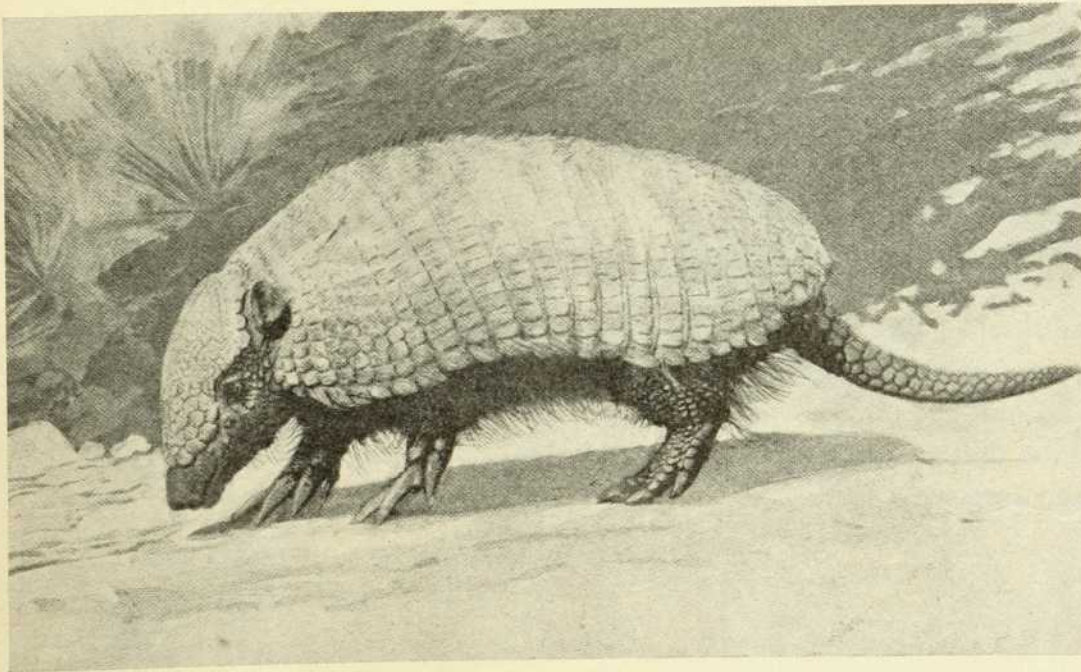
Un grand problème qui ne semble pas près d'être résolu est celui que pose l'écologie ; c'est celui de l'équilibre de la nature. Il consiste en une mystérieuse constance numérique des espèces vivantes ; le nombre des individus de chacune

de celle-ci ne semble, en effet, ni augmenter ni diminuer dans des proportions considérables. C'est en vain qu'on a cherché une explication formelle à ce fait, on n'a encore pu établir jusqu'ici que des hypothèses.

Voilà plus de quatre ans et demi que dure la guerre et des quantités de personnes ignorent encore certains faits qui semblent pourtant de notoriété publique. Ainsi, aux Etats-Unis on estime qu'en ce seul pays il y a dix-sept millions de personnes adultes ignorant encore que les Japonais ont pris les Philippines ; qu'il en est cinquante-quatre millions n'ayant jamais entendu parler de la charte de l'Atlantique ; que quatre-vingt-cinq millions ne savent pas ce qu'est un traité de réciprocité ; que plus de la moitié de la population

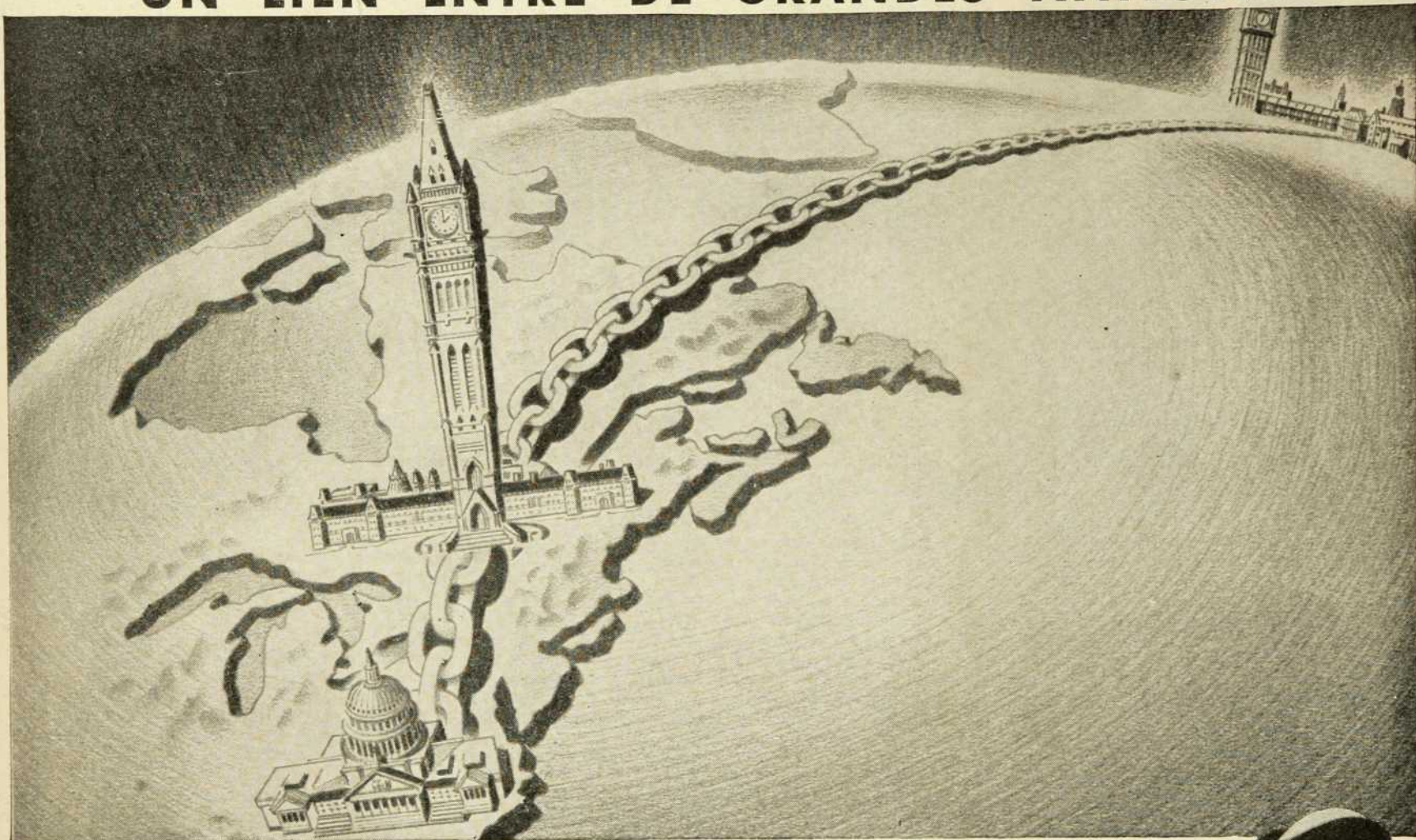
des Etats-Unis ignore que ce pays a reçu, en retour de la sienne, une aide de l'Angleterre sous forme de prêt-bail. Enfin plus de la moitié des gens ne savent pas que les Etats-Unis n'ont jamais fait partie de la société des nations.

Il y a un mot français qu'on ne trouve pas dans la plupart des dictionnaires, même les meilleurs ; c'est le mot "Epistémologie" qui est pourtant bien français et signifie science des sciences. On ne le trouve guère que dans certains ouvrages de philosophie.



Le tatou est un animal qui porte un vêtement inusable car il est formé d'écailles osseuses qui lui servent en même temps de protection. Cet étrange animal vit dans les forêts de l'Amérique du Sud.

UN LIEN ENTRE DE GRANDES NATIONS



NOUS voulons tous une paix juste et durable.

Mais une des conditions premières d'une paix durable repose sur l'entente et l'unité continues entre les grands compagnons d'armes actuels . . . la Grande-Bretagne et les États-Unis. Le Canada est le trait d'union entre ces deux grandes nations . . . un membre du Commonwealth britannique et, depuis longtemps, l'ami inséparable des États-Unis.

Oui, les Canadiens connaissent ces deux peuples . . . ils les estiment tous deux à tel point qu'ils sont le lien qui les unit . . . leur gage de bonne entente. Tel est notre droit de naissance . . . sachons bien en user.

Calvert

Distillers (Canada) Limited

AMHERSTBURG
ONTARIO

Dans nos coeurs se trouve la même conception de la liberté !

Il est tout naturel que les Canadiens, les Américains et les Anglais aient la même conception de la liberté, car nous possédons aussi en commun un des premiers défenseurs des libertés pour lesquelles nous luttons aujourd'hui. ✧ Il s'agit de Calvert, un homme d'État anglais très éclairé, qui fonda des colonies près des côtes du Canada et au Maryland. ✧ Ainsi, il y a des siècles déjà, un membre de la famille Calvert a forgé un lien qui s'est renforcé au cours des ans—un lien qui unit pour le bien de l'humanité le Commonwealth britannique de nations et les États-Unis d'Amérique. ✧ La famille Calvert était bien en avant de son époque en matière de politique et de sagesse. ✧ En 1638, le fils et successeur de Calvert, continuant la tradition démocratique de sa famille, imposa une amende de cinq cents livres de tabac à un homme de sa propre religion pour avoir "dénigré et profané la religion d'un autre". ✧ C'est ainsi que fut établie au Nouveau-Monde la liberté d'un homme de pratiquer le culte qui lui plaît.

